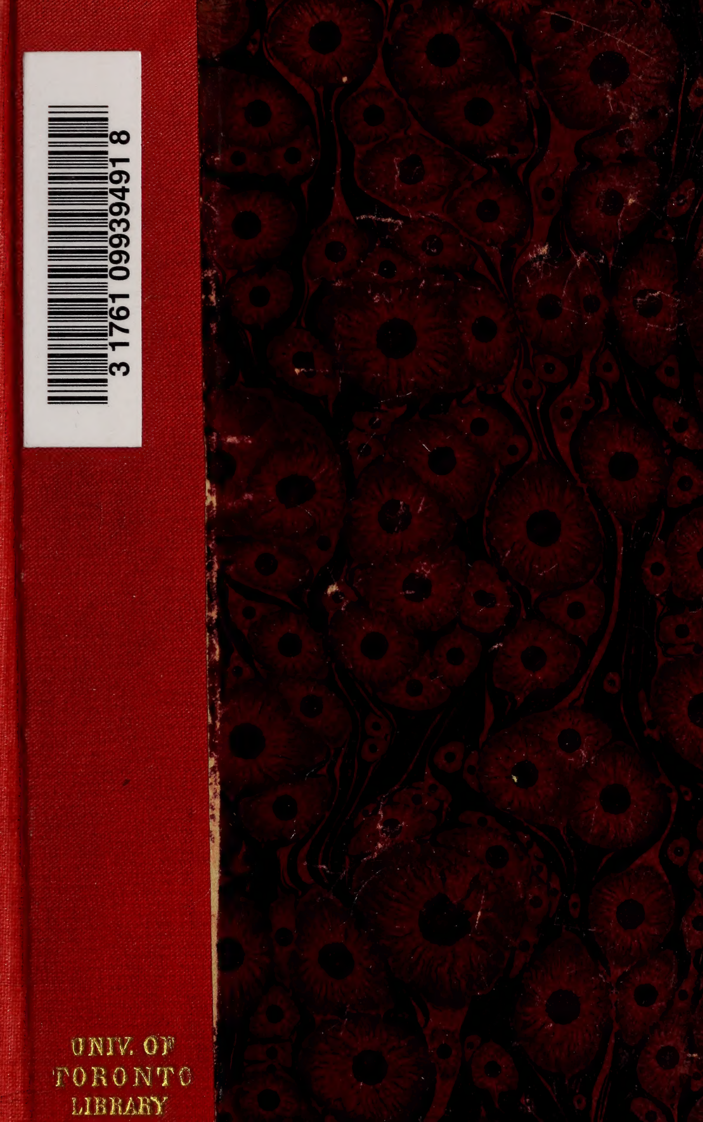
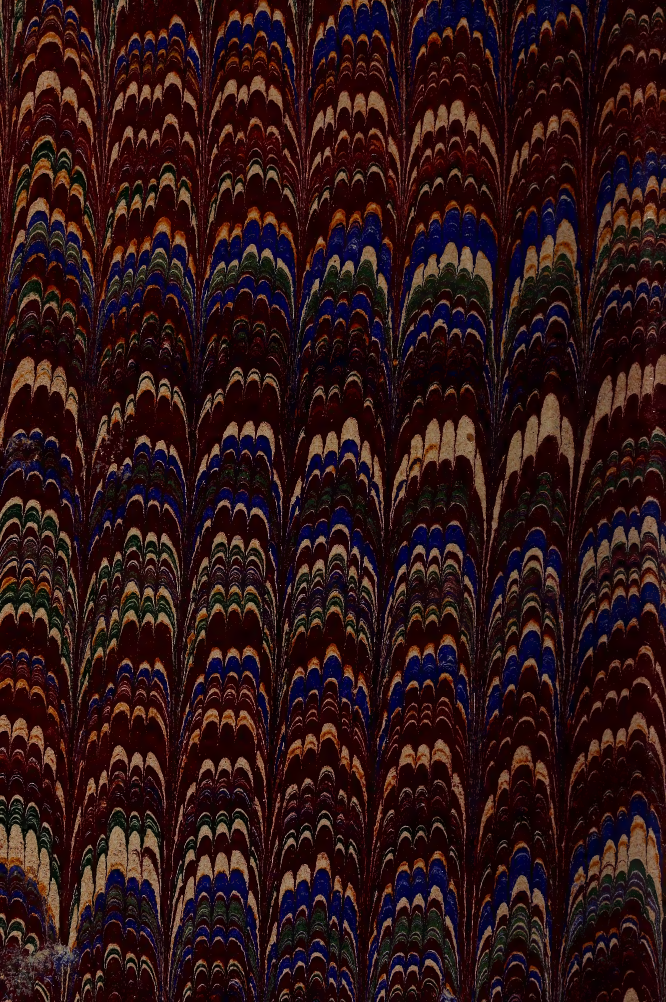
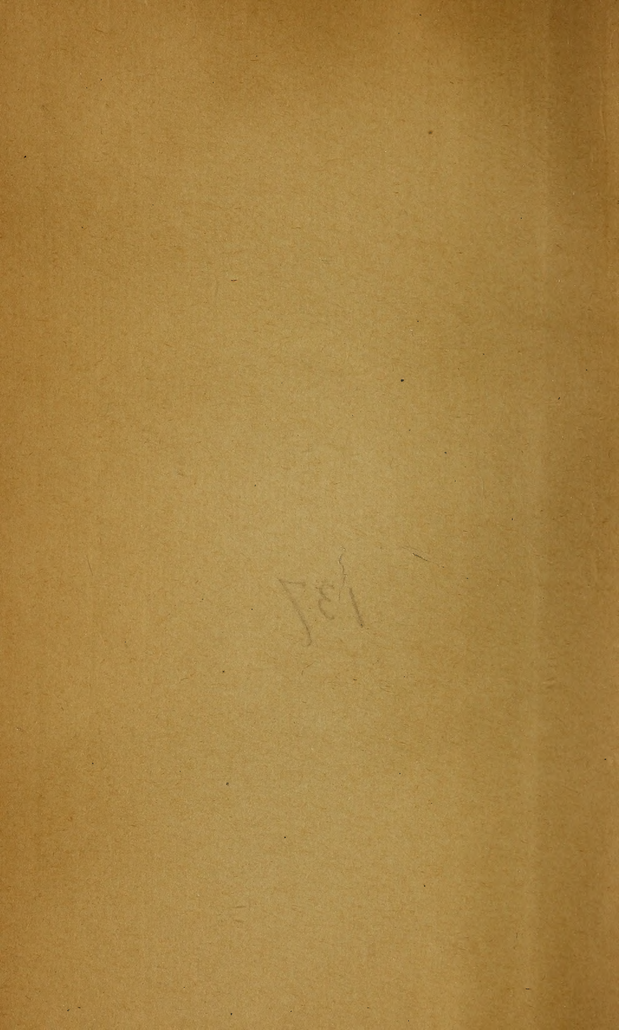

3 1761 09939491 8
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY







ŒUVRES COMPLÈTES

De Rutebeuf,

TROUVÈRE DU XIIIe SIÈCLE

ŒUVRES COMPLÈTES

De Rutebeuf,

TROUVÈRE DU XIII[e] SIÈCLE,

Recueillies et mises au jour pour la première fois,

PAR

ACHILLE JUBINAL,

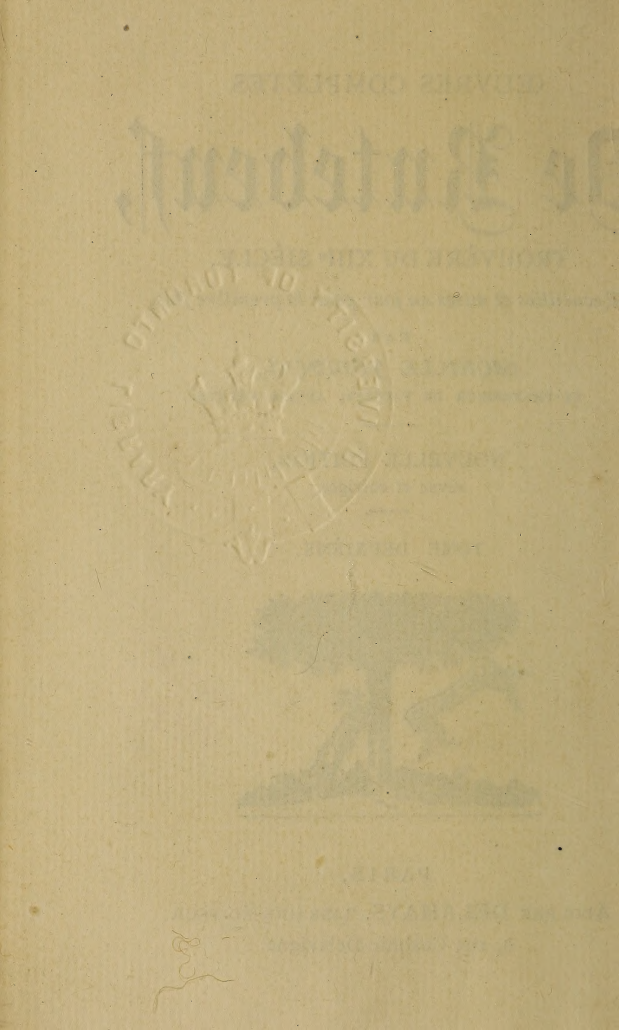
EX-PROFESSEUR DE FACULTÉ, ANCIEN DÉPUTÉ.

NOUVELLE ÉDITION,
revue et corrigée.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,
ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
6, rue Casimir-Delavigne.





Œuvres

complètes

De Rutebeuf.

De Brichemer,

ou

C'est de Brichemer [1].

Mss. 7218, 7615.

Rimer m'eſtuet de Brichemer
Qui jue de moi à la briche :
Endroit de moi je l' doi amer ;
Je ne l' truis aeſchars ne chiche.
N'a ſi large juſqu'outre mer,

1. Legrand d'Aussy a donné le texte de cette pièce au tome V des *Notices des manuscrits*, pages 412-414, en l'accompagnant des réflexions suivantes :

« Cette pièce, purement littéraire, n'a rien d'historique; je la donne comme un monument de notre ancienne poésie, et spécialement comme un indice

Quar de promeſſe m'a fet riche :
Du forment qu'il fera ſemer
Me fera anc'ouan flamiche.
BRICHEMER [1] eſt de bel afère ;
N'eſt pas uns hom plains de deſroi :

certain du progrès qu'avait déjà fait l'art de la rime vers le milieu du XIIIe siècle.

J'ai dit ailleurs (*Fabliaux*, discours préliminaire, 2e édition, page 108), en parlant du mélange régulier des rimes masculines et féminines, que nos modernes avaient tort d'en attribuer l'usage aux poëtes du XVIe siècle, et de regarder ces écrivains comme les premiers qui en eussent donné l'exemple et fait une règle; j'ai dit, et je l'ai prouvé par des citations, que plus de trois siècles auparavant nos vieux rimeurs le connaissaient, et qu'ils l'employaient même souvent, quoiqu'il ne fût point encore établi en loi.

Le *Brichemer* de Rutebeuf va en offrir une preuve nouvelle : il est composé de trois stances, chacune de huit vers sur deux rimes, masculine et féminine, redoublées et croisées.

L'Épître elle-même n'est point sans talent : on y trouvera un badinage assez léger pour son temps, de l'harmonie dans la versification, de la finesse et de la gaieté dans la raillerie, et même un mérite qu'on ne s'attend pas à y trouver, celui de la grâce et du bon ton. Elle peut donner une idée des poésies fugitives d'alors. »

Je ne sais si *Brichemer* est le nom d'un individu existant à l'époque de Rutebeuf, et son débiteur, ce qui est peu probable (il aurait été plutôt son créancier), ou un nom supposé, comme les poëtes en emploient souvent dans leurs épigrammes, ou enfin un nom allégorique sous lequel on pouvait au XIIIe siècle découvrir à qui s'adressaient les vers de notre trou-

Cortois & douz & debonère
Le trueve-on, & de bel aroi ;
Mès n'en puis fors promeſſe atrère,
Ne je n'y voi autre conroi [1] :
Autele atente m'eſtuet fère
Com li Breton font de lor roi [2].
Ha, Brichemer! biaus très douz ſire,

vère. Tout ce que je puis dire, c'est que dans le *Roman du Renart* le cerf s'appelle *Brichemer.*

Quant à *la briche,* c'était un jeu qu'on jouait assis, et, par conséquent, *à l'aise.* C'est, je crois, le sens dans lequel il faut entendre ici ce mot. Le supplément du *Glossaire* de Ducange, au mot *Bricolla,* en cite plusieurs exemples que voici : « Aucunes bachelettes jouoient d'un jeu appelé *la briche,* et quant le suppliant et Mathieu Burnel approuchèrent près d'eulx, Andrieu d'Azencourt print hors des mains des dites bachelettes le baston duquel *bricher* devoit. » *Litt. remiss.,* an 1408. — *Aliæ,* an 1411 : « Plusieurs gens qui jouoient au geu de *brische* et gesant à terre », *etc. — Litt. remiss.,* an 1450. — Lesquelles filles jouoient à ung jeu de *la bricque...*; et plus loin « les dites filles assises au dit jeu de *la bricque.* »

M. Paulin Paris qualifie notre pièce de *jolie,* et ajoute: « *Qu'on y trouvera de l'esprit et même une sorte de grâce dans les derniers vers.* » En effet, le sens des deux derniers est très-fin, et l'on peut dire que la pièce entière est un charmant badinage.

1. Ms. 7615. Var. Je n'i voi mès autre conroi. — *Conroi,* dessein.

2. Parmi les prophéties qu'on attribuait à l'enchanteur Merlin, il y en avait une qui annonçait qu'Artus, ce roi des Bretons si fameux dans nos romans de chevalerie, n'était pas mort réellement comme

Paié m'avez courtoiſement,
Quar voſtre bourſe n'en empire,
Ce voit chaſcuns apertement;

on le croyait, qu'il reviendrait un jour régner de nouveau sur la Grande-Bretagne, et qu'alors il la rendrait la plus florissante des monarchies. En conséquence de cette prédiction, les Anglais soupiraient après la venue du grand roi Artus, comme les Juifs après celle du Messie, et cette attente était devenue proverbiale et dérisoire. On la citait pour exprimer une espérance qui ne doit jamais se réaliser :

Et Britonum ridenda fides, per ſæcula multa
Arturium expectat, expectavitque perennè.

J. Isacanus Anglus. — *De Bello trojano.*

Cil qui ſ'afole à eſcient
Avec les Bretons puet attendre
Artus qui jamais ne venra.

(*Vie des Pères.*)

M. Paulin Paris, au vers 6e de la page 238 du premier volume de *Garin le Loherrain*, a placé la note suivante : « Plusieurs manuscrits ajoutent ici ces deux vers, qui me semblent une interpolation du Jongleur :

Comme as Bretons qui déſirent toudis
Li roi Artu qu'eſt dou ſiècles parti.

Si le poëme original contenait ces deux vers, il faudrait en conclure que les fables de la *Table ronde* ont été connues en France aussi anciennement que les romans des *Douze Pairs;* mais les meilleures leçons et les plus anciennes ne les donnent pas. »

M. Francisque Michel, page 75 des notes de son introduction au recueil de ce qui reste des *Poëmes de Tristan,* déclare qu'il ne partage pas cette opinion, et essaie de la réfuter par quelques exemples.

Mès une chose vos vueil dire
Qui n'est pas de grand coustement :
Ma promesse fetes escrire ;
Si soit en votre testament.

Explicit de Brichemer.





Ci encoumence

Li Diz des Ribaux de Greive.

Ms. 7633.

RIBAUT, or eſtes vos à point :
Li aubre deſpoillent lor branches
Et vos n'aveiz de robe point ;
Si en aureiz froit à vos hanches,
Queil vos fuſſent or li porpoint
Et li ſeurquot forrei à manches.
Vos aleiz en eſtai ſi joint,
Et en yver aleiz ſi cranche,
Voſtre ſoleir n'ont meſtier d'oint,
Vos faites de vos talons planghes.
Les noires mouches vos ont point,
Or vos repoinderont les blanches [1].

1. Le sens de cette pièce étant assez difficile à comprendre, je crois devoir en donner ici une traduction : « Ribauds, vous êtes maintenant à point. Les arbres dépouillent leurs branches et vous n'avez point de robe : vous en aurez froid à vos hanches, quels que soient vos pourpoints et vos surcots fourrés à manches. Vos souliers n'ont pas besoin d'être graissés, vos talons vous servent de semelles. Si les mouches noires vous ont piqués, bientôt ce sera le tour des blanches. »

— Par les *noires mouches*, je crois qu'il faut entendre : les puces, qui viennent surtout durant l'été, et par les *blanches*.... un autre genre de vermine. Hors de ces deux sens, assez peu nobles, j'en conviens, je ne vois pas ce que pourraient signifier les deux derniers vers du *Diz des Ribaux de Greive*, non plus que ceux sur le même sujet qui se trouvent dans la pièce intitulée : *De la Griesche d'yver*.

Explicit.



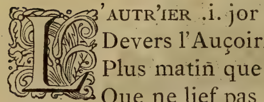


La Desputoison de Challot et du Barbier,

Ou ci encoumence

La Desputisons de Charlot et dou Barbier de Meleun [1].

Mss. 7218, 7633, 198 N.-D


L'AUTR'IER .i. jor jouer aloie
Devers l'Auçoirrois Saint-Germain,
Plus matin que je ne soloie,
Que ne lief pas volentiers main.

1. Chénier, dans sa leçon sur les *Fabliaux français*, prononcée à l'Athénée, après avoir parlé du *Testament de l'âme*, qu'il trouve *plus gai* que le conte de *frère Denise*, qualifie *la Disputoison de Charlot et du Barbier*, du titre de *Fabliau fort remarquable pour le temps*.

Puis, après l'avoir analysé, il ajoute en forme de conclusion : « Au XVIII[e] siècle, on ne parlait pas plus nettement sur les croisades. Cependant, le philosophe que Rutebeuf met en scène se laisse brusquement convaincre, et cette conclusion était apparemment nécessaire pour faire passer le reste. En des siècles plus éclairés, à la fin on a vu les talents du premier ordre attaquer un préjugé et pourtant fléchir le genou devant

Si vi Charlot enmi ma voie,
Qui le barbier tint par la main,
Et bien monſtroient toute voie
Qu'ils n'èrent pas couſin germain.

Il ſe diſoient vilonie
Et ſi getoient gas de voir [1];
— « Charlot, tu vas en compaignie

le nom du préjugé même. Il faut savoir excuser ceux qui croient ne pouvoir mieux faire et savoir apprécier ceux qui font mieux. »

Dans un autre ordre d'idées, Legrand d'Aussy (édit. de Renouard, t. 2, p. 203) a dit de notre pièce :

« Je ne sais si l'on ne devrait pas regarder comme de vrais *jeux* ces sortes de scènes que les ménétriers débitaient quelquefois dans les fêtes auxquelles ils étaient appelés, et qui représentaient des querelles. J'ai trouvé dans les manuscrits trois de ces pièces : la première est une querelle entre deux femmes de mauvaise vie; les deux autres sont des querelles d'hommes, l'une sous le titre de *Dispute du barbier et de Charlot*, l'autre sous le titre de *Dispute de Renart et de Peau-d'oie* (sobriquets de deux ménétriers). Toutes trois sont divisées par strophes ou couplets en rimes croisées, et alternativement chacun des querelleurs disait un des couplets. Très-probablement c'était là des farces dramatiques, qui, comme nos *proverbes* d'aujourd'hui, n'étaient composées que de quelques scènes détachées. Peut-être pourrais-je dire la même chose du *Dict de l'herberie.* »

M. Paulin Paris trouve que cette pièce, pour le fond du sujet, rappelle beaucoup les combats de bergers de Théocrite et de Virgile.

1. *Gas de voir,* railleries pleines de vérités.

Por creſtienté decevoir ;
C'eſt trahiſon & félonie,
Ce puet chaſcuns apercevoir.
La teue loi ſoit la honie :
Tu n'en as point, au dire voir. »

— « Barbier, foi que doit la baulive
Où vous avez voſtre repaire,
Vous avez une goute vive ;
Jamès n'ert jor qu'il ne vous paire.
Saint Ladres a rompu la trive,
Si vous a feru el viaire ;
Por ce que ciſt maus vous eschive
Ne requerrez mès saintuaire. »

« — Charlot, foi que doi ſainte Jame.
Vous avez ouan fame priſe :
Est-ce ſelonc la loi eſclame
Que Kayfas vous a apriſe ?
Vous créez autant Notre-Dame,
Où virginitez n'eſt maumiſe,
Com je crois c'uns aſnes ait âme ;
Vous n'amez Dieu ne ſainte Ygliſe. »

— « Barbier ſanz raſoir, ſanz ciſailles,
Qui ne ſez rooigner ne rère,
Tu n'as ne bacins ne toailles [1],

1. *Toailles :* la copie de l'Arsenal met ici en note : « Linge à barbe. » Ce mot signifie, en effet : serviettes, essuie-mains.

Ne de qoi chaufer eve clère.
Il n'eſt rien née [1] que tu vailles,
Fors à dire parole amère ;
S'outre mer fus, encor i ailles,
Et fais proeſce qu'il i père. »

— « CHARLOT, tu as toutes les lois :
Tu es juys & creſtien,
Tu es chevaliers & borgois,
Et quant tu veus clerc arcien.
Tu es maqueriaus chaſcun mois,
Ce dient bien li ancien ;
Tu fez ſovent par ton gabois [2]
Joindre .ij. cus à .i. lien. »

— « Barbier, or eſt li tens venuz
De mal parler & de meſdire,
Et vous ſerez ainçois chenuz
Que vous leſſiez ceſte matire ;
Mès vous morrez povres & nuz,
Car vous devenez de l'empire :
Je ſui por maqueriaux tenuz :
L'en vous retient à va-li-dire [3]. »

1. *Bien née,* aucune chose vivante.

2. *Gabois,* dérision, moquerie; mais je crois qu'il faut traduire ici ce mot par : ton entremise, ton beau parler.

3. *Va-li-dire :* la copie de l'Arsenal met ici en note : « Nom d'un raccrocheur de femmes. » En picard ce mot signifie : mauvais sujet, goujat.

— « CHARLOT, CHARLOT, biaus douz amis,
Tu te fez aus enfanz le roi ;
Se tu i es, qui t'i a mis [1] ?
Tu i es autant comme à moi.
De ſambler fols t'és entremis,
Mès, par les iex dont je te voi,
Tels t'a argent en paume mis
Qui eſt aſſez plus fols de toi. »

— « Barbier, or vienent les groiſeles ;

1. Ces trois vers et les deux derniers de la cinquième strophe semblent indiquer que cette pièce était une satire personnelle dirigée contre un certain *Charles* ou *Charlot*, qui avait suivi saint Louis en Terre-Sainte, et que je conjecture être le même que celui dont il est question dans la pièce intitulée : *De Charlot le Juif, qui chia en la pel dou lièvre*. Ce qui me le fait croire, c'est que ce dernier, dans ce conte, est représenté comme un ménestrel, par conséquent, comme un confrère de Rutebeuf, qui avoue lui-même avoir été à une noce où se trouvait Charlot. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce qu'ils eussent été rivaux, et, par conséquent, ennemis. Du reste, malgré le sobriquet de mépris (*le Juif*) que donne à Charlot le titre de la pièce, rien n'indique qu'il ait été réellement d'un judaïsme autre que celui que le barbier reproche à son interlocuteur :

Charlot, tu as toutes les lois :
Tu es juys & creſtien, &c.

Ce qui vient encore confirmer mon hypothèse, c'est que Rutebeuf fait dire au barbier, en parlant de Charlot, qu'il s'attache aux *enfants du roi* et qu'il essaye de se faire passer pour leur *fou* : or, qui était plus propre à remplir cette dernière fonction de jongleur ?

Li groiſelier ſont boutoné,
Et je vous raport les noveles
Qu'el front vous ſont li borjon né
Ne ſai ſe ce ſeront cenèles [1]
Qui ce vis ont aironé :
Els ſeront vermeilles & bèles
Avant que l'en ait moiſſonné. »

— « Ce n'eſt mie méſelerie,
CHARLOT, ainçois eſt goute roſe,
Foi que je doi Sainte Marie
Que vous n'amez de nule choſe.
Vous créez mièx en juerie [2],
Qui la vérité dire en oſe,
Qu'en celui qui par ſeignorie
A la porte d'enfer deſcloſe.

« Et nequedent [3] ſe RUSTEBUES,
Qui nous connoiſt bien a .x. anz [4]

1. *Cinèles :* Ce mot est encore en usage dans certaines provinces; on s'en sert dans le département du Loiret pour désigner de petites prunes sauvages.

2. On trouve dans le prologue de la *Résurrection du Sauveur*, mystère que j'ai publié en 1834 (Paris, Techener) :

Od lui feit de la juerie.

c'est-à-dire : la nation juive, les principaux d'entre les Juifs. Ici, au contraire, le mot *juierie* est pris dans le sens de : la religion juive.

3. *Nequedent*, néanmoins.

4. Ms. 7633. VAR. passei. x. ans.

Voloit dire .ij. motés nués,
Mès qu'au dire fuſt voir diſanz,
Ne contre toi, ne à mon oés,
Mès por le voir ſe fuſt mis anz,
Je le vueil bien ſe tu le veus,
Que le meillor ſoit eſliſanz. »

— « Seignor, par la foi que vous doi,
Je ne ſai le meillor eſlire ;
Le mains pieur, ſi comme je croi,
Vous eſlirai-je bien du pire :
Charlot ne vaut ne ce ne qoi,
Qui en veut la vérité dire ;
Il n'a ne créance ne foi
Ne que chiens qui charoingne tire.

Li barbiers connoiſt bone gent,
Et ſi les ſert & les honeure,
Et met en els cor & argent,
Paine de ſervir d'eure en eure ;
Et ſet ſon meſtier bel & gent,
Se beſoins li recoroit ſeure,
Et ſ'a en lui mult biau ſergent
Que com plus vit & plus coleure. »

Explicit

la Desputison de Charlot et dou Barbier.



De l'Estat du Monde [1].

Ms. 7218.

POR ce que li mondes ſe change
Plus ſovent que denier à change,
Rimer vueil du monde divers :
Tož fu eſtés, or eſt yvers ;
Bons fu, or eſt d'autre manière;
Quar nule gent n'eſt mès manière
De l'autrui porfit porchacier,
De ſon preu n'i cuide chacier.
Chaſcuns devient oiſel de proie ;
Nul ne vit mès ſe il ne proie [2] :
Por ce dirai l'eſtat du monde,
Qui de toz biens ſe vuide & monde.

Relegieus premièrement

1. Cette pièce ne manque ni d'originalité, ni de verve. L'auteur y passe en revue les religieux, les écoliers, les marchands, les chevaliers, etc., en donnant à chacun un bon coup de griffe; mais les griefs qu'il énonce n'en sont pas moins justes.

2. *Proie*, de *proier*, prendre, enlever, ravir; *prædare*.

Déuſſent vivre ſaintement,
Ce croi ſelonc m'entencion.
Si a double religion :
Li .i. ſont moine blanc & noir [1],
Qui maint biau lieu & maint manoir
Ont & mainte richece aſſiſe,
Qui toz ſont ſers à covoitiſe.
Toz jors vuelent ſanz doner prendre,
Toz jors achatent sans riens vendre.
Il tolent, l'en ne lor tolt rien ;
Il ſont fondé sus fort meſrien [2],
Bien puéent lor richece acroiſtre ;
L'en ne préeſche mès en cloiſtre
De Jéſus-Chriſt ne de ſa mère,
Ne de ſaint Pol, ne de ſaint Père :
Cil qui plus ſet de l'art du ſiècle,
C'eſt le meillor ſelonc lor riègle.

1. Les *moines blancs* étaient les chanoines réguliers de Saint-Augustin, les *moines noirs* les frères de Saint-Benoît. Ces noms venaient de leurs habits.

2. *Merrain*, poutre de chêne. — On lit dans la *Vie de saint Louis* par le confesseur de la reine Marguerite : « Et (saint Louis) fiſt couper en ſon bois les très et autres *merrien* por l'égliſe des Frères-Mineurs de Paris, & por le cloiſtre de la dite égliſe & le refretoère des Frères-Préechéeurs de Paris, & por la Meſon-Dieu de Pontoiſe, & por les Frères-Sas de Paris ; & féiſt auſſi mener touz ledit *merrien* à tout les liex deſſus diz ; & les branches & l'autres bois qui demoroit des groſſes pièces du *merrien* eſtoit donné por Dieu as povres religions. » (Voy. la pièce intitulée : *Du Pharisien.*)

Après ſi ſont li mendiant
Qui par la vile vont criant :
« Donez, por Dieu, du pain aus frères [1] ! »
Plus en i a de .xx. manières.
Ci a dure fraternité ;
Quar, par la Sainte Trinité,
Li uns covenz voudroit de l'autre

1. On lit dans les *Crieries de Paris*, par Guillaume de La Villeneuve, pièce tirée du Ms. 7218, fº 246: et imprimée par Méon, page 280 du 2ᵉ vol. de son *Nouveau Recueil des Fabliaux*, qu'on n'entendait au XIIIᵉ siècle dans les rues que des cris comme ceux-ci :

Aus Frères de ſaint Jacque pain,
Pain por Dieu aus Frères-Menors ;
Cels tieng-je por bons preneors ;
Aus Frères de ſaint Auguſtin,
Icil vont criant par matin.
Du pain au Sas, pain aus Barrez,
Aus povres priſons enſerrez,
A cels du Val des Escoliers ;
Li uns avant, li autre arriers.
Aus Frères des Pies demandent ;
Et li croiſié pas ne's atendent ;
A pain crier metent grant paine,

. . . .

Les Bons-enfants orrez crier
Du pain, ne les vueil oublier.
Les Filles-Dieu sèvent bien dire :
Du pain por Jheſu noſtre ſire.
Çà du pain por Dieu aus Sacheſſes :
Par les rues ſont grans les preſſes,
Je vous di, de ces gens menues.

On voit que Rutebeuf n'exagère probablement pas lorsqu'il dit qu'il y avait des Frères quêteurs *de plus de vingt manières :* en voilà d'un seul coup douze de mentionnées.

Qu'il fuſt en .i. chapiau de faultre
El plus péreillueus de la mer :
Ainſi ſ'entraiment li aver.
Covoitex ſont, ſi com moi ſamble :
Fors lerres eſt qu'à larron emble,
Et cil lobent les lobéors
Et deſrobent les robéors
Et ſervent lobéors de lobes,
Oſtent aux robéors lor robes.

Après ce que je vous deviſe,
M'eſtuet parler de Sainte Ygliſe,
Que je voi que pluſor chanoine
Qui vivent du Dieu patremoine;
Il n'en doivent, ſelonc le livre,
Prendre que le ſouffiſant vivre,
Et, le remanant humblement,
Déuſſent-il communément
A la povre gent départir ;
Mès il verront le cuer partir
Au povre, de male aventure,
De grant fain & de grant froidure.
Quant chaſcuns a chape forrée,
Et de denier la grant borſée,
Les plains coffres, la plaine huche,
Ne li chaut qui por Dieu le huche,
Ne qui riens por Dieu li demande ;
Quar avariſce li commande,
Cui il eſt ſers, à mettre enſamble,
Et ſi fet-il, ſi com moi ſamble,

Mès ne me chaut ſe Diex me voie.
En la fin vient à male voie
Tels avoirs, & devient noianz;
Et droiz eſt, car ſes iex voianz,
Il eſt riches du Dieu avoir;
Et Diex n'en puet aumoſne avoir;
Et ſe il vait la meſſe oïr,
Ce n'eſt pas por Dieu conjoïr,
Ainz eſt por des deniers avoir,
Quar tant vous faz-je à ſavoir,
S'il n'en cuidoit rien raporter,
Jà n'i querroit les piez porter [1].

Encor i a clers d'autre guiſe;
Que quant il ont la loi apriſe
Si vuelent eſtre pledéeur
Et de lor langues vendéeur;
Et penſſent baras & cauteles,
Dont il beſtornent les quereles,
Et metent ce devant derrière [2].
Ce qui ert avant va arrière,

1. Ce passage rappelle ces deux vers de Racine?

Il eût du buvetier emporté les ſerviettes
Plutôt que revenir au logis les mains nettes.

Il prouve, du reste, que les chanoines recevaient un droit de présence quand ils assistaient au service divin.

2. Ce passage est le seul de Rutebeuf qui soit relatif aux avocats ou aux gens qui en remplissaient l'office. Cela tient à ce que la question sociale, au XIIIe siècle, ne résidait point dans la justice, mais dans l'opposition contre le clergé. Si notre poëte au con-

Car quant dant Denier [1] vient en place
Droiture faut, droiture efface.
Briefment tuit clerc ſors eſcoler
Vuelent avariſce acoler.

Or m'eſtuet parler des genz laies
Qui reſont plaié d'autres plaies.
Provoſt & bailli & majeur
Sont communement li pieur [2],
Si com convoitiſe le voſt ;
Quar je regart que li provoſt

traire eût vécu au XIVe siècle, quand le gouvernement fut tombé aux mains des légistes, — ces hardis démolisseurs qui répondaient à un procès fait au roi par un procès fait au pape, — il n'eût point sans doute manqué de parler plus souvent des avocats, et peut-être, au lieu des quelques traits satiriques qu'on trouve çà et là dans ses poésies contre les prévôts et les baillis, aurions-nous eu quelques-unes de ces virulentes et énergiques attaques qui plus tard inspiraient à Ménot, gourmandant du haut de la chaire les seigneurs du Parlement (*domini de parlamento*), ces éloquentes paroles : « Aujourd'hui nos seigneurs de la justice portent de longues robes et leurs femmes s'en vont vêtues comme des princesses : si leurs vêtements étaient pressurés, il en sortirait du sang. »

1. *Dant Denier*, littéralement : Monsieur Denier; *dominus*, *domnus* Denier. — Nos ancêtres aimaient beaucoup ces personnifications. Ils avaient même, sous le titre de *Dan Denier*, un fabliau assez célèbre, que j'ai rapporté pages 95 et suivantes de mon recueil intitulé : *Jongleurs et Trouvères.* On le rencontre aussi dans un des manuscrits français de la bibliothèque de Berne.

2. *Pieur*, pires; *pejores*.

Qui acenſſent [1] les provoſtez,
Que il plument toz les coſtez
A cels qui ſont en lor juſtiſe
Et ſe deffendent en tel guiſe :
Nous les acenſſons chièrement
Si nous covient communement,
Font-il, partout tolir & prendre
Sanz droit ne ſanz reſon atendre :
Trop aurions mauvès marchié
Se perdons en noſtre marchié. »

Encor i a une autre gent,
Cil qui ne donent nul argent,
Comment li bailli qui ſont garde ;
Sachiez que au jor d'ui lor tarde
Que la lor garde en lor baillie
Soit à lor tens bien eſploitie,
Que au tens à lor devancier
N'i gardent voie ne ſentier
Par où onques paſſaſt droiture.
De cèle voie n'ont-il cure ;
Ainçois penſſent à porchacier
L'eſploit au Seignor & traitier
Le lor porfit de l'autre part :
Ainſi droiture ſe départ.

Or i a gent d'autres manières
Qui de vendre ſont couſtumières
De choſes plus de .v. cens paires

1. *Acenſer,* affermer, donner à *cens.*

Qui ſont au monde néceſſaires.
Je vous di bien veraiement
Il font maint mauvès ſerement,
Et ſi jurent que lor denrées
Sont & bones & eſmerées
Tels foiz que c'eſt mençonge pure.
Si vendent à terme & uſure ;
Vient tantoſt & termoierie
Qui ſont de privée meſnie ;
Lors eſt li termes achatez,
Et plus cher vendus li chatez.

Encor i ſont ces genz menues
Qui beſoingnent parmi ces rues
Et chaſcuns fet divers meſtier
Si comme eſt au monde meſtier,
Qui d'autres plaies ſont plaié.
Il vuelent eſtre bien paié
Et petit de beſoingne fère,
Ainz lor torneroit à contrère
S'il paſſoient lor droit .ij. lingnes ;
Néis ces païſanz des vingnes
Vuelent avoir bon paiement
Por peu fère, ſe Diex m'ament.

Or m'en vieng par chevalerie
Qui au jor d'ui eſt eſbahie.
Je n'i voi Rollant n'Olivier ;
Tuit ſont noié en .i. vivier,
Et bien puet véoir & entandre

Qu'il n'i a mès nul Alixandre.
Lor meſtiers défaut & décline ;
Li pluſor vivent de rapine
Chevalerie a paſſé gales [1] ;
Je ne la vois ès chans n'ès ſales :
Ménesterez ſont eſperdu [2] ;
Chaſcuns a ſon donet perdu.
Je n'i voi ne prince ne roi
Qui de prendre face deſroi,
Ne nul prélat de Sainte Ygliſe
Qui ne ſoit compains Covoitiſe,
Ou au mains dame Symonie,
Qui les donéors ne het mie.
Noblement eſt venuz à cort
Cil qui done au tens qui jà cort,
Et cil qui ne puet riens doner
Si voiſt aus oiſiaus ſermoner ;
Quar Charitez eſt pieçà morte :
Je n'i vois mès nul qui la porte,
Se n'eſt aucuns par aventure
Qui retret à bone nature ;
Quar trop eſt li mondes changiez
Qui de toz biens eſt eſtrangiez.
Vous poés bien apercevoir
Se je vos conte de ce voir.

1. *Gales*, réjouissances; galas.
2. Voyez pour ce vers et le suivant une des notes de *La Povretei Rutebeuf*.

Explicit l'Estat du Monde.



Les Plaies du Monde [1].

Mss. 7218, 7615, 7633.

RIMER me covient de ceſt monde
Qui de tout bien ſe vuide & monde
Por ce que de tout bien ſe vuide
Diex ſoloit tiſtre & or deſvuide ;
Par tens li ert faillie traime.
Savez porquoi nus ne ſ'entr'aime ?
Gent ne ſe vuelent entr'amer,
Qu'aus cuers des genz tant entre amer,
Cruauté, rancune & envie,
Qu'il n'eſt nus hom qui ſoit en vie

1. Cette pièce est un peu moins vigoureuse que celle qui suit. Les reproches qu'elle formule sont plus vagues et moins précis que ceux de *La Vie du monde*. Toutefois elle ne manque pas d'une certaine énergie générale assez pareille à celle de nos vieux sermonnaires, lorſqu'ils s'attaquent à tous les rangs de la société. Par une exception honorable, Rutebeuf y ménage beaucoup les écoliers et les chevaliers. Il y fait même leur éloge, peut-être parce que ces deux classes d'auditeurs se montraient envers lui plus généreuses que les autres.

Qui ait talent d'autrui preu [1] fère,
S'en fesant n'i fet ſon afère.
N'i vaut riens parenz ne parente :
Povre parenz nus n'aparente ;
Mult eſt parenz & pou amis.
Nus n'i prent mès s'il n'i a mis [2] :
Qui riches eſt ſ'a parenté ;
Mès povres hom n'a parent té,
S'il le tient plus d'une jornée,
Qu'il ne plaingne la ſéjornée,
Qui auques a, ſi eſt amez,
Et qui n'a riens, ſ'eſt fols clamez.
Fols eſt clamez cil qui n'a rien ;
N'a pas vendu tout ſon meſrien,
Ainz en a .i. ſou retenu.
N'eſt mès nus qui reveſte nu,
Ainçois eſt partout la couſtume
Qu'au deſouz eſt chaſcuns le plume,
Et le gete-on en la longaingne ;
Por c'eſt cil fol qui ne gaaingne
Et qui ne garde ſon gaaing,
Qu'en povreté a grant mehaing.
Or avez la première plaie
De ceſt ſiècle ſor la gent laie.

La ſeconde n'eſt pas petite
Qui ſor la gent clergie eſt dite.

1. *Preu*, profit.
2. Ms. 7633. Var. N'uns n'at parens ni at mis.

Fors eſcoliers, autre clergié
Sont tuit d'avariſce vergié [1].
Plus eſt bons clers qui plus est riches,
Et qui plus a l'eſt li plus chiches;
Quar il a fet à ſon avoir
Hommage, ce vous faz savoir;
Et puiſqu'il n'eſt ſires de lui,
Comment puet-il aidier nului ?
Ce ne puet eſtre : ce me ſamble
Que plus amaſſe & plus aſſamble
Et plus li pleſt à regarder.
Si ſe leroit ainſois larder
Que l'en en péuſt bonté trère,
S'on ne li fet à force fère;
Ainz leſt bien aler & venir
Les povres Dieu ſanz ſouvenir.

1. L'auteur de *Renart le Nouvel* adresse à peu près les mêmes reproches au clergé (édition du *Renart* de Méon, tome IV, page 429) :

..... Hélas! clergiés, que reſpondrés
Au grant jour quant vous i venrés
Devant la face Jhéſu-Cris,
K'en ſen lieu vous a çà jus mis
Por bien dire & por miex ouvrer
Et por nous avoec lui mener?
Eſcuſés ne vos porés mie,
Car il vera vos félaunie
De convoitiſe & d'avariſce
Et d'eſcarſeté, ce let viſce,
D'orguel & de ghille & d'envie.
. . . . vous avez tuit paſcience
Eſtroite, & large conſcience,
Dont je di qu'eſtes ocoiſons
De tous les maus que nous faiſons, &c.

Toz jors aquiert jufqu'à la mort ;
Mès quant la mort à lui f'amort,
Que la mort vient qui le veut mordre,
Qui de riens n'en fait à remordre,
Si ne li left pas délivrer.
A autrui li covient livrer
Ce qu'il a gardé longuement,
Et il muert fi foudainement
C'on ne veut croire qu'il foit mors ;
Mors eft-il com vils & com ors,
Et com fers à autrui chaté ;
Or a ce qu'il a achaté.
Son teftament ont en lien
Ou archediacre ou dien [1],
Ou autre qui font fi acointe,
Si n'en part puis ne chiez [2] ne pointe :
Se gent d'ordre l'ont entre mains,
Et il en donent (c'eft le mains),
S'en donent por ce c'on le fache,
Xx. paire de follers de vache
Qui ne lor couftent que .xx. fols :
Or eft cil fauvés & affous [3] !
S'il a bien fet, lors fi le trueve,
Que dès lors eft-il en l'efprueve !

1. Ms. 7633. Var. doyen.
2. Ms. 7633. Var. chief.
3. Tout ce passage est une critique amère de ceux qui en mourant laissaient les ordres religieux pour exécuteurs testamentaires, et de la manière dont ceux-ci s'acquittaient de leur mission.

Leſſiez-le, ne vous en ſoviegne ;
S'il a bien fet, bien l'en coviegne.
Avoir de lonc tens amaſſé
Ne véiſtes ſi toſt paſſé,
Quar li maufez ſa part en oſte
Por ce qu'il a celui à oſte.
Cil ſont parent qu'au partir pèrent :
Les laſſes âmes le compèrent
Qui en reçoivent la juſtice
Et li cors au jor du juiſe :
Avoir à clers, toiſon [1] à chien,
Ne puéent pas venir à bien.

Tout plainement droit eſcolier
Ont plus de paine que colier
Quant il ſont en eſtrange terre,
Por pris & por honor conquerre
Et por honorer cors & âme,
S'il n'en ſovient homme ne fame.
S'on lor envoie, c'est trop pou :
Il leur ſovient plus de ſaint Pou [2]
Que d'apoſtre de paradis ;
Quar ils n'ont mie .x. & .x...
Les mars d'or ne les mars d'argent :
En dangier ſont d'eſtrange gent.
Cels pris, cels aim, & je ſi doi ;
Cels doit l'en bien monſtrer au doi,

1. Ms. 7633. VAR. teiſſon.
2. Saint Paul. (Voyez pour cette locution la note de la dernière strophe de *La Povretei Rutebeuf*.

Qu'il ſont el ſiècle cler ſemé :
Si doivent eſtre miex amé.

Chevalerie eſt ſi grant choſe,
Que la tierce plaie n'en oſe
Parler qu'ainſi com par defors;
Car tout auſſi comme li ors
Eſt li mieudres métaus c'on truiſe,
Eſt-ce li puis là où l'en puiſe
Tout ſens, tout bien & toute honor :
Si eſt droiz que je les honor;
Mès tout auſſi com draperie
Vaut mieux que ne fet freperie,
Valurent miex cil qui jà furent
De cels qui ſont & il ſi durent ;
Quar cis ſiècles eſt ſi changiez
Que uns leus blans a toz mengiés
Les chevaliers loiaus & preus :
Por ce n'eſt mès li ſiècles preus.

Explicinnt les Plaies du Monde.





De la Vie dou Monde,

ou

C'est la Complainte de Sainte Eglise [1].

Mss. 7595, 7633, 198 N.-D., 274 *bis* N.-D.

L'AUTR'IER, par un matin, à l'entrée de mai,
Entrai en un jardin : por juer i alai.
Deſous .i. aubeſpin .i. petit m'acointai[2] :
Eſcriſt en parkemin .i. livret i trovai ;
Si luc duſqu'à la fin : mult durement l'amai.

1. Cette pièce, comme on peut le voir par diverses allusions ou citations qui y sont contenues, est évidemment de l'année 1285. La poésie en est nerveuse, fébrile, piquante, et comme le fait très-bien observer M. Paulin Paris, *gonflée d'amertume et d'indignation contre les désordres de la société en général et de l'Église en particulier.* Selon lui, elle aurait pris naissance à l'occasion des décimes imposés par le pape au clergé de France, vers 1284, pour subvenir aux frais de la guerre d'Aragon. Il en est, en effet, question dans l'une des strophes de notre pièce, et la vive apostrophe de Rutebeuf contre Rome à ce sujet nous montre que cet impôt, dont le premier exemple remonte à 1263, était loin d'être populaire en France, même parmi le clergé.

2. Ms. 198 N.-D. VAR. m'acostai.

Le nom de fon autor ne le fien je ne fai.
Or me suis porpenfés comment l'apellerai :
C'eft *La vie dou monde;* enfi le baptiffai.
Si vous plaift, efcoutez, & je le vos lirai [1].

Sainte Églife fe plaint ; ce n'eft mie mervelle :
Cafcuns de guerroier contre li f'aparelle.
Si fil font endormi ; n'eft nul qui por li velle ;
Elle eft en grant péril fe Diex ne la confelle.

Puifque juftice cloce, & drois pent & encline,
Et vérités cancelle, & loiautés décline,
Et carités refroide, & fois faut & défine,
Jou dit qu'il n'a ou monde fondement ne racine [2].

Faufe marcheandiffe eft coverte d'ufure,
Et caftés eft mife arrière par luxure.
Chafcuns penfe du cors, & de l'âme n'a cure;
Or fachiés que li mondes eft en grant aventure.

Onques mais ne fu [3] tant de grans préchéeors,
Et fi ne pert al fiècle, trop eft de péchéors
Qu'ils font tot efbloï [4] auffi comme li ors
Et fuient en enfer les galos & les cors.

1. Ms. 274 *bis*. N.-D. Var. diray.
2. Le Ms. 274 *bis* N.-D. ajoute ce vers :

Fors Dieu croire & amer, c'ot vraie médecine

3. Ms. 274 *bis* N.-D. Var. ne véistes.
4. Ms. 198 N.-D. Var. avueglés.

Ains puis ke noſtre Sires forma le premier home
Ne puis que noſtre père Adans manga la pome,
Ne fu Diex mains doutés deſos la loi de Rome :
De Rome vient li max qui les vertus aſome [1].

Rome, qui déuſt eſtre de noſtre loi [2] la fonde,
Symonie, avarice, & tos max i abonde :
Cil ſont plus cunchié qui doivent eſtre monde
Et par malvais exemple ont honni tot le monde.

Qui argent porte à Rome, aſés tot provende a;
On ne les donne mie ſi com Diex commenda.
On ſet bien dire à Rome : « Si voille empêtrer : *da*.
Et ſi non voille *dare*, enda la voie, enda [3] ! »

Franche, que de franciſſe eſt dite par droit non.
A perdu de franciſſe le los & le renon ;
Il n'i a mais nul franc, ne prélas, ne baron,
N'en chité, ne à ville, ne en relegion.

Au tans que li François vivoient en franciſſe

1. Ms. 7633. Var. De là vient touz li mauz qui les vertus asoume.
2. Ms. 7633. Var. foi.
3. Ms. 198 N.-D. Var.

. . . . Si donne il empêtra,
Et ſi ne donne rien, enda la voie, enda.

Ces mots *da, dare,* rappellent ces vers burlesques cités par Walsingham, page 456, annot. 130 *bis*.

Eccleſiæ navis titubat, regni quia clavis
Errat. Rex, Papa facti ſunt unica cappa.
Hoc faciunt, do, des, Pilatus hic, alter Herodes.

Par els fu mainte terre garandiſſe [1] & conquiſe,
Et faiſoient li roi dou tout á lor deviſſe,
Car on prioit por els partout [2] en Sainte Égliſe.

J'oſeroie bien dire devant tos cex de Rome
Que Diex onneroit plus par la voix d'un prudome
U par une viellete, ce de bon cuer le nome,
Que par tot l'or d'Eſpaingne [3] ſ'il ert en une ſome.

Judas Machabéus nos diſt anchienement
Que victoire n'eſt mie en grant maſſe d'argent,
N'en grant chevaucéures, ne grant plenté de gent,
Ançois vient dou Signeur qui maint ou firmament.

Sainte Égliſe la noble, qui eſt fille de roi,
Eſpoſe Jéſus-Chriſt, eſcole de la loi,
Cil qui l'ont aſervie ont fait mult grant deſroi;
Chou a fait convoitiſe & défaute de foi.

Convoitiſe vaut pis que ne fait un ſerpens [4];
A tout honni le monde, dont je ſui mult dolans:
Se Charles fuſt en France encore i fuſt Rolans;
N'éuſſent pooir contre els Yaumons ne Agolans [5].

1. Ms. 7633. Var. Conqueste et gaingnie.
2. 198 N.-D. Var. de cuer.
3. Ms. 274 *bis* N.-D. Var. de Romme.
4. Mss. 7633 et 274 *bis* N.-D. Var.

Convoitiſe, qui vaut pis c'uns ſerpans volans

5. Voyez, pour l'explication de ces mots. l'une des notes de la pièce intitulée: *Li Diz de Puille.*

Ains puis que li diſimes fut pris en Sainte Égliſe,
Ne fiſt li rois de Franche riens qu'il éuſt empriſe;
Damiette, ne Tunes, ne Pulle ne fu priſe,
Ne ne priſt Aragone li rois de ſaint Deniſe [1].

Or ſi gart bien caſcuns : tant comme on le penra,
Honors, joie, victore as François n'avenra,
Et puet bien aprendre cil qui le maintenra,
Par les coſes paſſées comment il avenra.

Quant MARTIN l'apoſtoile, c'on apele SYMON

1. Ce vers a rapport à la guerre que Philippe-le-Hardi déclara en 1285 au roi d'Aragon, pour se venger de l'entreprise faite en Sicile par ce prince contre Charles d'Anjou, son oncle, et pour soutenir les droits que Charles de Valois, son deuxième fils, avait acquis en 1284 sur les royaumes d'Aragon et de Valence, ainsi que sur le comté de Barcelone, par le don que lui en avait fait le pape.

2. Cette strophe ne se trouve que dans les Mss. 274 *bis* N.-D. et 198 N.-D.; les autres ne la contiennent pas. — *Martin l'apoſtoile c'on apele Symon* est Simon de Brie, cardinal de Sainte-Cécile, envoyé vers 1253 comme légat en France, où il rendit au roi de grands services en calmant, en sa qualité d'arbitre, les querelles qui avaient lieu entre l'Université et l'Official de Paris, ainsi qu'entre les différents procureurs des nations écolières. Après la mort de Nicolas III, il fut élu pape le 23 mars 1281, et prit, à cause de son ancienne dignité de trésorier de l'église de Saint-Martin de Tours, le nom de Martin IV. Il mourut le 25 mars de l'an 1285.

Quant au don du *règne d'Aragon* qu'il fit en 1284

Donna au fil le Roy le règne d'Aragon [1],
S'il li éuſt donné .xxx. jours de pardon
Il li éuſt miex valu que faire ſi fait don [2].

Oncques ne vi diſime qui fu bien enploiés :
Ne puis que l'apoſtole fuſt à chou aploiiés,
Que li diſimes fuſt donnés & otroiiés,
Ne poc véoir le tierme que il fuſt porpaiés.

Deſous la loi de Rome n'a nule région
Qui à Rome obéiſſe de cuer ſe France don,
Et de ſ'obédienche a ſi biel guerredon,
Que on li tolt ſouvent ſa laine & ſa toiſon.

Por quoi ne prent li papes dizime en Alemaingne,
En Baivierre, en Seiſſongne, en Friſe & en Sar-
[daingne [3] ?

à Charles de Valois, troisième fils de Philippe-le-Hardi, au préjudice de Pierre, roi légitime de ce pays, pour punir ce dernier du massacre des *Vêpres siciliennes*, il ne fut point heureux, et le succès ne sanctionna pas cette injustice flagrante.

1. Ce fut le 21 février 1284 que Jean Cholet, cardinal à ce délégué, lut à Paris, dans un parlement convoqué exprès, la bulle par laquelle le pape donnait à Charles, fils de Philippe-le-Hardi, l'investiture du royaume d'Aragon.

2. Rutebeuf a raison de s'exprimer ainsi, car la guerre contre Pierre d'Aragon ne fut point heureuse. Le roi y mourut le 5 octobre 1285; son armée fut décimée par une cruelle épidémie, et la flotte française fut envoyée dans le port de Roses.

3. Ms. 198 N.-D. Var. Bourgoigne.

Il n'i a cardonal [1], tant haut l'eſpée çaingne,
Qu'il l'alaſt querre là port eſtre rois d'Eſpaingne.

Des prélas vos dirai : mais qu'il ne vos anuit,
Diex leur a commandé veillier & jor & nuit,
Et reſtraindre leurs rains, & porter fuelle & fruit,
Et lumières ardans ; mais ne ſont pas tel tuit [2].

Quel gent a Diex laiſſié por garder ſa maiſon ?
Sa vigne eſt déſiertée, n'i labore mais hom ;
Li fil Ély le tienent [3] à tort & ſans raiſon,
Et ſi r'eſt ſymonie plantée de ſaiſon.

S'il eſquiet une rente à Rains u à Conloingne,
S'uns preudons la demande, cuidiés-vos qu'on li [donne ?
Priamides [4] l'emporte ſans noiſe & ſans raloigne,
Car Diex eſt ſi ſofrans que nus ne le reſoigne.

1. Ms. 7633. Var. chardenaul.

2. Ms. 198 N.-D. Var. mais ne l' font mie tuit.

3. Ms. 274 *bis* N.-D. Var. Le fil Hély le tient.—Ne s'agirait-il pas ici de *Hélie* ou *Hély* de Cortone, compagnon, puis successeur de saint François dans la conduite de son ordre ? Je serais assez porté à le croire, bien que ces mots *à tort et sans raison* dussent paraître dans ce cas une critique des Frères-Mineurs, que Rutebeuf vante plus haut (voyez *Li Diz des Cordeliers*) ; mais qui peut exiger d'un poëte, et surtout d'un poëte satirique, une logique rigoureuse ?

4. Ms. 198 N.-D. Var. Symonie.

Quant Diex venra ſa vigne véoir por vendengier
Et il n'i trovera coſe c'on puiſt mangier,
Des malvais ſe vaurra mult cruement [1] vengier :
Il ne feront pas cuite ſans plus por laidangier.

Des biens de Sainte Égliſe ſe complaint Jéſus-Chriſt
Que on met en joiax & en vair & en gris ;
S'an traient leur keues Margos & Béatrix [2],

1. Ms. 198 N.-D. Var. malement.
2. Ms. 7633. Var.

S'en traînent les coes & Margoz & Biautrix.

Je crois que ce vers est une allusion au luxe que pouvaient déployer *Marguerite*, reine de France, fille aînée de Raymond Bérenger, comte de Provence, mariée en 1234 à Louis IX, morte seulement en 1295, et *Béatrix* de Bourgogne, fille de Thibaut IV, comte de Champagne, mariée à Hugues VI, duc de Bourgogne, en secondes noces, et morte vers le milieu de l'an 1295. Du moins ne vois-je pas à cette époque d'autres princesses, portant ces deux noms, auxquelles l'allusion de Rutebeuf puisse s'appliquer avec autant de probabilité. En effet, Béatrix de Provence, quatrième fille de Raymond Bérenger et femme de Charles d'Anjou, était morte depuis longtemps, et Charles de Valois, dont il est question en note de la page 34, note 2, n'avait pas encore épousé Marguerite, fille de Charles II, roi de Sicile. Leur mariage n'eut lieu qu'en 1290, et la composition de notre pièce est antérieure à cette époque. Quant au luxe des fourrures et des robes traînantes contre lesquelles s'élève ici Rutebeuf, je me permettrai de citer un reproche analogue formulé contre lui par un autre écrivain du XIIIe siècle. La comtesse du Perche, Mahaut, fille de

Et li membre Diu ſont povre, nu & deſpris.

Molt volentiers quéiſſe une relegion
U je m'âme ſalvaiſſe en bone entention,
Mais tant voi en pluſeur envie, élation,
Qu'il ne tiennent de l'ordre fors l'abit & le non.

Qui en relegion velt ſaintement venir,
Trois coſes li covient & voer & tenir :
Caſté, povreté [1], & de cuer obéir ;
Mais on i voit ſovent [2] le contraire avenir.

Obédienche gronche, chaſtés ſe varie ;
Caſcuns bée à avoir, povretés eſt haïe.
La parole David eſt bien entr'oublie [3],
Qui diſt : « Rendés-vos veus, ne les trepaſſés mie. »

Chanone ſéculer mainnent très bone vie :
Chacuns a ſon hoſtel, ſon leu & ſa mainie,
Et ſ'en i a de tex qui ont grant ſignorie,
Qui poi ſont por amis & aſſés por amie.

Thibaud-le-Grand, comte de Champagne, ayant demandé un règlement de vie à Adam, abbé de Perseigne, celui-ci lui conseilla de *s'abstenir des jeux de hasard, des jeux d'échecs et des farces des histrions*, ajoutant que, quant aux femmes qui portent des robes traînantes *elles devraient rougir de s'habiller comme des renards, dont la queue fait le plus bel ornement.*

1. Ms. 198 N.-D. Var. Chaaſté & ſimplece.
2. Ms. 274 *bis* N-D. Var. Mais hom voi treſtouz.
3. Ms. 198 N.-D. Var. Eſt bien de Dieu entreleſſiée.

En l'orde des canoînes qu'on diſt Saint-Auguſtin,
Ils vivent à plenté, ſans noiſe & ſans huſtin.
Je lo qui leur [1] ſoviègne au ſoir & au matin
Que la chars bien [2] nourie porte à l'âme venin.

En l'ordre des noirs moines ſont à ço [3] atorné.

1. Ms. 7633. Var. De Jhésu lor.
2. Ms. 7633. Var. soeif.
3. Ms. 7633. Var. aceiz. — *Les noirs moines* étaient, comme nous l'avons déjà dit, les Bénédictins. — J'ai trouvé sur eux dans le Ms. 65, fonds de Cangé, fol. 133, la chanson suivante, que j'attribue à Estienne de Miaus parce qu'il est nommé dans une de celles qui précèdent immédiatement :

Trop par eſt ciſt mondes cruaus,
Poi i a bien, n'en qier mentir.
Chaſcuns entent à fer maus,
A qui q'on le veut conſentir.
Por ce vont-il ès parfon & gaus
En enfer le puant oſtaus;
Mainte doleur i convendra ſouffrir :
Adonc vendra à tort le repentir.

Cil noirs moines, qui Dex doint maus
Refont auques à leur pleſir;
Trop par ont ſouvent généraus
De diverſes chars, ſanz mentir.
Les vins ont blans comme criſtaus :
A guerſoi boivent par igaus;
N'entendent pas fors à la char norrir
Que l'on metra en la terre porrir.

Dex! que feront cil deſloiaus?
Bien lor devroit meſavenir.
Cil clergie qui n'eſt pas loiaus,
Qui ne ſe veut en bien tenir,
Il ont toz les biens corporiaus

Il ſoloient Diu querre mais il ſont reſtorné,
Ne Dius n'en trouve nul, car il ſont deſtorné[1] :
Mult de bien ſoloient faire, mais il en ſont laſſé[2].

L'ordre de Ciſtiax[3] tiengne à bone & bienſéant,

Et chevauchent les cras chevaux,
Mès de leur bien ne vuelent departir
A cil que's puet de ceſt ſiècle fenir.

Dex! que feront prevoz, bediaus?
Tel gent devroit-l'on trop haïr :
Toz jor vivent ſor autrui piaus ;
Ne ſervent fors du mont traïr
Et enplent ſouvent lor bouciaus
De pain, de vin, de cras morſiaus.
Las! quel délit a ci à maintenir!
L'âme en aura grief fais à ſoutenir.

Dex! où ſont ore li loiaus
Qui au péchié veulent foïr?
Li Jacobin en ſont de çaus;
Li Frère Meneur, ſanz mentir,
Il ſevent bien qu'il ſont mortaus
Et que tuit morront bons & maus,
Et haut & bas tot convendra morir :
Por ce vuelent à ceſt ſiècle foïr.

1. Ms. 274 *bis* N.-D. Var. qu'il ot le bec torné.
2. Mss. 7633, 198 N.-D., 274 *bis* N.-D. Var.

En l'ordre Saint-Benoît c'on dit le Beſtournei.

3. On lit dans une chanson d'Adam *le Boçus d'Arras* (la dernière du Ms. 184, supp. fr., fol. 233), à la louange de la Vierge :

D'orgueil a jà traite clergie
Et Jacobins de bons morſiaus,
Frères Menuz de gloutenie,

Et ſi croi que il ſoient preudome bien créant,
Mais de tant me deſplaiſt que il ſont marcéant [1],
Et de carité faire deviennent recréant.

De çex de Prémonſtré [2] me convient dire voir :
Orgix & convoitiſe les ſet bien décevoir ;
Il ſont par dehors blanc, & par dedens ſont noirs :
S'ils fuſſent partot blanc il feſiſſent ſavoir.

Jacobin, Cordelier ſont gent de bon afaire :
Il déiſſent aſſés, mais les convient taire,

Mès ciaus eſpargne de Cistiaus;
Moines, abbés a trait d'envie
Et chevaliers de reuberie;
Prendre nous cuide par monciaus.

1. Rutebeuf a raison dans ce reproche : il n'était pas très-convenable que des religieux fussent en même temps commerçants, et c'était une singulière permission que celle que l'on avait donnée aux moines de Cîteaux de faire le négoce.

2. Les *Prémontrés* étaient des chanoines réguliers institués par saint Norbert en 1119, sous Calixte II, durant le règne de Louis-le-Gros, dans le village de Prémontré, ainsi nommé parce qu'Enguerrand de Courcy ayant eu peur d'un lion en cet endroit, à ce que rapportent naïvement nos anciens auteurs, s'écria : « Saint Jean, tu me l'as de *près montré !* » Les vêtements et les scapulaires des Prémontrés étaient blancs; lorsqu'ils sortaient, ils avaient un manteau et un chapeau blancs; au chœur, dans l'été, ils portaient un surplis blanc et une aumusse blanche; dans l'hiver, un rochet avec une chape et un camail blancs. Ceci dit assez que ces religieux n'appartenaient point à l'ordre des moines *noirs*.

Car li prélat ne vellent qu'il dient nul contraire,
A cho que il ont fait n'à cho qu'ils voellent faire.

Cordelier, Jacobin font granz affliccions [1],
Si dient, car il ſueſſrent mout tribulacions;
Mais il ont des riche houmes les exécucions
Dont il ſunt bien fondei & en font granz maiſons.

Les blances & les griſſes & les noires nonains
Sont ſovent pélerines as ſaintes & as ſains;
Se Dix leur en ſet gret, je ne ſui mie certains:
S'eles fuiſſent bien ſages eles alaſſent mains.

Qant ces nonnains ſe vont par le pays eſbatre,
Les unes à Paris, les autres à Monmartre,
Tel fois emmainne deux [2] qu'on en ramainne [quatre,
Car ſ'on en perdoit une il les convanroit batre.

Molt mainnent bone vie Bégines & Bégin:
Avec eus me rendiſſe [3] ennuit u le matin,
Mais jà ne croira jà glouton delès bon vin,
Ne gêline avec coc, ne chat avec ſain.

1. Cette strophe ne se trouve que dans le Ms. 7633; elle a été ajoutée en marge, à l'encre rouge (caractère du temps) dans le Ms. 274 *bis* N.-D.

2. Cette plaisanterie est restée populaire, et l'on répète encore à Paris ce vieux dicton :

C'eſt l'abbaye de Montmartre ;
On y va deux, on revient quatre.

3. Ms. 274 *bis* N.-D. Var. Volentiers m'i rendisse.

J'ai grant pièce penſé à ces doiens ruaus [1],
Car jou trover cuidoie aucun prudome entr'aux.
Mais il n'a ſi prodome duſques en Rainſcevaux,
S'il devenoit doiens, qu'il ne deveniſt maux.

Cil qui doivent les viſſes blâmer & laidangier,
Qui ſont preſtre, curé, ſueffrant maint grant dangier,
Et ſ'en i a de tex qui par ſont ſi légier
Que l'éveſques puet dire : « J'ai fait d'un leu bergier. »

Li Barré, li Sachet, li Frère de la Pie
Comment troveront-il en ceſt ſiècle lor vie [2] ?
Il ſont trop tart venu, car il eſt jà complie,
Et ſ'eſt li pains donnés, ne ſ'i atendent mie.

Convoitiſe, qui fait maint avocas mentir
Et le droit beſtorner & le tort consentir,

1. Ms. 7633. Var. curaux. — Ms. 198 N.-D. Var. royaux. — Ms. 274 *bis* N.-D. Var. ruraux. — On appelait ainsi les *doyens* qui avaient droit de visite sur les curés de campagne dans les diocèses divisés en doyennés.

2. Les *Frères de la Pie* étaient un ordre de chanoines réguliers établi par saint Louis en 1268. On trouve vers la fin de la pièce intitulée : *Les Mouſtiers de Paris* :

La novele ordre de la pie
Qui ſont en la Bretonnerie.

(Voyez Méon, *Fabliaux et Contes*, tome II, pag. 292). — Le dernier vers de cette strophe est une allusion à leur coutume de mendier en disant : « Du pain aux pauvres Frères-Sachets ! du pain aux Frères de la Pie ! » (Voyez page 17, note.)

Les tient en ſa priſon, ne les lait repentir
Devant qu'ele lor face le feu d'infer ſentir.

Nous avons .ij. preudomes qui font tos les deſtors,
Car il tienent en cauſe & les drois & les tors :
Se *meum* fuſt bénis & *tuum* fuſt mors[1],
Teus chevauche à lorain qui troteroit en tors.

Sor totes autres ordres doit-on mult honorer[2]
L'ordre de mariage & amer & garder :
Li feme à ſon baron ne porte loiauté
Et li homs à ſe feme ne amor ne bonté.
Certes c'eſt grans doleurs que je ne puis trover.
En ceſt ſiècle eſtat ù homs ſe puiſt ſalver.

Or prions en la fin au Signor, qui ne ment,
Que il tos nos péchiés nous pardoinſt & ament[3],
Et nous doinſt en ceſt ſiècle vivre ſi ſaintement
Qu'en aions ſentenſſe por nous al jugement.

1. Ms. 7633. Var. Se droiz fuſt soutenuz et li torz eſtoit torz.

2. Toute cette strophe manque au Ms. 198 N.-D. et au Ms. 274 *bis* N.-D.

3. Ms. 7633. Var. Qui consaut touz preudommes et touz picheurs amant.

Explicit de la Vie dou Monde *.

* Le Ms. 274 *bis* N.-D. ajoute, rubriqué en rouge, après l'*Explicit* :

Fox eſt li hons qui ne ſi monde
De tous les max que il habonde
Por qu'il ne chiée en mer parfonde.



De Sainte Eglise [1].

Ms. 7615.

Rimer m'eſtuet, c'or ai matire
A bien rimer : por ce m'atire.
Rimerai de Sainte Égliſe :
N'en puis plus fère que le dire.
S'en ai le cuer taint & plain d'ire

1. Cette satire, tout en n'abordant dans le détail que des généralités, offre cependant, dans son ensemble, un sens particulier qui peut donner lieu à une explication spéciale. Voici celle qu'on en peut, *selon nous, proposer.* Les professeurs séculiers auraient promptement perdu leur cause (voir le *Dit de l'Université de Paris*, et la *Discorde de l'Université et des Jacobins, etc.*), sans le parti qu'on sut tirer de l'apparition de l'*Évangile éternel*, contre les Frères-Prêcheurs, qu'on accusa de soutenir les témérités ou les hérésies qui se rencontrent dans cet ouvrage. Rutebeuf surtout ne se fit pas faute d'attaquer ses adversaires sur ce point-là. Ami passionné des écoles et de l'Université, nous le voyons, dans la pièce qui nous occupe, gourmander les prélats et le haut clergé de leur froideur à l'égard du livre nouveau, dont il se sert comme d'une arme contre ses ennemis et qu'il voudrait leur voir condamner.

Quant je la vois en tel point mise.
Ha, Jhésu-Criz ! car te ravise
Que la lumière soit esprise,
C'on a estaint por toi despire.
La loi que tu nous as aprise
Est ci vencue & entreprise
Qu'elle se torne à desconfire.

Des yex dou cuer ne véons gote,
Ne que la taupe soz la mote.
Entendez me vers ne vous voir
Où se vient chacun se dote.
Ahi ! ahi ! fole gent tote
Qui n'osez connoistre le voir,
Com je dout, por estovoir,
Ne face Diex sor vous plovoir
Tele pluie qui là dégoute !
Se l'en puet paradis avoir
Por brun abit, ou blanc, ou noir,
Qu'il a mult de fox en sa rote !

Je tien bien à fol & à nice
Saint Pol, saint Jaques de Galice,
Saint Bertelemieu & saint Vincent,
Qui furent sanz mal & sanz vice
Et prirent, sanz autre délice,
Martirez por Dieu plus de cent.
Li saint preudome qu'en musant
Aloient au bois porchaceant
Racines en leu de vice,

Cil reſurent fol voirement,
S'on a Dieu ſi légièrement
Por large cote & por pélice.

Vous devins & vous diſcretiſtre,
Je vous jete fors de mon titre ;
De mon titre devez fors eſtre,
Quant le cinquième eſvengelitre [1]
Voſt' droit frère, meſtre & meniſtre ;
De parler dou roi céleſtre,
Encor vous feroit en champ eſtre,
Com autre brebiz chanpeſtre,
Cil qui font la novelle eſpitre.
Vous eſtes mitrés non pas meſtre ;
Vous copez Dieu l'oroille deſtre :
Dieux vous giete de ſon regitre.
De ſon regiſtre il n'en puet mais ;

1. Par ces mots, le *cinquième éſvengelitre,* Rutebeuf veut désigner certainement Jean de Parme, auteur vrai ou supposé de l'*Évangile éternel*, dont les Joachimites avaient commencé, en 1254, l'explication publique à Paris. Condamné d'abord par Innocent IV, sur la plainte des docteurs et du clergé, l'*Évangile éternel* le fut de nouveau en 1256 par Alexandre IV. Notre pièce doit avoir été écrite avant ces condamnations, qu'elle sollicite, et, par conséquent, vers 1255. C'est du reste la date que le *Roman de la Rose* donne à l'apparition du livre, qu'il regarde comme issu du diable en ligne directe. Ce n'est pas tout à fait l'opinion de Henri Estienne, qui, dans son *Apologie pour Hérodote* (tome II, page 285), lui donne pour auteurs les Jacobins et les Cordeliers.

Bien puet passer & avril & mays
Et Sainte Égliſe puet bien brère ;
Car véritez a fet ſon lais.
Ne l'oſe dire clers ne lais :
Si ſ'en refuit en ſon repère
Qui la vérité veut retrère.
Vous dotez de voſtre doère
Si ne puet iſſir dou palais,
Car les denz muevent le trère [1]
Et li cuers ne ſ'oſe avant trère :
Se Diex vous het, il n'en puet mais.

Ahi ! prélat & nervoié,
Com a l'en or bien emploié
Le patremoine à Crucefi !
Par les goles vous ont loié
Cil qui ſovant ont rimoié
Dieu leſſié por ſon atefi :
Dou remanant vous di-je : Fi !
N'en aurez plus, je vous afi ;
Encor vous a Diex trop paié.
De par ma langue vous desfi :

1. Sans aucun doute, Rutebeuf, par le rapprochement de ces deux expressions *denz* et *palais*, a voulu se livrer ici à un jeu de mots assez peu digne du titre de la pièce où il se trouve, et qui a le malheur de rappeler aujourd'hui ce calembourg d'une spirituelle parade moderne (*le Sourd* ou *l'Auberge pleine*), dans laquelle l'un des personnages dit, en parlant d'un autre, qu'il a un palais près de Sedan (*ses dents*).

Vous en yrez de fi en fi
Juqu'en enfer le roié.

Il eſt bien raiſon & droiture
Vous laiſſiez la ſainte Écriture,
Dont Sainte Égliſe eſt deſconfite;
Vous teſiez la Sainte Eſcriture,
Selonc Dieu menez vie oſcure,
Et c'eſt voſtre vie petite :
Qui vous flate entor vous abite.
La profécie eſt bien eſcrite :
Qui Dieu aime, droit prent en cure;
La char eſt en enfer afflite,
Qui por paor aura deſpite
Droiture & raiſon & meſure.

L'eve qui ſanz corre tornoie
Aſſez plus toſt .i. home noie
Que celle qui adès decort.
Por ce vous di, ſe Diex me voie,
Tiex fet ſemblent qu'à Dieu ſ'aploie
Que c'eſt l'eve qui pas ne cort.
Hélas! tant en corent à cort
Qu'à povre gent font ſi le ſort
Et aus riches font feſte & joie,
Et prometent à .i. mot cort
Saint paradis; à coi que tort,
Jà ne diront ſe Diex l'otroie.

Je ne blâme pas gent menue,

Si ſont auſi comme cochon
L'en lor fet entendre cançon [1],
L'en lor fet croire de veve voix
Une ſi grant deſcovenue
Que brebiz blanche eſt tote noire.
Si l'on laus ceſte gloire loire [2],
Il n'en font une grant eſtoire
Nès dou manche de la charrue,
Por coi il n'ont autre mimoire.
Dites-lor : « C'es de ſaint Grigoire : »
Quelque choſe ſoit, eſt créue.

Se li Rois féiſt or enqueſte
Sor ceus qui ce fut ſi honeſte
Si com il fet ſor ces bailliz,
C'auſin ne trueve cler ne preſtre
Qui eſt enquerre de lor geſte
Dont li ciègles eſt mal bailliz.
Sanz naturel lor eſt failliz
Quant cil qui jurent ès palliz
Ne font orendroit grant moleſte
S'il n'ont bon vins & les blanz liz.
Se Diex les a por ce eſliz,
Por pou perdi ſaint Poz la teſte.]

1. Je supplée par ces deux rimes en *on* à la lacune du manuscrit.
2. *Loire*, permise; de *licere*

Explicit de Sainte Eglise.



Ci coumence

Li Diz de l'Erberie [1],

Ou ci commance

L'Erberie Rustebuef.

Mss. 7633, 198 N.-D.

Seigneur qui ci eftes venu,
Petit & grant, jone & chenu,
Il vos eft trop bien avenu,
Sachiez de voir;
Je ne vos vuel pas defovoir :

1. Il existe une pièce qui porte le même titre dans le Ms. 1830 du fonds Saint-Germain, de la Bibliothèque nationale. Je l'ai donnée dans ma première édition de *Rutebeuf;* on la trouvera également plus loin. Elle est en prose et très-curieuse. — Méon, dans son *Nouveau Recueil de Fabliaux*, a imprimé celle-ci d'après le Ms. 7633 seulement. Legrand d'Aussy (tome IV, page 239, édition Renouard) en a donné une traduction fort infidèle, qu'il a fait précéder de l'avis suivant : «*De l'Herberie, ou le Dit de l'Herberie*, tels sont les deux titres de deux pièces totalement différentes, que j'ai réunies et fondues ensemble, parce que le sujet en est le

Bien le porreiz aparſouvoir,
Ainz que m'en voize.
Aſéeiz-vos, ne faites noiſe :

même, ne contenant toutes deux que des propos de charlatan dans une place publique. Elles sont intitulées *Herberie*, du métier de ces sortes de gens qui alors vendaient au peuple des *herbes*. L'une est en prose, l'autre est moitié en prose et moitié en vers; toutes deux dans l'original sont fort ordurières. C'était ainsi qu'alors on amusait la canaille, et bien de hauts seigneurs n'avaient point le goût plus difficile. Telles étaient, je ne cesserai de le répéter, les mœurs de ce bon vieux temps qu'aujourd'hui l'on nous vante sans cesse. »

Vient alors le travail de Legrand, qui n'est pas même une imitation, tant il s'éloigne des originaux. Il est suivi de ces réflexions : « Cette pièce pourrait fort bien avoir été un de ces jeux dont il a été parlé dans le second volume à la suite du *Lai de Courtois d'Arras*, une sorte de farce dramatique à deux personnages, ou à trois si l'on y faisait jouer l'homme qui vient se plaindre du mal de dents. »

Legrand d'Aussy parle après cela des *Geus d'aventure*, petite pièce tirée du Ms. 7218, et il en cite même quelques couplets; mais, malgré son titre de *Geus*, ce petit poëme n'a rien de dramatique. C'est tout simplement une *parade*, un *boniment* dans le genre de ceux que les charlatans d'aujourd'hui débitent sur les places publiques. Seulement Rutebeuf l'y récitait-il lui-même, ou l'avait-il composé comme un modèle à l'usage des jongleurs et des trouvères de bas étage? je l'ignore; mais il me répugne de croire que l'auteur des plaintes éloquentes sur la Terre-Sainte, qu'on lira plus loin, ait pu s'abaisser à hurler de pareilles sornettes et des plaisanteries aussi grossières dans un carrefour.

Si eſcoutez, c'il ne vos poize.
Je ſui uns mires;
Si ai eſtei en mainz empires :
Dou Caire m'a tenu li ſires
Plus d'un eſtei ;
Lonc tanz ai avec li eſtei ;
Grant avoir i ai conqueſtei.
Meir ai paſſée,
Si m'en reving par la Morée,
Où j'ai fait mout grant demorée,
Et par Salerne,
Par Burienne & par Byterne [1].
En Puille, en Calabre, Palerne [2]
Ai herbes prises
Qui de granz vertuz ſunt empriſes :
Sus quelque mal qu'el ſoient miſes,
Li maux c'enfuit.
Juqu'à la rivière qui bruit
Dou flun des pierres jor et nuit
Fui pierres querre.
Preſtres Jehans [3] i a fait guerre :

1. *Burienne*, dans le Siennois, en Italie, avec un lac qui porte ce nom. Quant à *Byterne*, c'est peut-être Viterbe.

2. Ms. 198 N.-D. Var. Luserne.

3. La légende de *Prestre Jehan* est une des plus singulières et des plus répandues qui nous soient restées du moyen âge. Elle remonte au XII[e] siècle et contient le récit fabuleux des productions qui se trouvent dans les royaumes de ce prince, prêtre nestorien qui, à cette époque, au dire de nos vieux et crédules chro-

Je n'oſai entrer en la terre,
Je fui au port.
Mout riches pierres en aport
Qui font reſuſciter le mort.
Ce ſunt ferrites
Et dyamans & cresperites,
Rubiz, jagonces, marguarites,
Grenaz, stopaces,
Et tellagons, & galofaces :
De mort ne doutera menaces
Cil qui les porte [1].

niqueurs, aurait soumis à sa domination de vastes contrées en Abyssinie. Ces productions sont à peu près dans le genre de celles dont parle Rutebeuf. (Voir les publications que j'ai faites de la *Légende de saint Brandaines* et de celle de Prestre Jehan.)

1. La croyance aux diverses vertus des pierres était fort répandue dans le moyen âge. C'est de là qu'est venue la recherche de la pierre philosophale. On trouve dans l'inventaire des meubles, joyaux, etc., du roi Charles V, exécuté en 1379, Ms. 8356 de la Bibl. nationale, fº LXXII, vº, la mention de deux pierres *eſtans en ung coffre de cypraès que le roy fait porter continuellement avecques soy, dont il porte la clef.* La première est *une pierre appelée la pierre saincte, qui aide aux femmes à avoir enfant, laquelle est enchâſſée en or, & y ſont quatre perles, ſix eſmeraudes, deux ballaiz & au dos y a ung eſcu de France, eſtant en ung eſtuy de cuir.*

Item, *la pierre qui guériſt de la goute, en laquelle eſt entaillé ung Roy & lettres en ebrieu d'un coſté & d'autre, laquelle eſt aſſiſe en or à fillet, & a eſcript au dos ſur ledit fillet; & eſt la dicte pierre en*

Foux eſt ce il ce deſconforte ;
N'a garde que lièvres l'en porte
C'il ſe tient bien ;
Si n'a garde d'aba de chien,
Ne de reching [1] d'azne anciien ;
C'il n'eſt coars
Il n'a garde de toutes pars.
Carbonculus & garcelars [2],
Qui ſunt tuit ynde,
Herbes aport des dézers d'Ynde
Et de la terre Lincorinde [3]
Qui ſiet ſeur l'onde
Elz quatre parties dou monde [4],

ung eſtuy de cuyr baully pendant à ung laz de soye où il a deux boutons de perles.

1. *Reching*, action de braire.

2. Ms. 198 N.-D. Var. Charbon ne los et garolas.

3. Dans les romans du cycle carlovingien, le nom de *Lincorinde* est donné à la fille de

> Jonas, fier admiral du règne de Perſie,
> Qui tint toute la terre juſqu'à la mer Rougie.

4. Il est évident que ce mot « les quatre parties du monde » n'est pas sérieux pour Rutebeuf, et qu'il croit continuer ici sa plaisanterie sur toute chose. On ne se doutait pas de l'Amérique, du moins en France, au XIIIe siècle ; je ne dirais pas la même chose de l'Italie, où, grâce aux navigations génoises, la tradition, comme le prouvent certains passages de Dante, n'avait jamais été interrompue. Chez nous, à l'époque où parle notre poëte, on croyait généralement la terre carrée, placée au milieu des mers et ne renfermant que deux parties, l'Europe et l'Asie. D'autres y

Si com il tient à la roonde.
Or m'en creeiz :
Vos ne ſaveiz cui vos véeiz ;
Taiſiez-vos, & ſi vos ſéeiz.
Véiz m'erberie :
Je vos di, par ſainte Marie,
Que ce n'eſt mie freperie,
Mais granz nobleſce ;
J'ai l'herbe qui les v... redreſce
Et cele qui les c... eſtreſce
A pou de painne ;
De toute fièvre ſanz quartainne
Gariz en mainz d'une ſemainne,
Ce n'eſt pas faute ;
Et ſi gariz de goute flautre :
Jà tant n'en iert baſſe ne haute,
Toute l'abat.
Ce la vainne dou cul vos bat,
Je vos en garrai ſanz débat,
Et de la dent
Gariz-je trop apertement
Par .i. petitet d'oignement.

ajoutaient l'Afrique, sans trop savoir où la mettre. Un manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB. 2, qui remonte à Philippe-le-Hardi, compare l'univers à un œuf. La terre est le jaune, l'eau le blanc, et l'air la pellicule; le tout *est enveloppé par le feu, qui tient lieu de coque.* Dans un autre ouvrage, on trouve que le soleil passe la nuit à éclairer *tantôt le purgatoire, tantôt la mer, etc.*

Que vos dirai ?
Oiez coument jou confirai :
Dou confire ne mentirai,
C'eſt cens riote [1].
Preneiz dou ſayn de la marmote,
De la merde de la linote
Au mardi main
Et de la fuelle dou plantain,
Et de l'eſtront de la putain
Qui ſoit bien ville [2];
Et de la pourre de l'eſtrille,
Et du ruyl [3] de la faucille,
Et de la lainne,
Et de l'eſcorce de l'avainne
Pilei premier jor de ſemainne ;
Si en fereiz
Un amplaſtre : dou juz laveiz
La dent, l'amplaſtrei metereiz
Deſus la joe.
Dormeiz .i. pou, je le vos loe ;
S'au leveir n'i a merde ou boe,

1. *Riote*, raillerie, et plus particulièrement bavardage.

Li uns chante, li autres note,
Et li autres dit la RIOTE.
(*Le Dit du Buffet.— Fabliaux et Contes* de Barbazan.)

Il y aussi une pièce intitulée *la Riote de l' monde*, qui a été publiée par M. Francisque Michel.

2. Ms. 198 N.-D. Var. vielle.

3. *Ruyl*, rouille.

Diex vos deſtruie!
Eſcouteiz, c'il ne vos anuie,
Ce n'eſt pas jornée de truie
Cui poéiz faire;
Et vos cui la pierre fait braire,
Je vos en garrai ſanz contraire
Ce g'i met cure.
De foie eſchauffei, de routure,
Gariz-je tout à deſmeſure,
A quel que tort;
Et ce voz ſaveiz home ſourt[1],
Faites-le venir à ma cort:
Jà iert touz ſainz.
Onques mais nul jor n'oy mains,
Ce Diex me gari ces .ij. mains,
Qu'il orra jà.
Or oeiz ce que m'en charja
Ma dame, qui m'envoia ſà.

Bele gent, je ne ſuis pas de ces povres preſcheurs, ne de ces povres herbiers[2] qui vont par devant ces mostiers, à ces povres chapes mau cozues, qui portent boîtes & ſachez, & ſi eſten-

1. Ms. 7633. Var. tort.

2. *Herbiers :* le statut de la Faculté de médecine rédigé en 1281, sous le décanat de Jean de Chérolles, défend aux *herbiers* de donner aucun remède altérant, laxatif ou autre, si ce n'est en présence d'un médecin, excepté les remèdes vulgaires, tels que sucre rosat, eau de rose, etc.

dent .i. tapiz ; car teiz vent poivre & coumin & autres eſpices, qui n'a pas autant de ſachez com il ont. Sachiez que de ceulz ne ſui-je pas ; ainz ſuis à une dame qui a non madame Trote [1] de Salerne, qui fait cuevre-chief de ces oreilles, & li ſorciz li pendent à chaainnes [2] d'argent pardeſus les eſpaules ; & ſachiez que c'eſt la plus ſage dame qui ſoit enz quatre parties dou monde. Ma dame ſi nos envoie en diverſes terres & en divers païs, en Puille, en Calabre, en Toſquanne, en Terre de Labour, en Alemaingne, en Soiſſoinne, en Gaſcoingne, en Eſpaigne, en Brie, en Champaingne, en Borgoigne, en la foreſt d'Ardanne, por occir les beſtes ſauvages & por traire les oignemens, por doneir médecines à ceux qui ont les maladies ès cors. Ma dame ſi me diſt & me commande que, en queilque leu que je veniſſe, que je déiſſe aucune choze ſi que cil qui fuſſent entour moi i priſſent boen eſſample, & por ce qu'ele me fiſt jureir ſeur ſainz quant je me departi de li, je vos apanrai à garir dou mal des vers ſe volez oïr. — Voleiz oïr ?

Aucune genz i a qui me demandent dont les vers viennent. Je vos fais aſavoir qu'ils viennent de diverses viandes reſchauffées, & de ces vins enfuteiz & boteiz. Si ſe congrient ès cors par chaleur & par humeurs ; car, ſi com dient li philo-

1. Ms. 198 N.-D. Var. Crote.
2. Ms. 198 N.-D. Var. à .ij. channes.

ſophe, toutes chozes en ſont criées, & por ce, ſi viennent li ver ès cors qui montent juſqu'au cuer, & font morir d'une maladie c'on apele mort ſobitainne. Seigniez-vos ! Diex vos en gart touz & toutes.

Por la maladie des vers garir (à vos iex la véeiz, à vos piez la marchiez !) la meilleur herbe qui ſoit elz quatre parties dou monde, ce eſt l'ermoize. Ces fames c'en ceignent le ſoir de la Saint-Jehan, & en font chapiaux ſeur lor chiez, & dient que goute ne avertinz[1] ne les puet panre n'en chiez, n'en braz, n'en pié, n'en main ; mais je me merveil quant les teſtes ne lor briſent et que li cors ne rompent parmi, tant a l'erbe de vertu en ſoi. En cele Champaigne où je fui néiz[2] l'appele-hon *marreborc*, qui vaut autant comme *la meire des herbes*. De cele herbe panrroiz troiz racines, .v. fuelles de ſauge, .x. fuelles de plaintaing. Bateiz ces chozes en .i. mortier de cuyvre, à un peteil de fer, deſgeuneiz-vos dou jus par .iij. matins : gariz ſereiz de la maladie des vers.

Oſteiz vos chaperons, tendeiz les oreilles, regardeiz mes herbes que ma dame envoie en ceſt païs & en ceſt terre ; & por ce qu'el vuet que li povres i puiſt auſi bien avenir coume li riches, ele me diſt que j'en féiſſe danrrée ; car

1. *Avertinz*, vertige, épilepsie.
2. Voir pour ces mots la préface de ce volume.

teiz a .i. denier en ſa borce qui n'i a pas .v. livres ; & me diſt & me commanda que je priſſe .i. denier de la monoie qui corroit el païs & en la contrée où je vanrroie : à Paris .i. pariſi, à Orliens .i. orlenois [1], au Mans .i. manſois, à Chartes .i. chartain, à Londres en Aingleterre .i. eſterlin; por dou pain, por dou vin à moi ; por dou fain, por de l'avainne à mon roncin ; car teil qui auteil ſert d'auteil doit vivre.

Et je di que c'il eſtoit ſi povres, ou honz ou fame, qu'il n'éuſt que doner, veniſt avant : je li presteroie l'une de mes mains por Dieu & l'autre por ſa meire, ne mais que d'ui en .i. an féiſt chanter une meſſe do Saint-Eſpérit, je di nouméement por l'arme de ma dame, qui ceſt meſtier m'apriſt je ne faſſe jà trois pez que li quars ne ſoit por que l'arme de ſon père & de ſa mère en rémiſſion de leur péchiez. Ces herbes vous ne les mangereiz pas ; car il n'a si fort buef en ceſt pays, ne ſi fort deſtrier que c'il en avoit auſi groz com .i. pois ſor la langue qu'il ne moruſt de mal mort, tant ſont forts & ameires ; & ce qui eſt ameir à la bouche, ſi eſt boen au cuer. Vos les metreiz .iij. jors dormir en boen vin blanc ;

1. Le Ms 168 N.-D. ajoute : « A Estampe .i. estampois, à Bar .i. Barrois, à Viane .i. vianois, à Clermont .i. clermondois, à Dyjon .i. dijonnois, à Mascon, .i. masconois; à Tors .i. tornois, à Troies .i. tréessien, à Rains .i. rencien, à Prouvins .i. provenoisien, à Amiens .i. moncien, à Arras .i. artisien.

ſe vos n'aveiz blanc, ſi preneiz vermeil [1]; ſi vos n'aveiz vermeil, preneiz de la bele yaue clère; car teiz a un puis devant ſon huix, qui n'a pas .i. tonel de vin en ſon célier. Si vos en deſgeunereiz par .xiij. matins. Ce vos failleiz à un, preneiz autre [2]; car ce ne ſont pas charaies [3]; & je vos di par la paiſſion dont Diex maudiſt Corbitaz [4] le juif qui forja les .xxx. pièces d'argent en la tour d'Abilent, à iij. lieues de Jhéruſalem dont Diex fu venduz, que vos fereiz gariz de diverſes maladies & de divers mahainz, de toutes fièvres ſanz quartainne, de toutes goutes ſanz palazine, de l'enflure dou cors, de la vainne dou cul c'ele vos débat; car ce mes pères & ma mère eſtoient ou péril de la mort & il me demandoient la meilleure herbe que je lor péuſſe doneir, je lor donroie ceſte.

En teil menière venz-je mes herbes & mes oignemens : qui vodra ſi en preingne, qui ne vodra ſi les laiſt [5].

1. Ms. 198 N.-D. ADDITION. Si vous n'aveiz vermeil, preneiz chatain; se voz n'aveiz chatain, etc.
2. Ms. 198 N.-D. VAR. Se vous i failliez le quart, prenés le quint.
3. *Charaies*, sortiléges.
4. Ms. 198 N.-D. VAR. Corbacas.
5. Cette dernière phrase manque au Ms. 198 N.-D.

Explicit l'Erberie Rustebuef.



De Frère Denise,

Ou ci encoumence

Li Diz de Freire Denize le Cordelier [1].

Mss. 7218, 7633.

L'abis ne fet pas l'ermite ;
S'uns hom en hermitage abite
Et il en a les dras veſtus,
Je ne pris mie .ij. feſtus
Son abit ne ſa véſtéure,
S'il ne maine vie auſi pure

1. Legrand d'Aussy (voyez tome III, page 380, édition Renouard) a fait de cette pièce une très-courte analyse, et Méon en a imprimé le texte dans le recueil de Barbazan, tome III, page 76. L'aventure qui fait le sujet de ce fabliau a été traitée bien souvent. D'après le *Journal de Paris*, sous Henri III elle serait plus vraie qu'elle n'en a l'air. « En 1577, lit-on dans cet ouvrage, fut prise et découverte, dans le couvent des Cordeliers de Paris, une garce fort belle deſguiſée & habillée en homme, qui se feſoit appeler Antoine. Elle ſervoit, entre les autres, Frère Jacques Berſon... & par dévotion avoit ſervy bien dix ans les beaux frères ſans avoir jamais été intéreſſée en ſon hon-

Comme ſon abit [1] nous démonſtre;
Mès maintes genz font bele monſtre

neur. » L'auteur ajoute qu'elle fut mise en prison et condamnée au fouet.

Dans l'*Apologie pour Hérodote*, il y a aussi une jeune fille de quinze ans, réduite à demander l'aumône, qu'un Cordelier emmenait avec lui et dont il faisait son compagnon. Enfin, dans les *Contes de la reine de Navarre*, nouvelle 31, dans les *Cent Nouvelles de la cour de Bourgogne*, dans un conte de La Fontaine (*les Cordeliers de la Catalogne*), dans les *Annales galantes* de Mme de Villedieu, la pièce de Rutebeuf se retrouve avec diverses modifications.

Enfin, Marie-Joseph Chénier, dans sa leçon de l'Athénée sur les *Fabliaux français* (leçon dont il est question dans notre *Notice sur Rutebeuf*, p. x, dit, à propos de ce fabliau : « Rutebeuf, le plus original des auteurs de fabliaux, mérite un article à part. Dans l'un de ses contes, une jeune fille séduite prend l'habit de Cordelier; mais une dame charitable et sage s'aperçoit du déguisement, sauve la jeune fille et force le moine séducteur de contribuer à l'établissement de celle qu'il a voulu perdre. La dame, en reprochant au béat sa conduite coupable, l'appelle hypocrite et même *papelart*, mot fort usité dans les *Fabliaux* : ce que nous observons en passant, mais sans vouloir en tirer de nouvelles conséquences, et seulement pour conserver la tradition. »

A propos de ce fabliau, Daunou s'exprime ainsi : « Le déguisement de la demoiselle en Cordelier est l'effet des artifices du frère; c'est pour Rutebeuf une occasion d'exercer sa verve satirique contre les hypocrites ou, comme il dit, les *papelards*, mot dont l'usage est on ne peut plus fréquent dans les poésies de ce siècle. »

1. Ms. 7633. Var. ces habiz.

Et merveilleux ſanblant qu'il vaillent :
Il ſanblent les arbres qui faillent
Qui furent trop bel au florir.
Bien devroient tels genz morir
A grant dolor [1] & à grant honte.
I. proverbe diſt & raconte
Que tout n'eſt pas or c'om voiſt luire :
Por ce m'eſtuet ains que je muire
Fere .i. ditié [2] d'une aventure
De la plus bele créature
Que l'en puiſſe trover ne querre
De Paris juſqu'en Engleterre ;
Vous dirai comment il avint.
Granz gentiz homes plus de .xx.
L'avoient à fame requiſe ;
Mès ne voloit en nule guiſe
Avoir ordre de mariage,
Ainz a fet de ſon pucelage
Veu à Dieu & à Noſtre-Dame.
La pucele fu gentil fame ;
Chevaliers ot eſté ſon père :
Mère avoit, mès n'ot ſuer ne frère.
Mult ſ'entr'amèrent, ce me ſanble,
La pucele & la mère enſanble.
Frères Meneurs laianz hantoient
Tuit cil qui par iluec paſſoient.
Or avint c'uns en i hanta

1. Ms. 7633. Var. vilainnement.
2. Ms. 7633. Var. flabel.

Qui la damoiiele enchanta :
Si vous dirai en quel manière.
La pucele li fist proière
Que il sa mère requéist
Qu'en relégion la méist,
Et il li dist : « Ma douce amie,
Se mener voliiez la vie
Saint François, comme nous feson,
Vous ne porriiez par reson
Faillir que vous ne fussiez sainte. »
Et cele, qui fu jà atainte,
Et conquise, & mate, & vaincue;
Si tost comme ele ot entendue
La reson du Frère Meneur,
Si dist : « Se Diex me doinst honeur !
Si grant joie avoir ne porroie
De nule riens comme j'auroie
Si de vostre ordre pooie estre.
De bone eure me fist Diex nestre
Se g'i pooie estre rendue ! »
Quant li frères ot entendue
La parole [1] à la damoisele,
Se li a dit : « Gentil pucele,
Se me doinst Diex s'amor avoir,
Se de voir pooie savoir
Qu'en nostre ordre entrer vousissiez,
Et que sanz fausser péussiez

1. Ms. 7218. Var. reson.

Garder voſtre virginité,
Sachiez en fine vérité
Qu'en noſtre ordre bien vous metroie. »
Et la pucèle li otroie
Qu'el gardera ſon pucelage
Treſtoz les jors de ſon éage.
Atant li Frères [1] la reçut;
Par ſa guile cele deçut
Qui à barat n'i entendi :
Deſus ſ'âme li deſſendi
Que riens ſon conſeil ne déiſt,
Mès ſi céelement féiſt
Coper ſes beles treces blondes
Que jà ne le ſéuſt li mondes,
Et féiſt rère eſtancéure,
Et préiſt tele veſtéure
Comme à tel homme covendroit,
Et qu'en tel guiſe veniſt droit
En .i. leu dont il ert cuſtodes.
Cil, qui eſtoit plus faus qu'Hérodes,
S'en part atant & li met terme;
Et cele a ploré mainte lerme
Quant de li départir le voit.
Cil qui la gloſe li devoit
Fère entendre de la leçon
L'a miſe en male ſoupeçon.
Male mort le praingne & ocie!
Cele tient toute à prophéſie

1. Ms. 7633. Var. Et cil maintenant la reçut.

Quanques cil li a ſermoné.
Cele a ſon cuer à Dieu doné ;
Cil refet du ſien autel don
Qui bien l'en rendra guerredon :
Mult par eſt contrère ſa penſſe
Au bon penſſer où ele penſſe ;
Mult eſt lor penſſée contrère ;
Car cele penſſe à li retrère
Et oſter de l'orgueil du monde,
Et c'il, en qui pechié ſoronde,
Qui toz art du feu de luxure,
A mis ſa penſſée & ſa cure
A la pucele acompaignier
Au baing où il ſe veut baignier,
Où il ſ'ardra, ſe Diex n'en penſſe,
Que jà ne li fera deffenſe,
Ne ne li ſaura contredire
Choſe que il li veuille dire.
A ce vait li Frères penſſant,
Et ſes compains en treſpaſſant,
Qui ſ'eſbahiſt qu'il ne parole,
Li a dite ceſte parole :
« Où penſez-vous, frère Symon ? »
— « Je pens, fet-il, à .i. ſermon,
Au meilleur que je penſaiſſe oncques. »
Et cil reſpont : « Or penſſez donques ! »
Frère Symons ne puet deffenſſe
Metre en ſon cuer que il ne penſſe
A la pucele qui demeure,
Et cele déſirre mult l'eure

Qu'ele ſoit çainte de la corde :
Sa leçon en ſon cuer recorde
Que li Frères li a donée.
Dedenz .iij. jors ſ'en eſt emblée
De la mère qui la porta,
Qui forment ſ'en deſconforta.
Mult fu à malaiſe la mère,
Qu'el' ne ſavoit où ſa fille ère ;
Grant dolor en ſon cuer demaine
Treſtoz les jors de la ſemaine,
En plorant regrete ſa fille ;
Mès cele ne done une bille,
Ainz penſſe de li eſloingnier :
Ses biaus crins ot fet rooingnier :
Comme vallet fu eſtancie
Et fu de bons houſiaus [1] chaucie,
Et de robe à homme veſtue
Qui eſtoit par devant fendue :
Bien ſambloit jone homme de chière [2] ;
Et vint en itèle manière
Là où cil li ot terme mis.
Li Frères, que li anemis

1. Ou *hueses*, *heuses*. Ce mot, qu'on trouve aussi écrit *huezes*, *heuses*, *hoses*, *houcettes* au diminutif, *houseaux*, signifie, le plus souvent, comme ici : des guêtres, des bottines ; d'où on a fait encore le verbe *huéser*, *huésier*, mettre ses *houses* ou ses *houseaux*. (Voyez le Commentaire d'Éloi Johanneau, qui suit notre édition *Des XXIII Manières de Vilains*. — Paris, Silvestre et Techener, 1834.)

2. Ms 7633. Var. Pointe devant, pointe derrière.

Contraint & ſemont & argue,
Ot grant joie de ſa venue.
En l'ordre la fiſt recevoir :
Bien ſot ſes frères decevoir.
La robe de l'ordre li done
Et li fiſt fère grant corone [1];
Puis la fiſt au mouſtier venir.
Bel & bien ſe ſot contenir
Et en cloiſtre & dedenz mouſtier,
Et ele ſot tout ſon ſautier,
Et fu bien de chanter apriſe :
O [2] les autres chante en l'égliſe
Mult bel & mult cortoiſement;
Mult ſe contient honeſtement.
Or ot damoiſele Denise
Quanqu'ele vout à ſa deviſe.
Oncques ſon non ne li muèrent;
Frère Denise l'apelèrent [3].
Frère Denise mult amèrent
Tuit li Frère qui léenz èrent;
Mult plus l'amoit frères Symons.

1. Il la fit tonsurer.
2. O, ou od, *cum*, avec.
3. Le Ms. 7633 ajoute après ce vers la variante suivante, qui n'est pas reproduite par Méon :

Que vos iroie-ge dizant?
Frère Symons fiſt vers li tant
Qu'il fiſt de li touz ces aviaux,
Et li apriſt ces geux noviaux
Si que n'uns ne ſ'en aparſut.
Par ſa contenance deſut
Touz ces frères frère Denize.

Sovent ſe metoit ès limons,
Com cil qui n'en ert pas retrais,
Et il ſ'i amoit miex qu'ens trais :
Mult ot en lui bon limonier.
Vie menoit de pautonier [1],
Et ot leſſié vie d'apoſtre.
A cele apriſt ſa patrenoſtre,
Qui volentiers la retenoit.
Parmi le païs la menoit ;
N'avoit d'autre compaignon cure :
Tant qu'il avint par aventure
Qu'il vindrent chiés .i. chevalier
Qui ot bons vins en ſon celier,
Qui volentiers lor en dona ;
Et la dame ſ'abandona
A regarder frère Denise :
Sa chière & ſon ſamblant aviſe ;
Aparcéue ſ'eſt la dame
Que frère Denise eſtoit fame.
Savoir veut ſe c'eſt voirs ou fable :
Quant l'en ot fet oſter la table
La dame, qui bien fu apriſe,
Priſt par la main Frère Denise.
A ſon ſeignor priſt à ſorrire ;
En ſouriant li diſt : « Biaus ſire,
Alés-vous là deſors eſbatre,
Et feſons .ij. pars de nous .iiij. :
Frère Symon o vous menez,

1. *Pautonier*, homme de mauvaises mœurs.

Frère Denise eſt aſſenez
De ma confeſſion oïr. »
Lor n'ont talent d'els eſjoïr :
Li Cordelier dedens Pontoiſe [1]
Vouſiſſent eſtre ; mult lor poiſe
Que la dame de ce parole ;
Ne leur plut pas ceſte parole,
Quar paor ont d'apercevance.
Frère Symons vers li ſ'avance,
Puis li diſt quant de li ſ'apreſſe :
« Dame, à moi vous ferez confeſſe,
Quar cil Frères n'a pas licence
De vous enjoindre pénitence. »
Et ele reſpondi : « Biaus ſire,
A ceſtui vueil mes pechiez dire
Et de confeſſion parler. »
Lors l'a fet en ſa chambre aler,
Et puis clot l'uis & bien le ſerme ;
Avoec li dant Denise enferme,
Puis il a dit : « Ma douce amie,
Qui vous conſeilla tel folie
D'entrer en tel relégion ?
Si me doinſt Diex confeſſion
Quant l'âme du cors partira,
Que jà pis ne vous en ſera
Se vous la vérité me dites.
Si m'aït li Sains-Eſpérites,

1. Les Cordeliers avaient à Pontoise un fort beau couvent.

Bien vous poez fier en moi. »
Et cele, qui ot grant esmoi [1],
Au miex que pot de ce s'escuse;
Mès la dame la fist concluse
Par les resons qu'el li sot rendre,
Si que plus ne se pot deffendre.
A genillons merci li crie,
Jointes mains li requiert & prie
Qu'ele ne li face fère honte,
Et puis de chief en chief li conte
Que il l'a trest de chiés sa mère,
Et se [2] li conta qui ele ère,
Si que riens ne li a celé.
La dame a le Frère apelé,
Puis li dist devant son seignor
Si grant honte c'onques greignor
Ne fu mès à nul homme dite :
« Faus papelars [3], faus ypocrite,
Fausse vie menez & orde.
Qui vous pendroit à vostre corde
Qui est en tant de lieus noée,
Il auroit fet bone jornée.
Tels genz font bien le siècle pestre
Qui par dehors samblent bons estre
Et par dedens sont tuit porri !
La norrice qui vous norri

1. Ms. 7218. Var. esfroi.
2. Ms. 7633. Var. puis.
3. *Papelars*, faux dévot.

Fiſt mult mauvèſe norreture,
Qui ſi très belle créature
Avez à ſi grant honte miſe !
I. tel ordre, par ſaint [1] DENISE !
N'eſt mie biaus, ne bons, ne genz.
Vous deſſendez aus bones [2] genz
Et les danſſes & les caroles [3],
Vièles, tabors & citoles [4],
Et déduis [5] de méneſterez :
Or, me dites, ſire haus rez [6],
Mena ſaint Françoys tele vie?
Bien avez honte déſervie
Comme faus trahitre provê,
Et vous avez mult bien trové
Qui vous rendra voſtre déſerte ! »
Lors a une grant huche ouverte
Por metre le frère dedenz ;
Et frère SYMONS tout adenz
Lez la dame ſe crucefie ;
Et li chevaliers ſ'umélie,
Qui de franchiſe ot le cuer tendre,
Quant celi vit en crois eſtendre,
Si le liève par la main deſtre :
Frère, fet-il, volez-vous eſtre

1. Ms. 7218. VAR. sœur.
2. Ms. 7633. VAR. jones.
3. *Caroles*, danse à la parole.
4. *Citoles*, instruments à cordes qui existent encore.
5. Ms. 7633. VAR. Et toz déduis.
6. *Haus rez*, haut rasé; par allusion à sa tonsure.

De ceſt afère tot délivres ?
Porchaciés-nous juſqu'à .c. livres [1]
A marier la damoiſele. »
Quant li Frères ot la novele,
Oncques n'ot tel joie en ſa vie.
Lors a ſa fiance plevie
Au chevalier des deniers rendre ;
Bien les rendra ſanz gage vendre :
Auques ſet où il ſeront pris.
Atant ſ'en part, congié a pris.
La dame, par ſa grant franchiſe,
Retint damoiſele Denise,
C'onques de riens ne l'effroia,
Mès mult durement li proia
Qu'ele fuſt treſtoute ſéure
Que jà de nule créature
Ne ſera ſon ſecré ſéu,
Ne qu'ele ait à homme géu,
Ainçois ſera bien mariée ;
Choiſiſſe en toute la contrée
Celui que miex avoir voudroit,
Ne mès qu'il fuſt de ſon endroit.
Tant fiſt la dame envers Denise
Qu'ele l'a en bon penſſé miſe :
Ne l'a ſervi mie de lobes.
Une de ſes plus beles robes
Devant ſon lit li aporta :
A ſon pooir la conforta

1. Ms. 7633. Var. Porchaciés tost .iiij. c. livres.

Com cele qui ne ſe faint mie.
El li a dit : « Ma douce amie,
Ceſte veſtirez-vous demain. »
Ele-méiſme de ſa main
La veſt ainçois qu'ele couchaſt :
Ne ſoufri pas qu'autre i touchaſt,
Quar privéement voloit fère
Et courtoiſement ſon afère,
Que ſage dame & cortoiſe ère.
Privéement manda la mère
DENISE par .i. ſien meſſage.
Mult ot grant joie en ſon corage
Quant ele ot ſa fille véue,
Qu'ele cuidoit avoir perdue ;
Mès la dame li fiſt acroire
Et par droite vérité croire
Qu'ele ert aux Filles-Dieu rendue,
Et qu'à une autre l'ot tolue
Qui .i. ſoir léenz l'amena ;
Que por pou ne ſ'en forſena.
Que vous iroie-je contant
Ne leur paroles deviſant ?
Du rioter feroit néenz ;
Mès tant fu DENISE léenz
Que li denier furent rendu.
Après n'ot guères atendu
Qu'el' fu à ſon gré aſſenée :
A .i. chevalier fu donée
Qui l'avoit autrefoiz requiſe.
Or ot non madame DENISE,

Et fu à mult plus grant honor
Qu'en abit de Frère Menor.

Explicit de Frère Denise.





C'est li Testament de l'Ane [1].

Mss. 7633.

Qui vuet au ſiècle à honeur vivre
Et la vie de ſeux enſuyvre
Qui béent à avoir chevance,
Mout treuve au ſiècle de nuiſance,
Qu'il at meſdizans davantage
Qui de ligier li font damage,

1. Cette pièce, dont Legrand d'Aussy a donné une traduction avec de fort longs commentaires, qui n'ont aucun rapport avec son texte (voyez tome III de ses *Fabliaux*, pag. 105 et suivantes, édition de Renouard), a été imprimée par Barbazan. (Voyez t. III de Méon, pag. 70.) On en retrouve le sujet dans les *Facéties et Mots subtils en françois et en italien*, fol. 17; dans les *Novelle di Malespini*, t. II, nov. 59; dans les *Mille et une Nuits* (histoire du cadi qui veut faire punir un Musulman pour avoir fait des funérailles à son chien); dans le *Dictionnaire d'anecdotes*, t. II, pag. 451; dans les *Fables d'Abstémius*; dans les *Contes de Sedaine*; dans les *Facetiæ Pogii*; dans les *Facetiæ Frischlini*, pag. 270; dans l'*Arcadia in Brenta*, pag. 325; et dans les *Convivales sermones*, t. I, pag. 154; enfin, Imbert l'a mise en vers français, t. I, pag. 264, de son *Recueil de Fabliaux* (Paris, 1795). Daunou a dit, tant à son sujet qu'à celui des autres contes de notre poëte : « Les fabliaux

Et ſi eſt touz plains d'envieux.
Jà n'iert tant biaux ne gracieux,
Se dix en ſont chiez lui assis,
Des meſdizans i aura ſix.
Et d'envieux i aura nuef.
Par derrier ne priſent .i. oés,
Et par devant li ſont teil feſte
Chaſcuns l'encline de la teſte.
Coument n'auront de lui envie
Cil qui n'amandent de ſa vie,
Quant cil l'ont qui ſont de ſa table,
Qui ne li ſont ferm ne metable ?
Ce ne puet eſtre, c'eſt la voire.
Je le vos di por .i. prouvoire
Qui avoit une bone eſgliſe ;
Si ot toute ſ'entente miſe
A lui chevir & faire avoir :
A ce ot tornei ſon ſavoir.
Aſſeiz ot robes & deniers;
Et de bleif toz plains ces greniers,
Que li preſtres ſavoit bien vendre,
Et pour la vendue atendre
De Pasques à la Saint-Remi ;
Et ſi n'éuſt ſi boen ami
Qui en péuſt riens née traire,
S'om ne li fait à force faire.

de Rutebeuf ont trop d'originalité pour ne pas indiquer au moins son *Testament de l'Ane,* sa *Jeune fille déguisée en Cordelier,* et *la Dame qui fit trois tours autour le mouſtier.* »

Un afne avoit en fa maifon,
Mais teil afne ne vit mès hom
Qui vint ans entiers le fervi ;
Mais ne fai f'onques teil ferf vi.
Li afne morut de viellefce
Qui mult aida à la richefce.
Tant tint li preftre fon cors chier
C'onques non laiffaft acorchier
Et l'enfoy ou femetière ;
Ici lairai cefte matière.

L'evefque ert d'autre manière
Que covoiteux ne efchars n'iere,
Mais cortois & bien afaitiez
Que cil fuft jà bien defhaitiez
Et véift preudome venir
N'uns ne l' péuft el lift tenir.
Compeignie de boens creftiens
Eftoit fes droiz fificiens;
Toujours eftoit plainne fa fale :
Sa maignie n'eftoit pas male ;
Mais quanque li fires voloit
N'uns de ces fers ne f'en doloit :
C'il ot mueble, ce fut de dete ;
Car qui trop defpent il f'endete.
Un jour grant compaignie avoit
Li preudons qui toz biens favoit.
Si parla l'en de ces clers riches,
Et des preftres avers & chiches
Qui ne font bontei ne honour

A eveſque ne à ſeignour.
Cil preſtres i fut emputeiz,
Qui tant fut riches & monteiz :
Auſi bien fut ſa vie dite
Com ci la véiſſent eſcrite,
Et li dona l'en plus d'avoir
Que troi n'em péuſſent avoir ;
Car hom dit trop plus de la choze
Que hom n'i trueve à la parcloze.

« Ancor a-t-il teil choze faite,
Dont granz monoie feroit traite,
S'eſtoit qu'il la méiſt avant,
Fait cil qui vuet ſervir devant,
Et c'en devroit grant guerredon. »
— « Et qu'a-il fait ? » dit li preudon.
— « Il a pis fait c'un Béduyn,
Qu'il at ſon aſne Bauduyn
Mis en la terre bénéoite. »
— « Sa vie ſoit la maléoite,
Fait l'eveſques ; ſe ce eſt voirs,
Honiz ſoit-il, & ces avoirs.
Gautier, faites-le-nous ſemondre :
Si orrons le preſtres reſpondre
A ce que Robers li meſt ſeure ;
Et je di, ſe Dex me ſecoure,
Se c'eſt voirs, j'en aurai l'amende. [1] »

1. L'usage permettait, en effet, à un évêque de condamner un prêtre à l'amende et de le faire mettre en prison pour un délit ecclésiastique. On aura une idée

— « Je vous otroi que l'en me pande,
Se ce n'eſt voirs que j'ai contei,
Si ne vous fiſt onques bontei. »

Il fut ſemons ; li preſtres vient :
Venuz eſt reſpondre convient
A ſon éveſque de ceſt quas
Dont li preſtres doit eſtre quas.
— « Faux, deſléaux, Deu anemis,
Où aveiz-vos voſtre aſne mis ?
Diſt l'eveſques. Mout aveiz fait
A ſainte Égliſe grant meſfait ;
Onques mais n'uns ſi grant n'oy,
Qui aveiz votre aſne enfoy
Là où on met gent creſtienne!...
Par Marie l'Egyptienne !
C'il puet eſtre choze provée,
Ne par la bone gent trovée,
Je vos ferai metre en priſon,
C'onques n'oy teil meſpriſon. »
Dit li preſtres : « Biax très dolz ſire,
Toute parole ſe lait dire ;
Mais je demant jor de conſeil,

de la police de ces temps-là quand on saura que ces amendes formaient en grande partie, avec les confiscations, le produit de la justice des seigneurs, et que ce produit était un de leurs revenus les plus considérables. Philippe-Auguste comptait au nombre de ses différents droits les forfaits et les crimes : *Nostra jura et nostram justitiam, et fore-facta quæ propriè nostra sunt.* (Legrand d'Aussy, t. III, édit. Renouard.)

Qu'il eſt droiz que je me conſeil
De ceſte choze, c'il vos plait,
Non pas que je i bée en plait. »
— « Je vuel bien le conſeil aiez,
Mais ne me tieng pas apaiez
De ceſte choze; c'ele eſt voire. »
— « Sire, ce ne fait pas à croire. »

Lors ſe part li veſques dou preſtre,
Qui ne tient pas le fait à feſte.
Li preſtres ne ſ'eſmaie mie,
Qu'il ſeit bien qu'il at bone amie :
C'eſt ſa borce, qui ne li faut
Por amende ne por défaut.

Queque foz dort & termes vient.
Li terme vint, & cil revient :
Xx. livres en une corroie
Touz ſes[1] & de bonne monoie
Aporta li preſtres o ſoi ;
N'a garde qu'il ait fain ne ſoi.
Quant l'eſveſques le voit venir,
De parler ne ſe pot tenir :
Preſtres, conſoil aveiz éu,
Qui aveiz voſtre ſens béu? »
— « Sires, conſoil oi-ge, cens faille ;
Mais à conſoil n'afiert bataille.
Ne vos en devez mervillier,

1. Tout secs.

Qu'à confoil doit-on concillier.
Dire vos vueul ma confcience;
Et c'il i afiert pénitance,
Ou foit d'avoirs, ou foit de cors,
Adons fi me corrigiez lors. »

L'evefques fi de li f'aprouche
Que parleir i pout bouche à bouche,
Et li preftres liève la chière,
Qui lors n'out pas monoie chière.
Defoz fa chape tint l'argent :
Ne l'ozat montreir por la gent.
En concillant conta fon conte :
« Sire, ci n'afiert plus lonc conte :
Mes afnes at lonc tans vefcu ;
Mout avoie en li boen efcu,
Il m'at fervi, & volentiers,
Moult loiaument .xx. ans entiers,
Se je foie de Dieu affoux.
Chacun an gaaingnoit .xx. fols,
Tant qu'il ot efpargnié .xx. livres.
Pour ce qu'il foit d'enfer délivres
Les vos laiffe en fon teftament. »
Et dift l'efvefques : « Diex l'ament,
Et fi li pardoint ces meffais
Et toz les péchiez qu'il at fais [1] ! »

1. Dans les *Fables d'Abstémius*, le dénouement est encore plus spirituel : le prêtre vient apporter à l'évêque une grosse somme en écus dont l'empreinte représente un roi qui a des armes en main, et l'évêque

Enſi com vos aveiz oy,
Dou riche preſtre ſ'eſjoy
L'eveſques; por ce qu'il meſprit
A bontei faire li apriſt.
Rutebues nos diſt & enſeigne
Qui deniers porte à ſa beſoingne
Ne doit douteir mauvais lyens.
Li aſnes remeſt creſtiens :
Atant la rime vos en lais,
Qu'il paiat bien & bel ſon lais.

répond qu'*il ne peut résister à tant d'hommes armés.* — La pièce de Rutebeuf est une charmante satire des donations faites aux églises par testament.

Explicit.





Le Pet au Vilain,

Ou ci encoumence

Li Diz dou Pet au Vilain [1].

Mss. 7218, 7615, 7633.

En paradis l'efpéritable
Ont grant part la gent chéritable,
Mais cil qu'en aus n'ont charité,
Ne fens, ne bien, ne vérité,

1. Legrand d'Aussy (t. II de ses *Fabliaux*, p. 352, édit. Renouard) a donné un analyse fort raccourcie de ce fabliau sous le titre de *l'Indigeftion du vilain*, et il y a mis une note que je crois devoir reproduire : « J'ai changé, dit-il, le titre de ce fabliau, qui dans l'original est intitulé *Dou Pet au villain*. J'eusse même supprimé le conte sans hésiter s'il n'eût contenu que la polissonnerie grossière qu'annonce son titre; mais, en l'admettant, j'ai moins considéré le genre de plaisanterie qu'il offre que l'objet même sur lequel roule cette plaisanterie. On a déjà vu plusieurs exemples de la licence avec laquelle les fabliers se permettaient de badiner sur le paradis et l'enfer. Aux réflexions que mes lecteurs n'auront pas manqué de faire à ce sujet, j'ajouterai seulement quelques faits, qui sûrement en occasionneront de nouvelles : c'est

Si ont failli à cele joie [1],
Ne ne cuit que jà nus en joie
S'il n'a en li pitié humaine.
Ce di-je por la gent vilaine
C'onques n'amèrent clerc ne prefte,
Si ne cuit pas que Diex lor prefte
En paradis ne leu ne place.
Onques à Jhéfu-Chrift ne place

que ces scandaleuses facéties étaient la récréation des grands seigneurs aux fêtes de l'année les plus solennelles; c'est que, tandis qu'on exterminait par le feu, par des croisades particulières, etc., certains hérétiques qui ne différaient qu'en quelques points de la croyance générale, les poëtes qui composaient ces impiétés, les musiciens qui les chantaient, ont vécu tranquillement et sont morts dans leur lit; c'est que ces pièces ont paru presque toutes sous le règne du plus dévôt de nos monarques, sous un prince dont la maxime était qu'il ne faut répondre que par un coup d'épée à celui qui ose *médire de la loi chrétienne,* sous un prince qui fit percer d'un fer rouge la langue d'un bourgeois de Paris convaincu de blasphème; qui, lorsque les Languedociens, révoltés contre l'établissement de l'Inquisition, prirent les armes, employa son autorité contre eux, etc. » Méon a également laissé cette pièce dans son édition du recueil de Barbazan. (Voyez *Fabliaux*, t. III, pag. 67.)

1. Ms. 7615 offre pour le vers précédent la variation suivante:

Mès cil qu'en aus n'ont vérité,
Ne bien, ne pais, ne charité.

Ms. 7633. Var.

Ne bien, ne foi, ne loiautei.

Que vilainz ait herbregerie
Avoec le filz ſainte Marie ;
Quar il n'eſt reſon ne droiture
(Ce trovons-nous en Eſcriture),
Paradix ne puéent avoir
Por deniers ne por autre avoir ;
Et à enfer r'ont-il ſailli,
Dont li maufez ſont maubailli ;
Si orrez par quel meſpriſon
Il perdirent cele priſon.

Jadis fu uns vilains enfers :
Appareilliez [1] eſtoit enfers
Por l'âme au vilain recevoir ;
Ice vou di-je bien de voir,
Uns déables iert venuz
Par qui li droiz ert maintenuz.
Maintenant que léenz deſcent,
.I. ſac de cuir au cul li pent,
Quar li maufez cuide ſanz faille
Que l'âme par le cul ſ'en aille.
Mès li vilains, por gariſon,
Avoit ce ſoir priſe poiſon.
Tant ot mangié bon buef as aus
Et du cras humé qui fu chaus,
Que la pance ne fu pas mole,
Ainz li tent com corde à citole.
N'a mais doute qu'il ſoit périz ;

1. Ms. 7633. VAR. Empareilliez.

S or puet poirre, ſi eſt gariz.
A ceſt enfort forment ſ'eſſorce,
A ceſt effort met-il ſa force ;
Tant ſ'eſſorce, tant ſ'eſvertue,
Tant ſe torne, tant ſe remue [1],
C'uns pet en ſaut qui ſe defroie,
Li ſas empliſt & cil le loie ;
Quar li maufez por pénitance
Li ot aus piez foulé la pance,
Et l'en dit bien en reprovier
Que trop eſtraindre fet chiier.

Tans ala cil qu'il vint à porte
Atout le pet qu'el ſac enporte ;
En enfer gete & ſac & tout,
Et li pez en ſailli à bout.
Eſtes-vous chaſcun des maufez
Mautalentiz & eſchaufez,
Et maudient l'âme à vilain.
Chapitre tindrent lendemain,
Et ſ'acordent à cel accort
Que jamais nus âme n'aport
Qui de vilain ſera iſſue ;
Ne puet eſtre qu'ele ne pue.
A ce ſ'acordèrent jadis,
Qu'en enfer ne en paradis
Ne puet vilains entrer ſanz doute :
Oï avez la reſon toute.
Rustebues ne ſet entremetre
Où l'en puiſſe âme à vilain metre,

Qu'ele a failli à ces deux raignes ;
Or voiſt chanter avec les raines [1]
Que c'eſt li mieudres qu'il i voie ,
Ou el tiègne droite la voie,
Por ſa pénitence alégier,
En la terre au père Audegier :
C'eſt en la terre de Cocuce,
Où Audegiers chie en ſ'aumuce [2].

1. Grenouilles; *rana*.

2. Le fabliau d'*Audigier*, qui se trouve au Ms. 1830 Saint-Germain, et qu'a donné Barbazan (voyez *Fabliaux* de Méon, t. IV, pag. 217), est une des pièces les plus ordurières qui nous soient restées du moyen âge. Il paraît qu'elle a joui, au XIIIe siècle, d'une grande réputation, car, outre la mention qu'en fait ici Rutebeuf, Adam de la Halle, dans *le Jeu de Marion et Robin*, fait dire à l'un de ses personnages:

> Je ſai trop bien canter de geſte;
> Me volés-vous oïr conter?
>
> BAUDONS.
>
> Oïl.
>
> GAUTHIERS.
>
> Fais-moi donc eſcouter.
> (*Il commence.*)
>
> Audigier, diſt Raimberge, bouſe vous di, &c.

Il en est également question dans le roman d'*Aiol et de Mirabel, sa femme*. Lorsque *Aiol* entre dans la ville de Poitiers, monté sur son *coursier Marchegai*, que les privations ont rendu aussi maigre pour le moins que celui du chevalier de la Manche, tandis que lui-même n'est guère mieux équipé non plus que le héros de Cervantès, les enfants courent après lui

et la foule se moque de son harnachement. C'est alors qu'on lui dit par dérision :

> Fu Audengiers vo père qui tant fu ber,
> Et Raiberghe vo mère o le vis cler :
> Iteus armes soloit toudis porter.

(Voyez fol. 103, r°, 1re col., Ms. La Val., n°80, et fol. 102, v°, 2me col.) Un peu auparavant, il est également question d'Audigier dans ce roman.

Le fabliau d'*Audigier* commence par nous raconter la vie de Turgibus, seigneur de Cocuce et fils de Poitruce, qui épousa Rainberge, dont il eut Audigier. Les exploits grotesques de Turgibus, s'ils n'étaient pas entremêlés de récits dégoûtants et dont on n'oserait citer le moindre fragment, seraient assez curieux. Ainsi, lorsqu'il vint en France, il fit tout de suite éclater sa valeur en perçant de sa lance une *araignée.* Un autre jour il traversa d'un coup de flèche *l'aile d'un papillon*, qui depuis ne put voler *si ce n'est un peu.* Quant à ceux d'Audigier, ils sont de la même force. Dans une de ses aventures, il reste pendu à une haie par son éperon, et, lorsque le vent le fait tomber à terre, il coupe à cette haie, pour en tirer vengeance, *trois ronces et un chardon.* Du reste, voici son portrait :

> Il ot pâle le vis & teste noire,
> Et ot grosses espaules & ventre maire (major).
> Il ne li covient pas faire esclitoire,
> Quar en toutes saisons avoit la foire.

Audigier, selon l'auteur du fabliau, épousa Troncecrevace, sœur de Maltrecie et filleule de Rainberge. Le lendemain de ses noces, pour récompenser les jongleurs qui étaient accourus, il leur donna à chacun *trente crottes de chèvre.*

Tout ceci n'est pas, comme on le voit, d'un goût littéraire bien raffiné; il y a loin de ces compositions

à nos beaux romans des *Douze Pairs*, aux pastorales naïves d'Adam *le Bossu* et aux *Complaintes* de Rutebeuf; mais, malgré leur grossièreté, ces fabliaux ne sont pas dénués d'esprit.

Explicit dou Pet au Vilain.





C'est le Dit d'Aristotle [1].

Ms. 7633.

Aristoles à Alixandre
Enſeigne & ſi li fait entendre
En ſon livre verſié [2],
Enz el premier quaier lié [3],

1. Cette pièce, qui n'a été jusqu'ici imprimée nulle part, me semble tout simplement une espèce d'apologue que Rutebeuf adresse au roi pour l'exciter à la générosité, car il n'y est, pour ainsi dire, question que de l'urgence pour un prince de posséder cette qualité, que le poëte lui a déjà refusée ailleurs. Voyez la pièce de *Renart le Beſtourné*.

2. *Verſié* pour verſifié.

3. Le trouvère veut désigner ici le roman *d'Alexandre*, par Lambert li Cort, clerc de Chasteaudun ; et il en cite les premiers vers. Quant à la teneur générale de la pièce, dirigée contre les parvenus, elle pourrait renfermer une satire à l'adresse de Pierre de la Brosse et des autres courtisans déjà attaqués dans *Renart le Bestourné*. Ces allusions, aujourd'hui assez obscures, devaient être justes très-évidemment alors, car elles préparaient la catastrophe du ministre.

Coument il doit el ſiècle vivre,
Et RUTEBUES l'a trait dou livre.
De tes barons croi le conſoil :
« Ce te loz-je bien & conſoil,
Jà ſerf de .ij. langues n'ameir
Qu'il porte le miel & l'ameir ;
N'eſſaucier home que ne doies,
Et par cet example le voies
C'uns ruiſſiaux acréuz de pluie
Sort plus de roit & torne en fuie
Que ne fait l'iaue qui décourt.
Auſi fel eſſauciez en court
Eſt plus crueuz & plus vilains
Que n'eſt ne cuens ne châtelains
Qui ſont riche d'anceſerie.
Si te prie, por ſainte Marie [1],
Se tu voiz home qui le vaille,
Garde qu'à ton bienfait ne faille ;
N'i prent jà garde à parentei :
Ç'om voit de teux à grant plantei
Qui ſont de bone gent eſtrait
Dont on aſſeiz de mal retrait.

Jadiz ot en Egypte .i. roi

1. *Por sainte Marie* est une singulière expression dans la bouche d'Aristote. Elle rappelle involontairement nos manuscrits des histoires romaines où les soldats sont représentés vêtus comme au XIVe siècle, et l'usage, qui a duré jusqu'à la Révolution, de représenter au théâtre les héros grecs en habits à la française.

Sage, large, de grant effroi,
Liez & joians, haitiez & baux,
Et ces fiz fu povres ribaux,
Et conquift affeiz anemis.
Puis que nature en l'ome a mis
Sens & valour & cortoifie,
Il eft quites de vilonie.
Tex eft li hons com il fe fait :
I. homs fon lignage refait
Et uns autres lou fien depiece.
Je ne porroie croire à piece
Que cil ne fu droiz gentiz home
Qui faufetei & trahifon
Heit & efchive & honeur ainme,
Ou je ne fai pas qui f'en claimme,
Jentil ne vilain autrement.
Or n'i a plus; je te demant
En don que tu ainmes preudoume,
Car de tout bien eft-ce la fome.

Hon puet bien reigneir une pièce
Par faucetei avant c'om chièce,
Et plus qui plus seit de barat;
Mais il covient qu'il fe barat
Li-méifmes, que qu'il i mète;
Ne jâmais n'uns ne f'entremète
De bareteir que il ne fache
Que baraz li rendra la vache.

Se tu iez de querele juge,

Garde que tu ſi à droit juges
Que tu n'en faces à reprandre :
Juge le droit ſans l'autrui prandre.
Juges qui prent n'eſt pas jugerres,
Ainz eſt jugiez à eſtre lerres.

Et ſe il te covient doneir,
Je ne ti vuel plus ſarmoneir :
Au doneir done en teil menière
Que miex vaille la bele chière
Que feras au doneir le don
Que li dons, car ce fait preudom [1].

Qui at les bones mours al cuer,
Les euvres monſtrent par deſuer :
Seule nobleſce franche & ſage
Emplit de tout bien le corage
Dou preudoume loiaul & fin.
Ses biens li moinne à boenne fin
Au mauvaiz part ſa mauviſtiez,
Tout adès fait le deſhaitiez
Quant il voit preudoume venir,
Et ce ſi nos fait retenir
Ç'on doit connoiſtre boens & maus,
Et deſevreir les boens des faus.
Murs ne arme ne puet deſſendre
Roi qu'à doneir ne vuet entendre ;

1. On retrouve presque textuellement ces vers dans la *Complàinte de Geofroy de Sargines.*

Rois n'at meſtier de forterreſce
Qui a le cuer plain de largeſce.
Hauz hom ne puet avoir nul vice
Qui tant li griet comme avarice :
A Dieu ce coument qu'il te gart.
Prent bien à ces chozes regart.

Explicit li Dit d'Aristotes.





Ci encoumence

De Charlot le Juif
Qui chia en la Pel dou Lièvre [1].

Ms. 7633.

QUI méneſtreil vuet engignier
Mout en porroit mieulz bargignier ;
Car mout ſoventes fois avient
Que cil por engignié ſe tient
Qui méneſtreil engignier cuide,
Et ſ'en trueve ſa bource vuide :
Ne voi nelui cui bien en chiée.
Por ce devroit eſtre eſtanchiée
La vilonie c'om lor fait,
Garſon & eſcuier forfait,

1. Cette pièce a été mise en prose par Legrand d'Aussy (voyez t. III, page 90 de ses *Fabliaux*, édit. Renouard), et le texte en a été imprimé par Barbazan (voyez t. III, page 87, édit. de Méon). *L'Histoire littéraire de la France*, tome XX, trouve que, « dans son genre grossier, ce conte est irréprochable ; que le dialogue en est vif et la diction généralement élégante. »

Et teil qui ne valent .ij. ciennes.
Por ce le di qu'à Aviceinnes [1]
Avint, n'a pas .i. an entier,
A Guillaume le penetier [2].
Cil Guillaumes dont je vos conte,
Qui eſt à monſeigneur le conte
De Poitiers, chaſſoit l'autre jour [3]
I. lièvre qui ert à ſéjour.
Mult durement ſe deſrouta;
Li lièvres, qui les chiens douta,
Aſſeiz foï & longuement,
Et cil le chaſſa durement;
Aſſeiz corut, aſſeiz ala,
Aſſeiz guenchi & ſà & là;
Mais en la fin, vos di-ge bien
Qu'à force le prirent li chien.

1. *Vincennes*, qui fut presque toujours la résidence d'Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, frère de saint Louis, jusqu'à son départ pour la croisade.

2. Il est probable que *Guillaume* est ici un nom véritable, et que celui qui le portait était réellement *panetier* du comte de Poitiers; mais nous n'avons aucun moyen de vérifier ce fait. Tout ce qui peut ressortir de notre pièce, c'est que Rutebeuf, qui était favorisé par le frère de saint Louis, avait probablement essuyé de son panetier quelque avanie ou quelque refus. Sans cela l'eût-il fait le héros d'une histoire aussi ridicule que celle qu'il raconte?

3. Ce vers et le précédent, en faisant entendre que le comte de Poitiers existait encore lorsque Rutebeuf écrivait, placent la date de notre pièce avant 1270, époque de la mort d'Alphonse.

Pris fu ſire coars li lièvres ;
Mais li roncins en ot les fièvres,
Et ſachiez que mais ne les tremble,
Eſcorchiez en fu, ce me cemble.
Or pot cil ſon roncin ploreir
Et mettre la pel eſſoreir ;
La pel, ſe Diex me doint ſalu,
Coûta plus qu'ele ne valu.
Or laiſſerons eſteir la pel,
Qu'il la garda & bien & bel
Juſqu'à ce tens que vos orroiz,
Dont de l'oïr vos eſjorroiz.
Partout eſt bien choze commune,
Ce ſeit chaſcuns, ce ſeit chaſcune,
Quant .i. hom̃ fait noces ou feſte
Où il a gens de bone geſte,
Li meneſtreil, quant il l'entendent,
Qui autre choſe ne demandent,
Vont là, ſoit amont, ſoit aval,
L'un à pié, l'autres à cheval [1].

1. Tout le monde sait que c'était, en effet, la coutume des jongleurs et des trouvères. Il ne se célèbre pas de mariage dans nos fabliaux et nos chansons de gestes sans que l'auteur dise immédiatement qu'il y vint une foule de jongleurs, lesquels mangèrent bien, burent mieux, racontèrent une foule d'histoires, et furent très-bien payés. Leur salaire consistait en cadeaux, soit d'argent, soit de vêtements, et quelquefois des deux ensemble. Ainsi aux noces de Gauthier d'Aupais l'auteur dit :

Il n'i ot jongleor n'éuſt bone ſoldée,
N'éuſt cote ou ſorcot ou grant chape forrée.

Li couzins Guillaume en ſit unes
Des noces qui furent communes,
Où aſſeiz ot de bele gent,
Dont mout li fu & bel & gent :
Aſſeiz mangèrent, aſſeiz burent ;
Se ne ſai-ge combien i furent
Je méiſmes, qui i eſtoie.
Aſſeiz firent & feſte & joie.
Ne vi pieſà ſi bele faire,
Ne qui autant me péuſt plaire.
Se Diex de ces biens me reparte,
N'eſt ſi grant cors qui ne départe :
La bonne gent c'eſt départie ;
Chaſcuns ſ'en va vers ſa partie.
Li méneſtreil treſtuit huezei [1]
S'en vinrent droit à l'eſpouzei.
N'uns n'i fu de parleir laniers [2] :
« Doneiz-nos maîtres ou deniers,
Font-il, qu'il eſt drois & raiſons ;

Je ferai remarquer en même temps que cette profession exigeait une multitude de connaissances et de talents dont la réunion, surprenante qu'elle serait aujourd'hui chez un seul individu, doit le paraître encore bien davantage chez des gens du XIIIe siècle. Ainsi, il ne s'agissait pas seulement pour eux de raconter quelques fragments de romans; il fallait encore composer des fabliaux, des Dits, des Moralités, les mettre en musique, et s'accompagner en même temps de plusieurs instruments.

1. *Trestuit huezei*, tout bottés.

2. *Laniers*, lent, paresseux. C'est dans ce sens qu'on disait : un faucon *lanier*.

S'ira chascuns en sa maison. »

Que vos iroie-je dizant,
Ne me paroles esloignant?
Chascun ot maître, nès Challoz[1]
Qui n'estoit pas mult biauz valloz.
Challoz ot à maître celui
Qui li lièvres fist teil anui.
Ces lettres li furent escrites,
Bien saellées & bien dites;
Ne cuidiez pas que je vos boiz.
Challoz en est venuz au bois,
A Guillaume ces lettres baille;
Guillaume les resut cens faille;
Guillaumes les commance à lire,
Guillaumes li a pris à dire :
« Challot, Charlot, biauz dolz amis,
Vos estes ci à moi tramis
Des noces mon couzin germain;
Mais je croi bien, par saint Germain,
Que vos cuit teil choze doneir,
Que que en doie gronsonneir,
Qui m'a coutei plus de .c. souz,
Se je soie de Dieu assouz. »
Lors a apelei sa maignie,
Qui fu sage & bien enseignie,
La pel d'un lièvre rova querre,

1. Voyez une des notes de *La Desputoison de Challot et du Barbier.*

Por cui il fift maint pas de terre ;
Cil l'aportèrent à grant aléure,
Et Guillaumes de rechief jure :
« Charlot, fe Diex me doint fa grâce,
Ne fe Dieux plus grant bien me face,
Tant me coûta com je te di. »
— « Hom n'en auroit pas famedi,
Fait Charlos, autant au marchié,
Et f'en aveiz mains pas marchié.
Or voige-bien que marchéant
Ne font pas toz jors bien chéant. »

La pel prent que cil li tendi ;
Onques grâces ne l'en rendi ;
Car bien faveiz, n'i ot de quoi.
Pencis la véiffiez & quoi ;
Penfis f'en eft iffus là fuer ;
Et fi pence dedens fon cuer,
Se il puet, qu'il li vodra vendre,
Et li vendi bien au rendre.
Porpenceiz c'eft que il fera,
Et coment il li rendera.
Por li rendre la félonie,
Fift en la pel la vilonie...
Vos favez bien ce que vuet dire.
Arier vint & li dift : « Biau fire,
Se ci a riens, fi le preneiz. »
— « Or as-tu dit que bien feneiz ? »
— « Oïl, foi que doi Notre Dame. »
— « Je cuit c'eft la coiffe ma fame,

Ou ſa toaille, ou ſon chapel;
Je ne t'ai donei que la pel. »
Lors a boutei ſe main dedens :
Eiz-vos l'eſcuier qui ot gans
Qui furent punais & puerri,
Et de l'ouvrage maître HORRI [1].
Enſi fu ij. fois conchiez :
Dou méneſtreil fu eſpiez
Et dou lièvre fu mal bailliz,
Que ces chevaus l'en fu failliz.
RUTEBUEZ dit, bien m'en ſouvient :
« Qui barat quiert, baraz li vient. »

1. Voyez, pour les détails sur ce personnage, une des notes de *la Complainte Rutebeuf*.

Explicit.





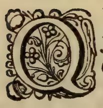
De la

Damme qui fist les trois tours entour le Moustier,

Ou ci encoumence

De la Dame qui ala .iij. fois entor le Moutier [1].

Mss. 7218, 7633, 7615.


ui fame voudroit decevoir,
Je li faz bien apercevoir
Qu'avant decevroit l'anemi,
Le déable, à champ arami.
Cil qui fame viaut juſticier,

1. Cette pièce a été imprimée par Barbazan. (Voy. l'édition de ses *Fabliaux*, donnée par Méon, t. III, page 30.) Daunou, dans son *Discours sur l'état des lettres au* XIIIe *siècle*, t. XVI de *l'Histoire littéraire de la France*, a dit avec raison à propos de ce fabliau :

« Quelques libres que soient ces contes, on se méprendrait fort si on les croyait dictés par un esprit irréligieux. C'est de la meilleure foi du monde que leurs auteurs associent le profane au sacré; ils mêlent

Chafcun jor la puet combrifier,
Et lendemain r'eft tote faine
Por refouffrir autre tel paine;
Mès quant fame a fol débonère,
Et ele a riens de lui afère,
Ele li dift tant de bellues,
De truffes & de fanfelues,
Qu'ele li fet à force entendre
Que le ciel fera demain cendre :
Iffi gaaingne la querele.
Je l' dis por une damoïfele

à leurs facéties et à leurs satires des témoignages non équivoques de leur croyance sincère. Il y a même des fabliaux consacrés spécialement à la dévotion..... La Sainte-Vierge y joue presque toujours le principal rôle. »

Chénier avait dit avant Daunou :

« Des fabliaux assez nombreux roulent sur des sujets de dévotion, et dans plusieurs Notre-Dame joue un rôle considérable. Sa protection est regardée comme un infaillible moyen de se tirer d'affaire en ce monde et en l'autre..... Les écrivains composaient de bonne foi ces pieuses nouvelles. C'est contre leur intention qu'elles sont ridicules; mais il faut leur rendre une justice complète. Si leur zèle n'est pas selon la science, il est selon la bonté; les saints, chez eux, sont constamment secourables, etc. »

Enfin, l'auteur de l'article sur Rutebeuf (t. XX de *l'Hist. littér. de la France*) dit, en parlant de ce fabliau : « Que l'on compare ce joli badinage à la grossière conclusion des *Cent Nouvelles nouvelles*, et l'on verra si le premier conteur n'est pas aussi le plus habile et le plus agréable des deux. »

Qui ert fame à .i. efcuier,
Ne fai chartrain ou berruier.
La damoifele, c'eft la voire,
Eftoit amie à un provoire.
Mult l'amoit cil & ele lui,
Et ci ne leffaft por nului
Qu'ele ne féift fon voloir,
Cui qu'en déuft le cuer doloir.
Un jor, au partir de l'églife,
Ot li preftres fet fon fervife :
Ses veftemenz left à ploier,
Et fi vet la dame proier
Que le foir en un bofchet viengne :
Parler li veut d'une befoingne
Où je cuit que pou conquerroie
Se la befoingne vous nommoie.
La dame refpondi au preftre :
« Sire, vez me ci toute prefte,
C'or eft-il poins & faifon :
Aufi n'eft pas cil en maifon. »

Or avoit en cele aventure,
Sans plus itant de mefprefure,
Que les maifons n'eftoient pas
L'une lez l'autre à quatre pas ;
Ains i avoit, dont mult lor poife,
Le tiers d'une liue franchoife.
Chafcune ert en un efpinois
Com ces maifons de Gaftinois ;
Mès li bochez que je vous nome

Eſtoit à ce vaillant preudomme
Qu'à ſaint Ernoul doit la chandoile.
Le ſoir, qu'il ot jà mainte eſtoile
Parant el ciel, ſi com moi ſamble,
Li preſtres de ſa maiſon ſ'amble,
Et ſe vint el boſchet ſéoir
Por ce c'on ne l' puisse véoir.
Mès à la dame méſavint,
Que ſire Ernous ſes mariz vint
Toz moilliez [1] & toz engelez;
Ne ſai dont où il ert alez;
Por ce remanoir là covint:
De ſon provoire li ſovint.
Si ſe haſte d'appareillier;
Ne le vout pas faire veillier:
Por ce n'i ot .v. [2] mès ne .iiij.
Après mengier petit eſbattre
Le leſſa, bien le vos puis dire.
Sovent li a dit: « Biaus dou ſire,
Alez géſir, ſi ferez bien.
Veillier griève ſor toute rien
A homme quant il eſt laſſez:
Vous avez chevauchié aſſez. »
D'aler géſir tant li reprouche
Por pou le morcel en la bouche
Ne fait celui aler géſir,
Tant a d'eſchaper grant déſir.

1. Ms. 7615. Var. Touz emplus.
2. Ms. 7633. Var. .iij. mès ne quatre.

Li bons efcuier i ala,
Qui fa damoifele apela,
Por ce que mult la prife & aime.
— « Sire, fet-elle, il me faut traime
A une toile que je fais,
Et fi m'en faut encor grant fais
Dont je ne me foi garde prendre,
Et je n'en truis nès point à vendre ;
Par Dieu, fi ne fai que j'en face. »
— « Au déable foit tel filace,
Fet li vallés [1], comme la voftre !
Foi que je doi faint Pol l'apoftre,
Je voudroie qu'el fuft en Saine [2]. »
Atant fe couche, fi fe faine,
Et cele fe part de la chambre.
Petit féjornèrent fi membre
Tant qu'el vint là où cil l'atent :
Li uns les bras à l'autre tent.
Iluec furent à grant déduit,
Tant qu'il fu près de mienuit.

Du premier fomme cil f'efveille,
Mès mult li vient à grant merveille
Quant il ne fent lez lui fa fame.
— « Chamberière, où eft voftre dame ? »
— « Ele eft là fors, en cele vile,
Chiés fa comère, où ele file. »

1. Mss. 7615, 7633. Var. Di li efcuiers.
2. Ms. 7633. Var. Seinne.

Quant cil oï que là fors ière,
Voirs eſt qu'il fiſt mult laide chière.
Son ſercot veſt, ſi ſe leva,
Sa damoiſele querre va.
Chiés ſa comère la demande.
Ne trueve qui raiſon l'en rande,
Qu'ele n'i avoit eſté mie.
Ez-vous celui en frénéſie !

Par delez cels qu'el boſchet furent
Ala & vint (cil ne ſe murent),
Et quant il fu outre paſſez :
« Sire, fet-ele, or eſt aſſez ;
Or covient-il que je m'en aille :
Vous orrez jà noiſe & bataille. »
Fait li preſtres : « Ice me tue
Que vous ſerez jà trop batue :
Onques de moi ne vous ſoviengne. »
—« Dant preſtres, de vous vous coviengne, »
Diſt la damoiſele en riant.
Que vous iroie controuvant ?
Chaſcuns ſ'en vint à ſon repère.
Cil qui ſe jut ne ſe pot tère :
« Dame orde, viex pute provée,
Vous ſoiez or la mal trovée !
Diſt li eſcuiers. Dont venez ?
Bien pert que pour fol me tenez. »
Cele ſe tut & cil ſ'effroie :
« Voiz por le ſanc & por le foie,
Por la froiſſure, por la teſte,

Ele vient d'avec noſtre preſtre ! »
Iſſi dit voir, & ſi ne l' ſot;
Cele ſe tut, ſi ne diſt mot.
Quant cil ot qu'el ne ſe deffent,
Par un petit d'iror ne ſent
Qu'il cuide bien en aventure
Avoir dit la vérité pure.
Mautalenz l'arguë & atiſe :
Sa fame a par les trèces priſe;
Por le trenchier ſon coutel tret :
— « Sire, fet-ele, por Dieu atret,
Or covient-il que je vous die
(Or orrez jà trop grant voiſdie);
J'amaſſe miex eſtre en la foſſe.
Voirs eſt que je ſui de vous groſſe :
Si m'enſeigna l'en à aler
Entor le mouſtier ſans parler
Iij. tors, dire trois patrenoſtres
En l'onor Dieu & ſes apoſtres;
Une foſſe au talon féiſſe
Et par trois jorz i reveniſſe.
S'au tiers jorz ouvert le trovoie,
C'eſtoit .i. filz qu'avoir devoie,
Et ſ'il eſtoit clos, c'eſtoit fille.
Or ne revaut tout une bille,
Diſt la dame, quanques j'ai fet;
Mès, par ſaint Jaque, il ert refet
Se vous tuer m'en deviiez. »
Atant ſ'eſt cil deſavoiez
De la voie où avoiez ière;

Si parla en autre manière :
« Dame, diſt-il, je que ſavoie
Du voiage ne de la voie ?
Se je ſéuſſe ceſte choſe
Dont je à tort vous blaſme & choſe,
Je ſui cil qui mot n'en déiſſe,
Se je anuit de ceſt ſoir iſſe ! »
Atant ſe turent ; ſi font pés,
Que cil n'en doit parler jamès ;
De choſe que ſa fame face,
N'en orra noiſe ne menaee.
Rustebuef diſt en ceſt fablel [1] :
Quant fame a fol, ſ'a ſon avel [3].

1. Ms. 7633. Var. flabel.
2. Voyez, page 75 de mon recueil intitulé : *Jongleurs et Trouvères,* deux satires analogues contre les femmes.

Explicit de la Dame qui fist les .iij. tors entor le Moustier.





Du Secrestain Et De la Famme au Chevalier, Ou ci encoumence Li Miracles que Nostre-Dame fist dou Soucrétain et d'une Dame [1].

Mss. 7218, 7633.

Ce soit en la bénéoite heure
Que Benéoiz [2], qui Dieu aeure,
Me fet fère bénéoite œvre,
Por Benéoit, un poi m'aœvre.
Benoiz soit qui escoutera

1. Cette pièce a été imprimée par Méon à la pag. 119 de son quatrième volume de *Fabliaux*. Elle n'avait point été donnée par Barbazan ; mais Legrand-d'Aussy (t. IV, page 83, édit. Renouard) en avait tracé, dans une note, l'analyse assez fidèle à la suite du joli conte de *la Sacristine*, qui n'est pas sans analogie avec celui de Rutebeuf.

2. Méon a imprimé ce mot par une petite lettre, *beneoit*, comme s'il s'agissait du verbe *bénir*. C'est

Ce que por BENÉOIT fera
RUSTEBUES, que Diex bénéiſſe.
Diex doinſt que ſ'uevre eſpénéiſſe
En tel manière que il face
Choſe dont il ait gré & grace.
Cil qui bien fet bien doit avoir;
Mès cil qui n'a ſens ne ſavoir
Por qoi il puiſſe en bien ouvrer,
Si ne doit mie recouvrer
A avoir gariſon ne rente;
L'en dit : *De tel marchié tel vente.*

Ciſt ſiècles n'eſt mès que marchiez;
Et vous qui au marchié marchiez,
S'au marchié eſtes mal chéant
Vous n'eſtes pas bon marchéant.
Li marchéanz, la marchéande,
Qui ſagement ne marchéande,
Pert ſes pas & quanqu'ele marche.
Puiſque nous ſons en bone marche,
Penſſons de ſi marchéander
C'on ne nous puiſſe demander
Nule riens au jor du juiſe,
Quant Diex prendra de cels juſtiſe

une erreur; *Bénéoit* est ici un nom propre : Rutebeuf, vers la fin de la pièce, dit qu'il tient cette histoire de *messire Bénéoiz*, et qu'il n'a fait, lui, que la mettre en rimes. Mais quel était ce *messire Bénéoiz?* C'est ce que nous ignorons, faute d'une désignation plus spéciale de la part de Rutebeuf.

Qui auront iſſi barguingnié,
Qu'au marchié ſeront engingnié.

Or, gardez que ne vous engingne
Li maufès, qu'adès vous barguingne :
N'aiez envie ſor nule âme :
C'eſt la choſe qui deſtruit l'âme.
Envie ſamble hériçon :
De toutes pars ſont li poiçon :
Envie point de toutes pars ;
Pis vaut que guivre ne liépars.
Li cors où envie ſ'embat
Ne ſe ſolace ne eſbat.
Toz jors eſt ſes viaires pales,
Tos jors ſont ſes paroles males ;
Lors riſt-il que ſon voiſin pleure,
Et lors li recort li deuls ſeure
Que ſes voiſins a bien aſſez ;
Jà n'ert de meſdire laſſez.
Or poez-vous ſavoir la vie
Que cil maine qui a envie

Envie fet home tüer
Et ſi fet bonne remuer ;
Envie fet rooingner terre,
Envie met ou ſiècle guerre,
Envie fet mari & fame
Haïr, envie deſtruit âme,
Envie met deſcorde ès frères,
Envie fet haïr les mères,

Envie deſtruit gentillece,
Envie grève, envie blece,
Envie confont charité,
Envie ocist humilité.
Et por l'envie d'un maufé [1],
Dont maintes genz ſont eſchaufé,
Vous vueil raconter de deus genz
Dont li miracles eſt molt genz.

Granment n'a mie que la fame
A un chevalier, gentiz dame,
Eſtoit en ce païs en vie.
Sanz orgueil ère & ſanz envie,
Simple, cortoiſe, preus & ſage.
N'eſtoit ireuſe ne ſauvage,
Mès ſa bonté, ſa loiauté
Paſſoit cortoiſie & biauté.
Dieu amoit & ſa douce mère ;
N'eſtoit pas aus pauvres amère [2].
Le ſoir, quand l'en doit herbregier
La povre gent, nès un bergier
Feſoit-èle ſi très biau lit
C'uns rois i géuſt à délit.

1. Le Ms. 7633 ajoute ici ces deux vers :

Ne ſai que plus briement vous die.
Tuit li mal vienent par envie.

2. Le Ms. 7633 ajoute ici les deux vers qui suivent :

Ne marraſtre au deſconceilliez :
N'eſtoit pas ſes huis verruilliez.

Plus avoit en li charité
(Ce vous di-je par vérité)
Qu'il n'a demi en cels du monde;
N'eſt pas orendroit la ſeconde.
De tout ce me doi-je bien tère,
Avers le très biau luminère
Qu'ele monſtroit au ſamedi.
Et bien ſachiez, ſus m'âme di,
Que matines voloit oïr :
Jà ne l'en véiſſiez fuir
Tant com avoit fet le ſerviſe ;
Ce ne vous ſai-je en quel guiſe
Feſoit les feſtes Noſtre-Dame ;
Ce ne porroit dire nule âme.
Se j'eſtoie bons eſcrivains,
Ainz feroie d'eſcrire vains
Que j'éuſſe eſcrit la moitié
De l'amour & de l'amiſtié
Qu'à Dieu monſtroit & jor & nuit.
Encor dout-je ne vous anuit
Ce que j'ai un petit conté
De ſon ſens & de ſa bonté.
Ses ſires l'avoit forment chière
Et mult li feſoit bèle chière
De ce qu'en vérité ſavoit,
Que ſi grant preude fame avoit;
Mult l'amoit, & mult li pleſoit
Treſtoz li biens qu'ele feſoit.

En la vile ot une abeïe

Qui n'eſtoit pas mult eſbahie
De ſervir Dieu l'eſpéritable,
Et ſi eſtoit mult charitable
La gent qui eſtoit en cel leu.
Bien ſéuſt véoir cler de leu
Qui i véiſt un mauvès cas :
Or, ont tout atorné à gas.
Chanoine réguler eſtoient ;
Lors riègle honeſtement gardoient.
Léenz avoit .i. ſoucrétain ;
Orendroit nul home ne tain
A ſi preudome comme il ière.
La glorieuſe dame chière
Servoit de bon cuer & de fin
Si com il parut à la fin ;
Et ſi vous di qu'en .iij. parties
Eſtoient ſes evres parties :
Dormir, ou mengier, ou orer
Voloit ; ne ſavoit laborer.
Tos jors vous fuſt devant l'autel.
Vous ne verrez jamès autel
Comme il eſtoit, ne ſi preudome.
N'en priſoit avoir une pome,
Ne n'avoit cure ne corage
De ce qui eſt choſe volage,
C'on voit bien avenir ſovent
Qu'avoirs ſ'envole avoec le vent ;
Por ce n'en avoit covoitiſe.
Quant la chandoile eſtoit eſpriſe
Devant la Virge débonère,

De l'oſter n'avoit-il que fère :
Tout ardoit, n'i remanoit point.
Je ne di pas ſ'il fuſt à point
Que plains li chandelabres fuſt
Ou li granz chandeliers de fuſt,
Il en otaſt juſqu'à reſon
Qui feſoit bien à la meſon.

Par maintes foiz ſi avenoit
Que la bone dame venoit
A l'égliſe por Dieu proier ;
Celui trovoit qui otroier
Doit Noſtre-Dame ſon douz raine;
Jamès n'aura ſi bon chanoine.
Ces genz molt ſaintement vivoient.
Li félon envieus qui voient
Cels qui vivent de bone vie
D'els deſvoier orent envie;
De lor enviaus envoièrent;
Soventes foiz i avoièrent
Tant qu'il les firent deſvoier
De lor voie, & avoier
A une péreilleuſe voie.
Or, eſt meſtiers que Diex les voie;
Toſt va (ce poez vous véoir)
Choſe qui prent à déchéoir :
Toſt fu lors pénitance frete
Qui n'eſtoit pas demie fete :
Anemis ſi les entama
Que li amis l'amie ama,

Et l'amie l'ami amot.
Li uns ne ſet de l'autre mot ;
De plus en plus les enchanta.
Quant cil chantoit *Salve, ſancta* [1],
Li *parens* eſtoit oubliez,
Tant eſtoit fort deſavoiez ;
Et quant il voloit grâces rendre,
.Vii. foiz li convenoit reprendre,
Ainz que la moitié dit éuſt.
Or eſt meſtiers Diex les aïut.
Du tout en tout a geté fuer
L'abit ſaint Auguſtin de cuer ;
N'i a mès ſe folie non.
Fors tant que chanoines a non :
De l'ordre Auguſtin n'i a goute
Fors que l'abit, ce n'eſt pas doute.

Or eſt vaincus, or eſt conclus
Noſtre religieus reclus.
N'a plus fol en la région
Que cil de la relégion ;
Et la dame relegieuſe
R'eſt d'amer ſi fort curieuſe
Qu'ele n'a d'autre choſe cure.
Or eſt la dame mult obſcure,
Quar li obſcurs l'a obſcurcie
De ſ'obſcurté & endurcie :

1. Ce sont les premiers mots d'un hymne à la Vierge : *Salve, sancta parens*, etc

De male cure l'a curie ;
Ci a mult obſcure curie
Qui n'eſt pas entre char & cuir,
Ainz eſt dedenz le cuer obſcuir
Qui eſtoit clers & curiex
De ſervir Dieu le gloriex.
Curer la puiſſe li curières
Qui des obſcurs eſt eſcurières ;
Quar ſi forment eſt tormentée,
Si vaincue & ſi enchantée
Quant ele eſt aſſiſe au mengier
Il li covient avant changier
Color .v. fois ou .vi.,
Por ſon cuer qui eſt ſi penſſis,
Que li premiers mès ſoit mengiez.
Or eſt ſes afères changiez.
Voirement dit-on, ce me ſamble :
Diex done blef, déable l'anble,
Et li déable ont bien enblé
Ce que Diex amoit miex que blé.
Or face Diex novele amie
Qu'il ſanble ceſte ne l' ſoit mie.
Toſt eſt alé, prenez-y garde
Ce que noſtre Sires ne garde.

Diſt la dame dolente laſſe :
« Ceſte dolor toute autre paſſe.
Laſſe ! que porrai devenir ?
Comment me porrai contenir
En tel manière qu'il parçoive

Que la ſeue amor me deçoive?
Dirai-je lui ? nenil, ſanz doute.
Or ai-je dit que fole gloute,
Que fame ne doit pas proier ;
Or me puet ſ'amor aſproier
Que par moi n'en ſaura mès riens.
Or ſui auſſi com li meſriens
Qui porriſt deſouz la goutière :
Or amerai en tel manière. »
Ainſine la dame ſe demaine :
Or vous vueil remener au moine.

Li bons moines aime la dame
Qui acroiſt ſor ſa laſſe d'âme ;
Mès la dame n'en ſet noiant.
Mult va entor li tornoiant
Quant ele eſt au mouſtier venue ;
Et[1] il ſéuſt la convenue
Que la dame l'amaſt ſi fort,
Confortez fuſt de grant confort.
Il n'eſt en chemin ne en voie
Que li déables ne le voie :
Tout adès le tient par l'oreille ;
D'eures en autres li conſeille :
« Va, fols chanoines, por qoi tardes
Que ceſte dame ne regardes ?
Va, à li cor, & ſi la proie ! »
Tant le ſemont & tant le proie
Que li chanoines à li vient ;
Par force venir li covient.

Quant la dame le voit venir
De rire ne se puet tenir ;
Ses cuers li semont bien à dire :
« Embrachiez-moi, biau très douz sire ; »
Mès nature la tient serrée.
Nule des denz n'a desserrée
Fors que por rire. Quant ris ot,
Les dens resserre & ne dist mot.
Li preudom la prent par la main :
— « Dame, vous venez chascun main
Mult matinet à ceste églife :
Est-ce por oïr le servise ?
Ne puis plus ma dolor couvrir,
Ainz me covient ma bouche ouvrir ;
Les denz me covient desserrer.
Vous me fètes sovent serrer
Le cuer el ventre sanz demor :
Dame, je vous aim par amor ! »

Dist la dame : « Vous estes nice.
Plus a en vous assez de vice
Que ne cuidoie qu'il éust.
Se sainte charité m'éust,
Mult savez bien servir de guile.
Estes vous por ce en la vile,
Por la bone gent engingnier ?
Ha ! com savez bien barguingnier
Voiz du papelart, du béguin !
Dès or ne pris .i. angevin
Son bien fet ne sa pénitance ;

Si m'aït Diex & ſa puiſſance,
Je cuidai qu'il fuſt un hermites,
Et il eſt uns faus ypocrites.
Ahi ! ahi ! quel norriçon !
Il eſt de piau de hériçon
Envelopez deſouz la robe,
Et defors ſert la gent de lobe,
Et ſ'a la trahiſon ou cors,
Et fet biau ſanblant par defors. »

— « Dame, dame, ne vos anuit !
Avant ſoufferai jor & nuit
Dès or mès mon mal & ma paine
Que vous die choſe grevaine.
Tère m'eſtuet, je me terai ;
Leſſier l'eſtuet, je le lerai.
Vous aproier, n'en puis plus fère »
— « Biaus ſire chiers, ne me puis tère.
Tant vous aim, nus ne l' porroit dire.
Or n'i a plus, biaus très dous ſire,
Mès que le meillor regardez
Et du deſcouvrir vous gardez ;
Quar ſe la choſe eſt deſcouverte
L'en nous tendra a gent cuiverte,
Sachiez & ſi n'en doutez pas.
Alons-nous-en plus que le pas
A tout quanques porrons avoir.
Prenons denier & autre avoir,
Si que nous vivons à honor
Là où nous ferons à ſéjor ;

Quar a gent qui va defgarnie
Er eftrange leu eft honie. »

Dift li chanoines : « Douce amie,
Sachiez ce ne refus-je mie ;
Quar c'eft li mieudres que g'i voie.
Or nous meterons à la voie
Anquenuit; de nuiz mouverons
Atout quanques nous porterons. »
Or eft la chofe porparlée
Et de la muete & de l'alée.
La dame vint en fon ofté :
Contre la nuit en a ofté
Robes, deniers & de joiaus
Les plus riches & les plus biaus :
S'ele en péuft porter la cendre
Ele l'alaft volentiers prendre :
Quar la gent qui ainfi labeure
Tient à perdu ce qui demeure.
Li chanoines eft d'autre part
Qui au tréfor fait grant effart ;
Le tréfor très anoiantift
Ainfi bien com f'il le nantift.
Tout prent, tout robe, tout pelice ;
N'i a laiffié croiz ne chalice.
1. trouffiau fet, trouffiau mès trouffe ;
Le trouffiau prent, au col le trouffe :
Or, a-il le trouffiau trouffé,
Mès f'on le trueve à eftrous fé
Qu'il fera pris & retenuz.

Il eſt à la dame venuz,
Qui l'atendoit iluec acou.
Chaſcuns met le trouſſel au cou :
Or ſanble qu'il vont au marchié.
Tant ont alé, tant ont marchié,
Qu'eſloingnié ot li fols naïs
Xv. granz liues de ſon païs.

En la vile ont .i. oſtel pris.
Encor n'ont de noient meſpris,
Ne fet pechié, ne autre choſe
Dont Diex ne ſa mère les choſe,
Ainz ſont auſi com ſuer & frère :
La douce Dame lor ſoit mère !
Venir me covient au couvent,
Où il n'avoit pas ce couvent.
Li couvenz dort, ne ſe remue ;
Li couvenz la deſconvenue
Ne ſet pas : ſavoir li covient,
Quar uns convers au couvent vient
Et diſt : « Seignor, ſus vous levez !
S'anuit mès lever vous devez,
Qu'il eſt biaus jors & clers & granz. »
Chaſcuns eſt de lever engranz.
Quant il ont le convers oï
Durement furent eſbahi
Qu'il n'orent oï ſoner cloche
Ne champenelle, ne reloge.
Or dient bien tuit à délivre
Que ce ſoir avoit eſté yvre

Lor ſoucretains, tant ot béu
Que li vins l'avoit déçéu ;
Mès je cuit qu'autre choſe i a,
Foi que doi *Ave Maria.*
Ils ſont à l'égliſe venu,
Petit & grant, jone & chanu ;
Le ſoucretain ont apelé
Qui le tréſor ot trapelé.
Cil ne reſpont ne que muiz :
Por qoi ? qu'il ſ'en eſtoit fuiz.

Quant il ſurent entré el cuer
Chaſcuns vouſiſt biens eſtre fuer,
Car treſtruit ſi grant paor orent ;
Li uns des autres riens ne ſorent,
Que la char lor frémiſt & tranble.
L'abés parole à toz enſanble :
Seignor, diſt-il, nous ſons lobez,
Li ſoucretaius nous a robez,
Frère, diſt-il au tréſorier,
Leſſaſtes-vous le tréſor ier
Bien fermé ? quar, i prenez garde ! »
Et li tréſoriers i regarde.
Onques ne trova au tréſor
Ne chalice, ne croiz, ne or.
Au couvent diſt & à l'abé :
« Seignor, diſt-il, nous ſons lobé :
N'avons ne calice, ne croiz,
Ne tréſor qui vaille .ij. nois. »
Diſt li abés : « Ne vous en chaille.

Va ſ'en-il ! oïl bien ſ'en aille.
S'il eſt de droit, encor ſaurons
Là où il eſt ; ſi le r'aurons. »

Papelars fet bien ce qu'il doit,
Qui ſi forment popelardoit.
De l'engin ſèvent & de l'art
Li ypocrite papelart :
De la loenge du pueple ardent ;
Por ce papelart papelardent.
Ne vaut rien papelarderie,
Puis que la papelarde rie.
Jamès ne papelardirai ;
Ainçois des papelars dirai.
Por choſe que papelars die,
Ne croirai mès papelardie.

La renommée, qui toſt cort,
Eſt venue droit à la cort
Au chevalier qui ſa fame ot
Deſrobé, ne il n'en ſet mot,
Qu'il n'avoit pas leenz géu.
Quant il a ſon oſtel véu
Si robé & ſi deſgarni :
« Ha, Diex ! com m'avez eſcharni,
Diſt li chevaliers, biaus dous ſire !
Or ne cuidai qu'en nul empire
Éuſt tel fame com la moie.
De grant noient m'eſjoïſſoie :
Or voi-je bien, & croi & cuit

N'eſt pas tout or quanqu'il reluit. »

Or ſet-il & ſevent li moine
Li ſoucretains ſa fame enmaine.
Après ſ'en vont à grant aléure;
Ne chevauchent pas l'ambléure,
Mès tant com chevaus puéent corre,
Qu'il cuident lor proie reſcorre.
Ce jor les mena bien fortune :
Voie n'es deſtorna nis une,
Ainz ont la droite voie alée
Là où cil firent lor alée.
Tant ont le jor eſperoné,
Qu'avant que l'en éuſt ſoné
Nonne, vindrent au leu, je cuit,
Qui plus lor griève & plus lor cuit.
Ès rues foraines ſe metent,
Et du demander ſ'entremetent
Se l'en auroit tel gent véue
Qui ont tel vis & tel véue :
Toute deviſent la façon.
— « Por Dieu ! ſavoir le nous face-on
S'il demeurent en ceſte vile,
Qui molt nous ont ſervi de guile ! »
Li chevaliers lor redecueſvre
De chief en chief le fet & l'uevre.

La renommée, qui toſt vole,
A tant portée la parole
Qu'ele eſt à lor voiſins venue

En une mult foraine rue;
Quar la gent qui à ce ſ'atorne
En deſtorné lieu ſe deſtorne.
Els encuſa une Béguine :
Sa langue ot non *Male voiſine.*
Or ont Béguin chié ou fautre :
Béguin encuſent li uns l'autre;
Béguins font volentiers domage :
Que c'eſt li drois de béguinage,
Mès que los en puiſſent avoir;
Béguin ne quièrent autre avoir.

Cil ſ'en revont à la juſtiſe.
Li chevaliers lor redeviſe
Si com ces genz ont meſerré,
Et tout l'erre qu'ils ont erré,
Et l'avoir qu'aporté en orent;
Deviſèrent au miex qu'il ſorent.
Por ce c'on les trova ou voir,
Si covint tout par eſtovoir
Que cil fuſſent lié & pris
Qui ſi durement ont meſpris.
Pris furent & mis en priſon
Por tel fet & tel meſpriſon;
Et cil ſ'en vont lor garant querre
Qui ne ſont pas loing de lor terre.

Or furent pris cil & loié
Que li maufès ot deſvoié.
Par maintes foiz m'a l'en conté

C'on doit réprover ſa bonté.
Li preudom ſa bonté reprueve :
La glorieuſe dame rueve
Que de cel péril les délivre,
Qu'il cuident avoir eſté yvre.
Diſt li preudom : « Virge pucele,
Qui de Dieu fus mère & ancele,
Qu'en toi éus la déité,
Qu'il priſt en toi humanité,
Se ta portéure ne fuſt
Qui fu miſe en la crois de fuſt [1],
En enfer fuſſons ſanz retor :
Ci éuſt péreilleuſe tor.
Dame, qui par ton douz ſalu
Nous a geté de la palu [2]
D'enfer qui eſt vil & obſcure,
Virge pucele, nete & pure,
Dame ſervie & réclamée,
Par qui toute fame eſt amée,
Si com la roſe iſt de l'eſpine,
Iſſis, glorieuſe roïne,
De juerie qui eſt poingnanz,
Et tu es ſouez & oingnanz ;
Dame, je vous ai tant ſervi,
Se ce pert que j'ai deſervi,
Ci aura trop grant cruauté.
Virge plaine de léauté,

1. *Fust,* bois; *fustum;* d'où *futaie.*
2. *Palu*, marais; *palus;* d'où les *Palus Mæotides.*

Par ta pitié de ci nous ofte !
Ci a mal oftel & mal ofte. »

Dift la dame : « Virge honorée,
Que j'ai tantes foiz aorée
Et fervie fi volentiers,
Secor-nous, c'or en eft meftiers !
Virge pucele, Virge dame,
Qui es faluz de cors & d'âme,
Secor ton ferf, fecor ta ferve
Où ci a péreilleufe verve.
Pors de falu, voie de mer
Que toz li fiècles doit amer,
Quar regarde cefte forfète
Qui de t'aïde a grant foufrete.
Dame, cui la grâce eft donée
D'eftre des angles coronée
Et d'aidier toute créature,
De cefte grant prifon obfcure
Nous gète par ta volanté
Qu'anemis nous a enchanté ;
Et fe par toi ne fons délivre,
A grant dolor nous covient vivre. »

Bien a oïe la complainte
La mère Dieu de la gent fainte,
Si comme il i a bien paru :
En la chartre à els f'aparu.
De la grant clarté fouveraine
Fu fi toute la chartre plaine

Que la gent qui furent humain
Ne porent movoir pié ne main.
Cele clartez qui ſi reſclère
Avoec tout ce ſi ſouef flère.
Devant els vint la glorieuſe
Qu'à nul beſoing n'eſt oublieuſe :
Les maufez tint enchaenez
Qui ces gens ont ſi mal menez;
Tant d'amor lor commande à fère
Comme il lor ont fet de contrère.
Cil ne l'oſèrent refuſer;
Ne ne ſ'en porent eſcuſer.
Chaſcuns de ces deux anemis
A l'un de cels ſor ſon col mis :
D'iluec ſ'en tornèrent grant oirre;
Lor petit pas ſanble tonoirre.
Iſnel & toſt vindrent à porte
Atout ce que chaſcuns enporte;
Li uns met celui en ſa couche
Et li autres la dame couche,
Lez ſon ſeignor ſi doucement
Que cil qui dormoit durement
Ne ſ'eſveilla, ne ne diſt mot,
Ne ne ſot quant il ſa fame ot.
Et l'avoir ont ſi ordené
Qu'il ont aus moines or doné
Et argent que cil avoit pris
Qui ſi durement ot meſpris.
Li chevaliers r'ot ſon avoir
C'onques ne pot apercevoir

C'on i éuſt onques touchié.
Ès-vous l'afère ſi couchié
C'or n'i pert ne que cops en eve.
Dès que Diex fiſt Adan ne Eve
Ne fu afères ſi deffez
Ne effaciez ſi grant meffez.

Cil, qui ſavoit de la nuit l'eure,
Veſt ſa robe & ſe liève ſeure
Et va ſes matines ſoner.
Qui oïſt moines tençoner
Si fis : « Ha, ha ! hé, hé ! ſus, ſus ! »
Diſt li abès : « Vois de laſus,
Biaus douz Père, ce que puet eſtre,
Ce ſoit de par le roi céleſtre ! »
Tuit ſe lièvent iſnel le pas ;
Apris l'ont : ne lor griève pas.
Si ſ'en ſont venu à léglise
Por commencier le Dieu ſerviſe.
Quant le ſoucretain ont véu
Durement furent eſméu.

Diſt li abés : « Biaus douz amis,
Qui vous a ci iluec tramis ?
Alez en autre leu entendre,
Qu'il n'a mès ou tréſor que prendre. »
Diſt li ſoucretains : « Biaus dous ſire,
Qu'eſt or ce que vous volez dire ?
Prenez-vous garde que vous dites ?
— « Je cuidai vous fuſſiez hermite,

Dist li abés, Dans glouz léchierres,
Et vous estes .i. mauvès lerres
Qui nous avez emblé le nostre! »
— « Foi que je doi sains Pol l'apostre,
Dist li soucretains, sire chiers,
De parler estes trop légiers :
Se je vous ai fet vilonie,
Ne sui-je en vostre baillie ?
Si me poez en prison metre.
Ne vous devez pas entremetre
De dire chose se n'est voire,
Ne ne me devez pas mescroire.
Alez véoir à vostre perte :
Se vous la trovez descouverte
Et j'ai vers vous de rien mespris,
Je lo bien que je sois pris. »
Au trésor aler les rouva ;
Chascuns i va : ainz n'i trova
C'on i éust meffet noiant.
« Fantosme nous va fauvoïant [1],
Dist li abés. Seignor, sanz faille,
N'avoit ier ci vaillant maaille,
Et or n'i pert ne que devant. »
Ez-vos esbahi le couvant.

1. Ce vers et les trois qui le suivent manquent au Ms. 7633. — *Maaille*, petite monnaie qui valait la moitié d'un denier. Il y a un *Dit* assez spirituel qui porte ce nom, et que j'ai imprimé à la page 101 de mon recueil intitulé : *Jongleurs et Trouvères* (Paris, Merklein, 1835).

La dame, qui aler voloit
Au mouſtier ſi com el ſoloit,
Geta en ſon dos ſa chemiſe
Et puis ſi a ſa robe priſe.
Atant li chevaliers ſ'esveille,
Quar mult li vint à grant merveille
Quant il ſenti lez lui la dame :
« Qui eſt ceci ? — C'eſt voſtre fame.
— Ma fame ne fuſtes vous oncques. »
Li chevaliers ſe ſaine adoncques,
Saut ſus; ſ'a un tortiz[1] pris,
Au lit ſ'en vient d'iror eſpris;
Plus de cent croiz a fet ſor lui.
« Ne cuidai qu'il éuſt nului,
Diſt li chevaliers, avoec moi,
Et orendroit géſir i voi
La rien que je doi plus haïr.
Or me doi-je bien eſbahir,
Que ore aurai non ſire Ernous;
Ce ſeurenon ai-je par vous. »
Diſt la dame : « Bien porriez
Miex dire ſe vous voliiez.
Alez véoir à voſtre choſe;
Péchié fet qui de néant choſe. »

Tant l'amena, çà va, là va :
Li chevaliers véoirs i va;
Ne trueve qu'il ait rien perdu.

1. *Tortis,* flambeau, torche.

Ez-le-vous ſi fort eſperdu
C'on le péuſt penre à la main.
« S'il ne me conveniſt demain
A mon jor aler, ſachiez, dame,
Ne vous meſcréiſſe par m'âme ;
Quar j'ai quanque perdu avoie :
C'eſt fantoſme qui me deſvoie. »
Au point du jor tantoſt ſe liève ,
Au couvent vient & ne li griève.
« Seignor, diſt-il, ma fame tain :
R'avez-vous voſtre ſoucrétain ? »
— Oïl, oïl, dient li moine ;
C'eſt fantoſme qui nous demaine. »
— « Biau, ſeignor, diſt-il au couvent,
Nous avons à enqui convent
Que nous irons à noſtre jor
Et nous ſomes ci à ſéjor. »

Por ce chaſcuns ſ'appareilla,
Montent, chevauchent viennent là,
Et truevent les deus anemis
Qui ès ſanblances ſe ſont mis
De cels qu'ils en orent getié
Quant Noſtre Dame en ot pitié.
Ez-vous la gent toute eſbahie
Et du ſiècle & de l'abéie,
C'onques mès ſi fort ne le furent,
Por ce c'onques ne ſ'aperçurent
D'avoir perdu or ne argent ;
Et ſi r'orent arrier la gent

Qu'il avoient devant perdue.
Por ce en fu gent eſperdue.
Conſeus lor done qu'il alaiſſent
A l'éveſque & li demandaiſſent
Quel choſe il loeroit à fère
D'un tel cas & d'un tel afère.

Tuit ont pié en eſtrier mis
Et ſe ſont à la voie remis ;
Mès n'orent pas alé granment,
Se li Eſcripture ne ment,
Que de l'éveſque oient parler.
Cèle part prennent à aler ;
Viennent là : li uns li raconte
La choſe, & li éveſques monte,
Qu'il veut ſavoir ce que puet eſtre ;
Mult ſe ſaine de la main deſtre.
Tant ont chevauchié que là vienent
Et li déable qui ſe tienent
En lieu de cels que il avoient
Délivré, quant il venir voient
Le prélat molt grant paor orent,
Por ce que en vérité ſorent
Que li prélas mult preudom iere :
Chaſcuns en inclina la chière.

Li prélas entre en la priſon :
Si reſgarde chaſcuns priſon,
Et quant il les a regardez
Si lor a dit : « Or vous gardez

Que vous me dites de ce voir :
Eſt-ce por la gent decevoir
Que pris en priſon vous tenez ?
Or me dites dont vous venez. »
Cil, qui n'oſèrent au preudomme
Mentir, li ont dite la ſome
De lor afère & de lor voie.
Diſt li uns : « Guerroié avoie
Une dame & un ſoucretain,
Par qoi pris en priſon me tain ;
Quar honte lor cuidoie fère.
Onques ne les poi à moi trère,
Ne atorner à mon ſerviſe ;
Si m'en fui mis en mainte guiſe
Par qoi ſor els pooir éuſſe,
Et que decevoir les péuſſe.
Mult cuidai bien avoir gabé
Chevalier, couvent & abé
Quant juſques ci les fis venir,
Quar lors les cuidai bien tenir.
Onques n'es poi à ce mener,
Tant fort m'en ſéuſſe pener
Que péchier les péuſſe fère.
Or ai perdu tout mon afère ;
Si m'en r'irai là dont je vain,
Quar j'ai bien laboré en vain.
Or aint li chevaliers ſa dame,
C'onques ne vi ſi preude fame ;
Cil tiegnent lor chanoine chier,
C'onques ne l' poi fère péchier. »

Quant ces genz la parole oïrent,
Molt durement ſ'en eſjoïrent.
Li chevaliers a molt grant joie ;
Tart li eſt que ſa fame voie.
Si l'embracera doucement,
Quar or ſet-il bien voirement
Qu'il a preude fame ſanz doute.
La gent de l'abéie toute
Refet grant joie d'autre part ;
D'iluec cele gent ſe départ.
Molt fu bien la paine ſéue
Que ces gens avoient éue :
Se l' ſot meſires Benéoiz,
Qui de Dieu ſoit tos bénéoiz,
A Rustebuef le raconta,
Et Rustebuef en un conte a
Miſe la choſe & la rima.
Or diſt-il que ſ'en la rime a
Choſe où il ait ſe bien non,
Que vous regardez à ſon non :
Rudes eſt, & rudement œuvre ;
Li rudes hom fet la rude œuvre ;
Se rudes eſt, rude eſt bués,
Rudes eſt ſ'a non Rudebués [1] :

1. Cette pièce contient plusieurs passages qui sont singulièrement peu harmonieux : d'abord celui auquel je mets cette note, et qui n'offre que de détestables jeux de mots fort en usage non-seulement chez Rutebeuf, mais encore chez les autres trouvères de cette époque, lesquels n'ont de poésie que la rime ; et ensuite deux vers d'une remarquable cacophonie,

RUSTEBUÉS œvre rudement,
Savez en ſa rudèce ment
Or prions au définement
Jhéſu-Criſt, le roi bonement,
Qu'il nous doint joie pardurable
Et paradis l'espéritable.
Dites *Amen* treſtuit enſanble :
Ci faut li diz, ſi com moi ſanble.

et que le lecteur aura sans doute remarqués plus haut; les voici :

Anemis ſi les entama
Que LI AMIS L'AMIE AMA,
Et L'AMIE L'AMI AMOT.

Une autre chose remarquable dans cette pièce, c'est le rôle qu'y joue la Sainte Vierge par suite du culte spécial qu'on avait eu pour la mère de Dieu au XIIe siècle, et qui régnait encore, quoique moins vif, au XIIIe, tout ce qui pouvait faire éclater la puissance de Marie était admis sans exceptionregar et dé comme un éloge.

Explicit du Secrestain et de la Famme au Chevalier.





L'Ave-Maria Rustebeuf [1].

Ms. 7218.

A TOUTES genz qui ont ſavoir
Fet RUSTEBUES bien aſavoir
Et les ſemont :
Cels qui ont les cuers purs & mont
Doivent tuit déguerpir le mont
Et débouter ;
Car trop covient à redouter
Les ordures à raconter
Que chaſcuns conte.
C'eſt vérités que je vous conte :
Chanoine, clerc, & roi, & conte
Sont trop aver ;
N'ont cure des âmes ſauver,
Mès les cors baignier & laver

1, Ce genre de pièce est très fréquent chez les poëtes du moyen âge; il y a dans le seul Ms. 7218 : *L'Ave-Maria* en françaìs, *La Patenostre* en français, *Le Credo de l'Userier*, *etc*. M. Paris ajoute à cette remarque que sous le règne de Louis XIV nous trouvons encore le *De Profundis* et le *Confiteor de Mazarin*.

Et bien norrir;
Car il ne cuident pas morir
Ne dedenz la terre porrir;
Mès ſi feront,
Que jà garde ne ſ'i prendront,
Que tel mors el engloutiront
Qui leur nuira,
Que la laſſe d'âme cuira
En enfer, où jà ne l' lera
Eſtez n'yvers.
Trop par ſont les morſiaus divers
Dont la char menjuent les vers
Et en pert l'âme.
I. Salu de la douce Dame,
Por ce qu'ele nous gart de blaſme,
Vueil commencier;
Quar en digne lieu & en chier,
Doit chaſcun metre ſanz tencier
Cuer & penſſée.

Ave, roïne coronée,
Com de bone eure tu fus née,
Qui Dieu portas!
THEOPHILUS reconfortas [1]
Quant ſa chartre li raportas
Que l'anemis,
Qui de mal fère eſt entremis,

1. Voyez plus loin *Le Miracle de Théophile*. Ce passage de *l'Ave-Maria* en est une analyse fort exacte.

Cuida avoir lacié & mis
En ſa priſon.

Maria, ſi com nous liſon,
Tu lui envoias gariſon
De ſon malage
Qui déguerpi Dieu & ſ'ymage,
Et ſi fiſt au déable homage
Par ſa folor ;
Et puis li fiſt à ſa dolor
Du vermeil ſanc de ſa color
Tel chartre eſcrire
Qui deviſa tout ſon martire ;
Et puis après li eſtuet dire,
Par eſtavoir :
Par ceſt eſcrit fet asavoir
THÉOPHILUS ot, por avoir,
Dieu renoié. »
Tant l'ot deables deſvoié,
Que il eſtoit toz marvoié
Par deſpérance ;
Et quant li vint en remembrance
De vous, Dame pleſant & franche,
Sanz demorer
Devant vous s'en ala orer ;
De cuer commença à plorer
Et larmoier.
Vous l'en rendiſtes tel loier
Quant de cuer l'oïſtes proier
Que vous alaſtes,

D'enfer ſa chartre raportaſtes,
De l'anemi le délivraſtes
Et de ſa route [1].

Graciâ plena eſtes toute;
Qui ce ne croit il ne voit goute,
Et le compère.

Dominus, li ſauvères père
Fiſt de vous ſa fille & ſa mère;
Tant vous ama
Dame des angles vous clama;
En vous ſ'encloſt, ainz n'entama
Vo dignité;
N'en perdiſtes virginité.

Tecum, par ſa digne pité,
Vout toz jors eſtre
Laſus en la gloire céleſtre;
Donez-le-nous ainſinques eſtre
Lez ſon coſté.

Benedicta tu, qui oſté
Nous as de'l dolereus oſté
Qui tant eſt ors,
Qu'il n'eſt en ceſt ſiècle tréſors

1. *Route*, *rote*, troupe, compagnie; exemple : « Si virent venir une *rote* de demoiselles jusqu'à quatre. » (*Roman de* PERCEVAL.)

Qui nous péuſt fère reſtors
De la grant perte
Par quoi Adam fiſt la déſerte.
Prie à ton Fil qui nous en terde
Et nous eſlève
De l'ordure qu'aporta Eve
Quant de la pome oſta la ſève;
Par qoi tes Fis,
Si com je fui certains & fis,
Souffri mort & fu crucefis
Au vendredi;
C'eſt véritez que je vous di;
Et au tiers jor (plus n'atendi)
Reſuſcita;
La Magdelene viſita,
De toz ſes péchiez l'acuita,
Et la fiſt ſaine :
De paradis eſt la fontaine.

In mulieribus, & plaine
De ſeignorie :
Fols eſt qui en toi ne ſe fie.
Tu hez orgueil & félonie
Seur toute choſe;
Tu es li lis où Diex repoſe;
Tu es roſier qùi porte roſe
Blanche & vermeille;
Tu as en ton ſaint chief l'oreille
Qui les deſconſeilliez conſeille
Et met à voie;

Tu as de ſolaz & de joie
Tant que raconter n'en porroie
La tierce part.
Fols eſt cil qui penſſe autre part
Et plus eſt fols qui ſe départ
De voſtre accorde;
Quar honeſte miſéricorde
Et pacience à vous ſ'acorde
Et abandone.
Hé! bénoite ſoit la corone
De Jéſu-Chriſt qui environe
Le voſtre chief!

Et benedictus de rechief,
Fructus qui ſouffri grant meſchief
Et grant méſaiſe
Por nous geter de la fornaise
D'enfer, qui tant par eſt puſnaiſe
Laide & obſcure.
Hé! douce Virge nete & pure!
Toutes fames, por ta figure,
Doit l'en amer!
Douce te doit l'en bien clamer,
Quar en toi ſi n'a point d'amer
N'autre durté;
Chacié en as toute obſcurté
Par la grâce, par la purté

Ventris tui.
Tuit ſ'en ſont déable fui;

N'oſent parler, car amui[1]
Sont leur ſolas.
Quant tu tenis & acolas
Ton cher Fils, tu les afolas
Et mauméis.
Hé! biaus Père qui me féis,
Si com c'eſt voirs que tu déis,
Je ſui t'ancèle;
Toi, dépri-je, Virge pucèle,
Prie à ton Fil qu'il nous apèle
Au jugement,
Quant il fera ſi aigrement
Tout le monde communément
Trambler com fueille,
Qu'en ſa pitié nous acueille!
Diſons *amen* : qu'ainſi le vueille!

1. *Amui*, muets, de *mutus*.

Explicit l'Ave-Maria Rustebuef.





C'est de Nostre-Dame,

ou

Une Chanson de Nostre-Dame [1].

Mss. 7615, 7633.

CHANSON m'eſtuet chanteir de la meillour
Qui onques fuſt ne qui jamais sera ;
Li ſiens douz chanz garit toute dolour
Bien iert gariz cui ele garia.
Mainte arme a garie,
Huimais ne dot mie
Que n'aie boen jour,
Car ſa grant doſour
N'eſt n'uns qui vous die.

Mout a en li cortoizie & valour,
Bien & bontei & charitei i a ;
Con folz li cri merci de ma folour :

1. Il est évident, par le rhythme même de cette pièce, que son titre est très-exact et qu'elle est une véritable chanson.

Foloié ai, ſonques n'uns foloia.
Si pleur ma folie
Et ma fole vie,
Et mon fol ſenz plour,
Et ma fole errour
Où trop m'entr'oblie.

Quand ſon doulz non reclaimment péchéour
Et il dient ſon *Ave-Maria*,
N'ont puis doute du maufei trichéour,
Qui mout doute le bien que Marie a,
Car qui ſe marie
En teile Marie,
Boen mariage a :
Marions-nos là ;
Si aurions ſaïe.

Mout l'ama cil qui de ſi haute tour[1]
Com li ciel ſunt deſcendi juque ſà.
Mère & fille porta ſon créatour,
Qui de noiant li & autres cria.
Qui de cuer ſeſcrie
Et merci li crie
Merci trovera :
Jà n'uns n'i faudra
Qui de cuer la prie.

Si comme hom voit le ſoleil toute jor

1. Cette strophe n'est pas dans le manuscrit 7615.

Qu'en la verrière entre & iſt & ſ'en va,
Ne l'enpire, tant i fière à ſéjor,
Auſi vos di que onques n'empira
La vierge Marie[1].
Vierge fu norrie,
Vierge Dieu porta,
Vierge l'aleta,
Vierge fu ſa vie.

1. Cette comparaison, sur un sujet aussi délicat, est ingénieuse et originale.

Explicit la Chanson Nostre-Dame.





Les .IX. Joies Nostre-Dame,

Ou ci encoumence

Li Diz des Proprieteiz Nostre-Dame [1].

Mss. 7218, 7615, 7633, Bib. royale, Y *in-fol.*, 10, Bib. S.-Geneviève, et B. L. 175, Bibl. de l'Arsenal.

ROÏNE de pitié, Marie,
En qui déiteiz pure & clère
A mortalitei ſe marie,
Tu iez & vierge & fille & mère.
Vierge, enfantaz le fruit de vie;

1. En tête du deuxième volume de *Mystères inédits du XVe siècle*, j'ai cité, en l'empruntant au manuscrit *in-folio*, 10, de la bibliothèque Sainte-Geneviève que je reproduisais, mais sans me rappeler qu'elle fût de Rutebeuf, la première strophe de cette pièce. Je ne m'en suis aperçu que plus tard. Il faut que les pièces de Rutebeuf aient joui jusqu'au XVe siècle d'une grande célébrité pour que celle-ci, qui n'a rien de remarquable, se trouve ainsi dans un manuscrit de 1450 environ, et presque sans modifications aux leçons contemporaines du poëte, si ce n'est relativement à l'orthographe.

A cette note de ma première édition de Rutebeuf,

Fille, ton fil, mère, ton peire;
Mout as de nons en prophécie :
Si n'i a non qui n'ait miſtère.

Tu iez ſuers, eſpouze & amie
Au Roi qui toz jors fu & ère;

je suis obligé d'ajouter celle-ci que j'emprunte au travail que M. Paulin Paris a publié depuis dans l'*Histoire littéraire de la France*, sur le poëte qui nous occupe. Le spirituel académicien s'exprime ainsi : « L'auteur d'un opuscule inédit, intitulé : *Les Règles de la seconde rhétorique*, dont nous devons la communication à notre savant confrère, M. Montmerqué, attribue cette pièce à Guillaume de Saint-Amour; mais cet auteur anonyme appartient à la fin du XV[e] siècle, et son témoignage ne peut balancer celui des manuscrits contemporains. Guillaume de Saint-Amour, qui inspira beaucoup de vers à Rutebeuf, ne paraît pas en avoir composé lui-même; cependant, les expressions du rhéteur paraissent se rapporter fort exactement au célèbre professeur des écoles du parvis de Notre-Dame. « Maiſtre Guillaume de Saint-Amour, lequel au parvis de Paris, fiſt déſtruire hériſie, ypocriſie et papelardie, la mère de faulx semblant, en après en l'honneur de Notre-Dame, miſt les figures de la Bible et les appliqua à la Vierge Marie et en fiſt un diz de vers, croiſel, qui se commence ainsi : (suivent les premiers vers des IX joies N.-D.) »

Je ne connaissais pas le Ms. de l'Arsenal lors de ma première édition de Rutebeuf; mais en le voyant, j'aurais pensé comme M. Paris. Jamais ce grave théologien, Guillaume de Saint-Amour, n'a fait de vers, et l'auteur de *la Seconde rhétorique* se trompe évidemment.

Tu iez vierge ſèche & florie,
Doulz remèdes de mort amère ;
Tu iez Heſter qui ſumelie,
Tu iez Judit qui biau ſe père :
Admon[1] en pert ſa ſeignerie
Et Olofernes le compère.

Tu iez & cielz, & terre & onde
Par diverſes ſénéfiances :
Cielz, qui done lumière au monde ;
Terre, qui dones ſoutenance ;
Onde, qui les ordures monde.
Tu iez pors de noſtre eſpérance,
Matière de noſtre faconde,
Argumens de noſtre créance.

De toi, pucele pure & monde,
Porte cloze, arche d'aliance,
Qui n'iez première ne ſeconde,
Deigna naître par ſa poiſſance
Cil qui noz anemis vergonde,
Li jaians de double ſuſtanee :
Il fu la pierre & tu la fonde
Qui de Golie priſt venjance.

Dame de ſens enluminée,
Tu as le trayteur tray ;
Tu as ſouz tes plantes triblée

1. *Admon*, Aman.

La teſte dou ſerpent hay.
Tu iez com eſchiele ordenée
Qui le pooir as envay
De la beſte deſfigurée
Par cui li monde dechay.
Tu yez Rachel la deſirrée ,
Tu yez la droite Sarray [1],
Tu iez la toiſon arouzée,
Tu yez li bouchons Synay [2].
Dou Saint-Eſpir fuz enſeintée,
En toi vint-il & ombray,
Tant que tu fus chambre clamée
Au roy de gloire Adonay.

De toi, ſanz ta char entameir,
Naſqui li bers [3] de haut parage
Por le mal ſerpent eſfreneir
Qui nos tenoit en grief ſervage ,
Qui venoit les armes tenteir
Et n'en voloit panre autre gage [4],
Por les chétives affameir
En ſa chartre antive et ombrage [5].

1. Sara.
2. Le buisson du Sinaï.
3. Baron, seigneur.
4. Ms. Y, 10, fonds Saint-Germain. VAR.

Qui venoit les âmes tempter
Et il meſtoit tout ſon uſage
Pour les chetives enfermer, &c.

5. Antique et cachée.— Au lieu de l'épithète *antive*, le Ms. 7218 met *obscure*.

Dame, toi doit-hon réclameir
En tempeſte & en grant orage :
Tu iez eſtoile de la meir,
Tu iez à nos neiz & rivage[1].
Toi doi-hon ſervir & ameir :
Tu iez flors[2] de l'umain linage,
Tu iez li colons ſenz ameir
Qui porte au cheitiz lor meſſage.

Seule ſanz peir, à cui ſ'ancline
Li noblois dou haut conſiſtoire,
Bien ſe tient à ferme racine,
Jamais ne charra ta mémoire.
Tu yez fins de noſtre ruyne,
Que mort eſtions, c'eſt la voire;
Solaux qui le monde enlumine,
Lune ſanz lueur tranſitoire.

Tu iez ſale, chambre & cortine,
Liz & trônes au Roi de gloire;
Thrones de jame[3] pure & fine,
D'or eſmerei[4] de blanc yvoire;
Recovriers de noſtre ſaiſine,
Maiſons de pais, tors de victoire,
Plantains[5], olive, fleurs d'épine,

1. Ms. 7218. Var. Tu es ancre, nef et rivage.
2. Ms. fonds Saint-Germain. Var. port.
3. *Jame*, pierre précieuse; *gemma*.
4. D'or épuré.
5. Ms. 7218. Var. Aiglentier.

Cyprès & palme de juſtoire.

Tu iez la verge de fumée
D'aromat remis en ardure,
Qui par le déſert iez montée
El ciel ſeur toute créature;
Vigne de noble fruit chargée
Sanz humaine cultivéure,
Violete non violée,
Cortilz [1] touz enceinz à cloſture.

A ſaint Jehan fu demontrée
L'eucellance de ta figure
De .xii. étoiles coronée;
Li ſoleux eſt ta couverture :
La lune, ſouz tes piez pozée,
Se nos ſénéfie à droiture
Que ſor nos ſerez eſſaucée
Et ſeur fortune & ſeur nature.

Tu iez chatiaux, roche hautainne
Qui ne crienz oſt ne ſorvenue;
Tu iez li puis & la fontainne
Dont noſtre vie eſt ſoutenue,
Li firmamenz de cui alainne
Verdure eſt en terre eſpandue,
Aube qui le jor nos amainne,
Turtre qui ces amors ne mue [2] !

1. *Cortilz*, jardin, verger.
2. Turtre, tourterelle.

Tu iez roïne fouverainne
De diverfes coleurs veftue ;
Tu iez eftoile promerainne,
La meilleurs, la plus chier tenue,
En cui la déiteiz fouvrainne
Por nos fauveir a recondue
Sa lumière, & fon rai demainne,
Si com li folaux en la nue.

Citeiz cloze à tours macizes,
Li maulz qui les maulz acravente,
Qui recéuz eft en tes lices
Pou li chaut c'il pluet ou c'il vente.
Tu iez la raanfons des vices,
Li repos après la tormente,
Li purgatoires des malices,
Li confors de l'arme dolente.

Tu as des vertuz les promifces,
C'eft tes droiz, c'eft ta propre rente;
Tu iez l'aigles & li fénifces [1],
Qui dou foleil [2] reprent jovente,
Larriz de fleurs, celle d'efpices [3],
Baumes, kanele, encens & mente,

1. Phénix.
2. Ms. 7218. Var. Qui de son bec.
3. Mot à mot : Lande de fleurs, chambre d'épices. « Tant chevaulcha par plains, par bois, par *carrés*,... qu'il vint en une grande valée. »
(*Roman de* Gérard de Nevers.)

Noſtre paradix de délices,
Noſtre eſpérance, noſtre atente.

Dame de la haute citei
A cui tuit portent révérance,
Tuit eſtienz déſeritei
Par une général ſentence :
Tu en as le mont aquitei ;
Tu iez ſaluz de noſtre eſſence
Balaiz de noſtre vanitei,
Cribles de noſtre concience,
Temples de ſainte Trinitei,
Terre empreignie ſanz ſemance,
Et lumière de véritei,
Et aumaires de ſapience,
Et yſopes d'umilitei,
Et li cèdres de ſapience[1],
Et li lyx de virginitei,
Et la roze de paciance.

Maudite fu fame & blâmée,
Qui n'ot fruit anciennement;
Mais ainz n'en fuz eſpoantée,
Ainz voas à Dieu qui ne ment
Que ta virginiteiz gardée
Li feroit pardurablement :
Ce fu la première voée ;

1. Ms. 7218. VAR. Et li ceptres de providence.—Ms. fonds Saint-Germain. VAR. Et le fleuve de providence.

Mout te vint de grant hardement.

Tantoſt te fu grâce donée
De gardeir ton ven purement ;
Ton cuer, ton cors & ta pencée
Saiſit Diex à ſoi voirement
En ce que tu fuz ſaluée
Vout Diex montrer apertement
Tu iez Eva la beſtornée
Et de voiz & d'entendement.

Ne porroie en nule menière
De tes nons, conbien que penſaſſe,
Tant dire que plus n'i affière
Se toute ma vie i uſaſſe ;
Mais de tes joies, Dame chière ;
Ne lairoie que ne contaſſe.
Li ſaluz, ce fu la première ;
Dame, lors t'apelas baaſſe [1].

Ne fus orguilleuze ne fière,
Ainz t'umelias tot à maſſe.
Por ce vint la haute lumière
En toi qu'ele te vit ſi baſſe.
Lors fus auſſi com la verrière [2]
Par où li raiz dou ſoleil paſſe :
Elle n'eſt pas por ce mainz entière,
Qu'il ne la perce, ne ne quaſſe.

1. *Baasse*, servante.
2. Cette comparaison de la virginité de la mère de

La première fu de tes joies,
Quant ton créatour tu concéuz ;
La ſeconde fu totes voies [1].
Quant par Élyzabeth ſéus
Que le fil Dieu enfanteroies ;
La tierce quant enfant éuz :
Sanz péchié concéuz l'avoies
Et ſanz doleur de li géuz.

A la quarte te merveilloies
Quant tu véiz & tu ſéus
Que li troi roi ſi longues voies
Li vindrent offrir lor tréuz.
Au Temple quant ton fil offroies
Ta quinte joie recéuz
Quant par ſaint Syméon ſavoies

Jésus avec le soleil, qui passe sans la briser au travers d'une verrière, est fréquente chez les poëtes du moyen âge. On la trouve d'abord à la fin de la *Chanson de Nostre-Dame,* page 49, de mon premier volume des *Mystères inédits*, où l'auteur fait dire à saint Paul que le Dieu qu'il prêche est

Le createur de tout le monde
Qui d'une vierge pure & monde
Comme soleil parmy voirrière
Paſſe & adès demeure entière
Naquit ſans peine en Bethléem.

1. Ms. 7218. VAR.

Droiz eſt que tes loenges oies :
Quant tu ton chier fil concéus,
La ſeconde fu de tes joies, etc.

Que tes filz ert *Homo Deus.*

La ſeite puis que fuz aſſiſe
O l'aignel, par compaſſion,
Qui por nos avoit ſ'arme miſe,
Quant reveſqui comme lyons
Et tu o lui en iteil guiſe.
La ſeptime l'Aſemſtion,
Quant la chars qu'il ot en toi prize [1]
Fit el trone deviſion.

L'uitime, par iteil deviſe,
Quant par ſa ſainte Anoncion
Dou Saint-Eſperit fut empriſe ;
La nuevime t'aſompſions [2],
Quant en arme & en cors aſſiſe
Fus ſor toute créacion.

Dame cui toz li mondes priſe,
Par tes .ix. joies te prions :
Aïde nos par ta franchiſe,
Et par ta ſainte noncion,

1. Le Ms. 7218 place ici ces deux vers :

Quant en âme & en cors aſſiſe
Fus ſeur toute créacion.

2. Le Ms. 7218 termine ainsi cette stance :

Dame qui toz li ſiècles priſe,
Par ces .ix. joies te prion
Humblement par ta grant franchiſe
Que nous aions rémiſſion.

Qu'au daerrain jour du juiſe
O les .ix. ordres manſion
Nos doinſt en cele haute églize,
Dame, par ta dévocion.

Amen.

Explicit.





Un Dist de Nostre-Dame.

Ms. 7615.

De la très glorieuſe Dame
Qui eſt ſaluz de cors & d'ame
Dirai, que tère ne m'en pui;
Mès l'en porroit avant .i. pui
Eſpuiſier c'on poïſt retrère
Combien la dame eſt débonaire.
Por ce ſi la devons requerre
Qu'avant qu'elle chaïſt ſor terre
Miſt Diex en li humilité,
Pitiez, douſors & charitez,
Tant que ne ſai où je commance:
Beſoignex ſui par l'abondance,
L'abondance de ſa loance
Remue mon corage & change,
Si qu'eſprouver ne me porroie,
Tant parlaſſe je voudroie.
Tant a en li de bien à dire
Que trop eſt belle la matire:
Se j'eſtoie bons eſcrivens

Ainz feroie d'efcrire vains
Que je vous éuffe conté
La tierce part de fa bonté
Ne la quarte ne redéifme.
Se fet chacuns par lui-méifme,
Qui orroit comment elle proie
Celi qui de fon cors fift proie
Por nous tous d'enfer defpraer,
C'onques ne veft le cors defpraer,
Ainz fu por nos praez & pris
Dou feu de charité efpris ;
Et tot ce li ramantoit-elle ;
La très douce Virge débonaire :
« Biaus filz, tu fais fame & home,
Quant il orent mors en la pome,
Il furent mort par le pechié :
Dou maufez eft toz entechiez ;
En enfer il dui defcendirent
Et tuit cil qui d'eus iffirent.
Biaux chiers fis, il t'emprift pitiez
Et tant lor montras d'amitiez
Que por aus decendis ès ciaus :
Li deffandres fu bons & biax.
De ta fille féis ta mère ;
Tiex fu la volanté dou père.
De la crèche te fit-on coche ;
Sans orguel eft qui là fe couche.
Porter te covint en Égypte ;
La demorance i fu petite,
Car après toi ne vefqui gaires

Tes anemis, li deputaires
Hérodes, qui fist decoler
Les inocens & afoler,
Et desmembrer par chacuns membre,
Si com l'Escriture remembre.
Après ce revenis arrière :
Jui refirent belle chière,
Car tu lor montroies ou Temple
Maint bel mot & maint bel example :
Mout lor plot canques tu déis
Juqu'à ce tens que tu féis
Ladre venir de mort à vie;
Lors orent-il sor toi envie,
Lors fus d'aus huiez & haïz,
Lors fus enginiez & traïz
Par les tiens & à aus bailliez.
Lors fus penez & travillez,
Et lors fus liez à l'estache ;
N'est nus qui ne le croie & sache.
Là fus batuz & deplaiez,
Là fus de la mort esmaiez,
Là te covint porter la croiz,
Où tu crias à haute voiz
Au Juis que tu soif avoies;
La soif estoit que tu savoies
Tes amis mors & à malaise
En la dolor d'enfer punaise.
L'âme dou cors fu en Enfer
Et brisa la porte d'enfer;
Tes amis treffis de léans ;

Ainc ne remeſt clerc ne lai anz.
Li cors remeſt en la croiz mis :
Joſeph, qui tant fu tes amis,
A Pilate te demanda;
Li demanders mout l'amanda.

« Lors fu ou ſépucre poſez.
De ce fu hardiz & oſez
Pilate, qu'à toi garde miſt,
Car de folie ſ'entremiſt.
Au tiers jors fu reſuſcitez :
Lors fu & cors & déitez
Enſamble ſans corricion,
Lors montas à l'Aſcencion.

« Au jor de Pentecouſte droit,
Droit à celle hore & à cel androit
Que li apoſtres èrent aſſis
A la table chacuns pencis,
Lors envoias-tu à la table
La toe grâce eſperitable
Dou Saint-Eſpérit emflamée,
Que tant fu joïe & amée.
Lors fus chacuns d'aus ci hardiz,
Et par paroles & par diz,
C'autant pris a mort comme vie :
N'orent fors de t'amor envie.
Biax chiers fiz, por l'umain lignage
Jeter de honte & de domage
Féiſt tote ceſte bonté,

Et plus affez que n'ai conté.
S'or laiffoies fi efgaré
Ce que fi chier as comparé,
Ci auroit trop grand mefprifon:
S'or les leffoies en prifon
Entrer don tu les as ofté,
Car ci auroit trop mal hofté,
Trop grant duel & trop grant martire,
Biau filz, biau père, biau doz fire. »
Ainfi recorde tote jor
La doce Dame fans féjor :
Jà ne fina de recorder ;
Car bien nous voudroit racorder
A li, don nos nos defcordons
De fa corde & de fes cordons.
Or nous acordons à f'acorde.
La Dame de miféricorde
Et li prions que nous acort
Par fa pitié au dine acort
Son chier fil, le dine cor Dé[1] :
Lors fi ferons bien racordé[2].

1 *Le dine cor Dé*, le digne corps de Dieu.

2. Voyez, pour des cacophonies semblables et sur le même mot, les strophes deuxième et cinquième de la pièce intitulée : *Les Diz des Cordeliers.*

Explicit de Nostre-Dame.



La Voie de Paradis,

Ou ci encoumence

La Voie d'Umilitei [1].

Mss. 7218, 7632, 7633.

Mi marz, tout droit en cel termine
Que deſouz terre iſt la vermine
Où ele a tout l'yver eſté,
Si ſ'eſjoït contre l'eſté ;
Cil arbre ſe cuevrent de fueille

1. Legrand d'Aussy a donné l'analyse de cette pièce dans son recueil de *Fabliaux*. Voyez tome II, page 226, édition Renouard. Voyez aussi, pour le même sujet, une autre *Voie de Paradis*, ms. 7218,— et pour des pièces pareilles sur l'enfer, page 384 de mon deuxième volume des *Mystères inédits*, *Le Songe d'Enfer*, ainsi que page 43 de mes *Jongleurs et Trouvères*, la pièce intitulée : *Le Salut d'Enfer*. Elles prouvent que la *fabulation* mise en œuvre par Dante dans son immortel poëme était fréquente à l'époque où il vivait. J'ajoute que Daunou, dans son Discours sur l'état des lettres au XIIIe siècle, a dit, à propos de ce genre de pièces : « Plusieurs per-

Et de flor la terre ſ'orgueille,
Si ſe cuevre de flors diverſes,
D'indes, de jaunes & de perſes;
Li preudon, quant voit le jor né,
Reva arer en ſon jorné;
Après arer ſon jorné ſame.
Qui lors ſemeroit ſi que ſ'âme
Moiſſonnaſt ſemence devine,
Je di por voir, non pas devine,
Que buer ſeroit nez de ſa mère,
Quar tel moiſſon n'eſt pas amère.

Au point du jor c'on entre en oevre

sonnages du temps se rencontrent dans le chemin d'enfer de Raoul de Houdan; la plupart sont des bourgeois dont les noms, restés obscurs, ne rappellent aujourd'hui aucun souvenir; mais on remarque, au milieu de cette liste et dans la demeure de Filouterie, *Jean le Bossu d'Arras*, l'un des trouvères de ce siècle. *La Voie de Paradis*, par Rutebeuf, a aussi un caractère satirique, mais il n'y a pas de personnalités; c'est une description générale des vices ou péchés capitaux. »

M. Paris trouve que *La Voie de Paradis* « doit beaucoup à la première partie du *Roman de la Rose*, composé, suivant toutes les apparences, plus de vingt ans auparavant (c'est-à-dire vers le milieu du règne de saint Louis). »

Selon le même érudit, « Rutebeuf a fait preuve, dans *La Voie de Paradis*, d'un *incontestable talent;* seulement, *vers la fin,* son malheureux goût pour les pointes et les antithèses reprend sur lui de l'empire, et le fait renoncer à la correction élégante et facile qui distingue l'œuvre de Guillaume de Lorris. »

Rustebuef, qui rudement oevre,
Quar rudes eſt, ce eſt la ſomme,
Fu auſſi com du premier ſomme.
Or ſachiez que guères ne penſſe
Où ſera priſe ſa deſpenſſe.
En dormant .i. ſonge ſonja :
Or entendez dont qu'il ſonja,
Que pas du ſonge ne bordon.
En ſonjant, eſcharpe & bordon
Priſt Rustebues, iſſi ſ'eſmuet :
Or chemine, ſi ne ſe muet.

Quant la gent de moi deſſambla,
Vers paradis, ce me ſambla,
Atornai mon pelérinage.
Des oſtes que j'oi au paſſage
Vous vueil conter & de ma voie ;
N'a guères que riens n'en ſavoie :
J'entrai en une voie eſtroite ;
Moult i trovai de gent deſtroite
Qui à aler ſ'i atornoient ;
Mes trop en vi qui retornoient,
Por la voie qui eſtoit male.
Tant vous di n'i a pas grant ale,
Mès mendre que je ne créuſſe.
Ainz que guères alé éuſſe
Trovai .i. chemin à ſeneſtre :
Je vous déiſſe de ſon eſtre
Se je n'éuſſe tant afère ;
Mès la gent qui du mien repère

Va celui ſi grant aléure
Com palefroiz va l'ambléure.

Li chemins eſt biaus & pleſanz,
Délitables & aaiſanz :
Chaſcuns i a à ſa deviſe ;
Quanques ſoihaite ne deviſe ;
Tant eſt pleſanz chaſcuns le va,
Mès de fort eure ſe leva
Qui le va ſe il n'en repère.
Li chemins va à .i. repère
Où trop a dolor & deſtrece ;
Larges eſt, mès toz jors eſtrece.
Li pélerin ne ſont pas ſage :
Paſſer lor eſtuet .i. paſſage
Dont jà nus ne reſortira.
Or ſachiez qu'au reſortir a
Une gent male & féloneſſe
Qui por loier ne por promeſſe
N'en leſſent .i. ſeul eſchaper
Puis qu'il le puiſſent atraper.
Cel chemin ne voil pas tenir,
Trop me fuſt tart à revenir.

Le chemin ting à deſtre main ;
Je, qui n'ai pas non d'eſtre main
Levez, jui la première nuit,
Por ce que mes contes n'anuit,
A la cité de Pénitance :
Moult oi cel ſoir povre pitance.

Quant je fui entrez en la vile,
Ne cuidiez pas que ce ſoit guile,
Uns preudom qui venir me vit,
Que Diex conſeut ſe encor vit,
Et ſ'il eſt mors Diex en ait l'âme,
Me priſt par la main, & ſa fame
Me diſt : « Pèlerins, bien veigniez. »
Léenz trovai bien enſeigniez
La meſnie de la meſon,
Et plains de ſens & de reſon.
Quant je fui en l'oſtel, mon oſte
Mon bordon & m'eſcharpe m'oſte
Il méiſmes, ſanz autre querre ;
Puis me demande de ma terre
Et du chemin qu'alé avoie.
Je l'en dis ce que j'en ſavoie
Tant l'en dis-je, bien m'en ſouvient :
« Se tel voie aler me covient
Com j'ai la première jornée,
Je crierai la retornée. »

Li preudom me diſt : « Biaus amis,
Cil ſires Diex, qui vous a mis
El cuer de fère ceſt voiage,
Vous aidera au mal paſſage.
Aidiez cels que vous troverez,
Conſeilliez cels que vous verrez
Qui requerront voſtre conſeil,
Ce vous lo-ge bien & conſeil. »
Encor me diſt icil preudon

Se je fesoie mon preu don
Orroie-je le Dieu servise ;
Quar trop petit en apetise
La jornée c'on a à fere.
Je le vi douz & débonère,
Si m'abelirent ses paroles,
Qui ne furent vaines ne voles.
Quant il m'ot tout ce commandé,
Je li ai après demandé
Qu'il me dist par amistié
Son non. « J'ai non, dist-il, Pitié. »
— « Pitié ? dis-je, c'est trop biau non. »
— « Voire, fet-il ; mès le renon
Est petiz ; toz jors amenuise.
Ne truis nului qui ne me nuise ;
Dame Avarice & dame Envie
Se duelent moult quant sui en vie,
Et Vaine-Gloire me r'amort,
Que ne désirre que ma mort ;
Et ma fame a non Charité.
Or vous ai dit la vérité,
Mais de ce sommes mal bailli,
Que sovent sommes assailli
D'Orgueil, le gendre Félonie,
Qui nous fet trop grant vilonie.
Cil nous assaut & nuit & jor :
Li siens assaus est sanz séjor.

« De cels que je vous ai conté,
Où il n'a amor ne bonté,

Vous gardez, je le vous commant. »
— « Ha Diex.! oſtes, & je commant?
Ainz ne les vi ne ne connui.
Si me porront bien faire anui :
Jà ne ſauroi qui ce fera.
Ha Diex! & qui m'enſeignera
Comment je les eſchiverai? »
— « Oſtes, je vous enſeignerai
Lor connoiſſance & lor meſon ;
S'il a en vous ſens ne reſon,
Que moult bien les eſchiverez.
Or eſcoutez comment irez
Juſque la meſon de Confeſſe,
Qui la voie eſt .i. poi engreſſe,
Et ſ'eſt aſſez mal à tenir
Ainçois c'on i puiſt avenir.

« Quant vous cheminerez demain,
Si verrez à feneſtre main
Une meſon moult orguilleuſe ;
Bele eſt, mès ele eſt péreilleuſe,
Qu'ele chiet par i. pou devant.
Moult eſt bien fete par devant,
Aſſez miex que n'eſt par derrière,
Et ſ'a eſcrit en la mesière :
« Céenz eſt à Orguex li cointes,
« Qu'à toz péchiez eſt bien aointes. »
Cil granz ſires dont je vous conte
A moult ſouvent & duel & honte
Par ſa manière qui eſt fole,

Et par ſa diverſe parole,
Où il n'a ne ſens ne ſavoir,
Et ſ'en porte cors & avoir.
Sa meſon que je vous deviſe
A-il par ſon beubant aſſiſe
Sor .i. turet[1] enmi la voie,
Por ce que chaſcuns miex la voie.
Moult a oſtes en ſon oſtel,
Qu'il a oſtez d'autrui oſtel
Qui feſoient autrui ouvraingne[2],
Qui auroient honte & vergoingne
Qui de ce lor feroit reproche;
Mès li termes vient & aproche
Que Fortune, qui met & oſte[3],
Les oſtera de chiés tel oſte[4].

« Sire Orguex lor promet l'avoir,
Mès n'ont pas plèges de l'avoir.
Si vous dirai que il en fait
Par parole non pas par fet :
Il fet du clerc archediacre
Et du grant-doien ſouz-diacre ;
Du lai fet provoſt ou bailli,
Mès en la fin ſont mal bailli,

1. *Turet*, quelquefois *turon*; butte, élévation.
2. Ms. 7633. Var. besoigne.
3. Ms. 7633. Var. m'est à hoste.
4. Le Ms. 7633 ajoute ici ces deux vers :

Et ceulx que li ſiècles aroe
Aroera deſouz ſa roe.

Que vous véez avenir puis
Qu'il chiéent en ſi parfont puis,
Par Dieu le père eſperitable,
Por du pain curent une eſtable.

« Icele gent que je vous nomme
Que Orguex eſſauce & aſſomme,
Sont veſtus d'un cendal vermeil
Qui deſtaint contre le ſoleil;
Chapelez ont de flor vermeille
Qui trop eſt bele à grant merveille
Quant ele eſt freſchement cueillie;
Mès quant li chauz l'a acueillie
Toſt eſt morte, matie & mate :
Tel marchié prent qui tel l'achate.

« Deſouz Orgueil, .i. poi aval,
A l'avaler d'un petit val,
A Avariſce ſon manoir,
Et ſi ſont tuit ſi homme noir,
Non pas très noir, mès maigre & pâle,
Por lor dame qui eſt trop male.
Auſi les tient comme en priſon,
Mès de ce fet grant meſpriſon
Qu'à nului nule bonté n'offre.
Enmi ſa ſale ſus .i. coffre
Eſt aſſiſe mate & penſive ;
Miex ſamble eſtre morte que vive ;
Jà ne ſera ſa borſe ouverte,
Et ſi eſt ſa meſon couverte

D'une grant pierre d'aymant ;
Li mur entor ſont à cimant :
Moult eſt bien fermez li porpris.
Cil ſe doit bien tenir por pris
Qui vient en icele porpriſe,
Quar al porpris a tel porpriſe
Qu'ele n'eſt fète que por prendre.
Grant eſpace li fiſt porprendre
Cil qui n'i fiſt c'une huiſſerie,
Qui à l'iſſir eſt briſerie.
Si ſouef clot, ſi ſouef oevre.
C'on ne voit guères de tel oevre.

« Après Avariſce la dame
Eſta une vilaine fame
Et ireuſe : ſ'a à non Ire,
Or vous vueil ſ'a manière dire :
Ire, qui eſt male & vilaine,
Ne fet pas tant deſcharpir laine
Comme ele ſet de cheveus rompre ;
Tout ront quanqu'ele puet arompre ;
Tout a corouz, tant o dolor
Qui tant li fet muer color,
Que toz jors ſont ſes denz ſerrées,
Qui jà ne feront deſſerrées
Se n'eſt por félonie dire ;
Car tels eſt la manière d'Ire,
Que ne li leſt les denz eſtraindre
Et ſouſpirer & parfont plaindre,
Et coroucier à lui-méiſme,

Et ce toz jors li regaïſme;
Jà ne qnerroit por nule choſe.
Tel manière a que toz jors choſe :
Fols eſt qui en chiés li ira.
Tele manière en Ire a
Qu'ele ſe veult à chaſcun prendre
De ce vous vueil je bien aprendre.
Par ceſte reſon entendez,
Vous qui la voie demandez
Por aler a Confeſſion,
Que nus ne doit en ſa meſon
Nul hom receter ne enbatre,
S'il ne veult tencier ou combatre.
Or oiez de ſon habitacle,
Où Diex ne fet point de miracle.

« Du fondement de la meſon
Vous di, que tel ne vit mès hom.
I. mur i a de félonie[1]
Tout deſtempré à vilonie;
Li ſueil ſont de déſeſpérance
Et li pommel de meſchéance;
Li torchéis eſt de haïne.

1. Ces vers rappellent le passage suivant du *Fablel dou Dieu d'Amours,* pièce que j'ai publiée, en 1834, chez Techener :

De rotruenges eſtoit tos fais li pons;
Toutes les plankes de dis & de canchons,
De ſons de harpe les eſtaces del fons,
Et les ſalijes de dous lais de Bretons;
Li foſſés ert de ſoupirs en plaignant, &c.

D'autre chofe que de faïne[1]
Fu cele mefon enpalée,
Quar l'enduire fu engelée.
Si en a efté coroucie
Quant fa mefon eft depecie.
De tristece eft l'empaléure :
Passez outre grant aléure,
Quar ce ne vous porroit aidier ;
Qui n'aime rancune & plaidier,
Je ne lo pas que f'i eftoife,
Quar preudom n'a cure de noife.
Por ce que tu ne t'i arrives,
Li braz, les laz & les folives
Et les chevilles & li tré
Sont, par faint Blanchart de Vitré,
D'un fuft; f'a non Dures-noveles ;
Et de ce refont les affeles[2] ;
Li chevron font d'autre mefrien,
Mès tel merrien ne vaut mès rien,
Quar il eft de méfavanture :
S'en eft la mefon plus obfcure.
Là ne vont que li forsené
Qui ne font pas bien affené.

« El fons d'une obfcure valée
Dont la clarfez f'en eft alée,
S'eft Envie repofée & mife.

1. Fraternité.
2. Ms. 7633. Var. astelas (ais).

Deviſer vous vueil ſa deviſe :
Ne ſai ſ'onc nus la deviſa,
Mès bien ſai que pâle vis a,
Car el lit où ele ſe couche
N'a-il ne chaelit ne couche,
Ainz giſt en ſiens & en ordure ;
Moult a duré & encor dure :
N'i a feneſtre ne verrière [1]
Qui rende clarté ne lumière,
Ainz eſt la meſon ſi obſcure
C'on ni verra jà ſoleil luire.
Ovides raconte en ſon livre,
Quant il parole de ſon vivre,
Qu'il diſt char de ſerpent menjue
Dont merveille eſt qu'il ne ſe tue ;
Mès Rustebues à ce reſpont
Qui la char du ſerpent eſpont
C'eſt li venins qu'ele maintient :
Ez vous la char qu'en ſa main tient ?
Moult a grant obſcurté laienz ;
J'à n'enterront clerc ne lai enz
Qui jamès nul jor aient joie.
Ne cuidiez pas qu'ele ſ'eſjoie
S'ele ne fet qu'autres ſe dueille :
Lors ſ'eſjoït & lors ſ'orgueille
Que ele ot la dure novele ;
Mès lors li torne la roele,

1. Dans le Ms. 7633, après ce vers on lit celui-ci :

Ne par devant ne par derrière

Et lors li ſont li dé changié
Et geu & ris bien eſtrangié
Quant ele ſet autrui léeſce ;
Deuls l'eſjoït, joie la bleſce.

« Moult eſt ſ'entrée viex & ſale ;
Si eſt ſa meſon & ſa ſale
Et ſa valée & orde & vils.
Après ces choſes or devis
De cels qui ſi fort ſe deſvoient
Quant la meſon Envie voient,
Que il vuelent véoir Envie,
Qui ne muert pas, ainz eſt en vie.
Quant il aprochent du repère
Dont nus en ſanté ne repère,
Lors ſi lor trouble la véue,
Et la joie qu'il ont éue
Perdent-il au paſſer la porte.
Or ſavez que chaſcuns en porte [1] :

« Li cors où Envie ſ'embat
Ne ſe ſolace ne eſbat ;
Toz jors eſt ſes viaires pâles,
Toz jors ſont ſes paroles males.
Lors riſt-il que ſon voiſin pleure,
Et lors li recort di deuls ſeure
Quant ſon voiſin a bien aſſez :

1. Les vingt-quatre vers qui suivent manquent au manuscrit 7633.

Jà n'ert ſes viaires laſſez.
Or poez-vous ſavoir la vie
Que cil maine qui a Envie.
Envie fet homme tuer,
Et ſi fet bonnes remuer,
Envie fet rooingner terre,
Envie met ou ſiècle guerre,
Envie fet mari & fame
Haïr, Envie deſtruit âme,
Envie met deſcorde ès frères,
Envie fet haïr les mères,
Envie deſtruit gentillece,
Envie griève, Envie blece,
Envie confont charité
Et ſi deſtruit humilité.
Ne ſai que plus briefment vous die :
Tuit li mal vienent par Envie.

« Accide[1], qui ſa teſte cuevre,
Qu'ele n'a cure de fère œvre
Qu'à Dieu plaiſe n'à ſaint qu'il ait,
Por ce que trop li ſeroit lait
Qui li verroit bon œvre fère,
Lez Envie a mis ſon repère.
Or eſcoutez de la mauvaiſe,
Qui jamès n'aura bien ne aiſe :
Si vous conterai de ſa vie
Dont nul preudomme n'ont envie.

1. *Accide*, froideur, paresse.

« Accide, la tante Parece,
Qui trop pou en eſtant ſe drece
Poi ou noient puis qu'il coviegne
Qu'ele face bone beſoingne,
Voudroit bien que clerc & provoire
Fuſſent à marchié ou à foire,
Si c'on ne féiſt jà ſerviſe
En chapele ne en égliſe;
Quar qui voudra de li joïr
Ne ſa bele parole oïr
Ne parolt de ſaint ne de ſainte,
Qu'ele eſt de tel corroie çainte,
S'ele va droit, maintenant cloche
Que ele ot clocheter la cloche;
Lors voudroit bien que li batiaus
Et li coivres & li métaus
Fuſſent encor tuit à refondre.
La riens qui plus la puet confondre,
Qui plus li anuie & li griève,
C'est ce quant delez li ſe liève
Aucuns por aler au mouſtier,
Et diſt : « Vous i fuſtes moult ier :
Qu'alez-vous querre ſi ſouvent?
Leſſiez i aler le couvent
De Pruilli [1] ou d'autre abéie. »
Iſſi remaint toute eſbahie :
Encor a-ele tel manière
Que jà ne ſera bele chière

1. Ms. 7633. VAR. Puili.

Por qu'ele voie les denz muevre,
Tant fort redoute la bone œvre.
Que vous iroie je aloingnant [1]
Ne mes paroles porloingnant ?
Quanques Diex aime li anuie
Et li eſt plus amer que suie.

« Gloutonie, la ſuer Outrage,
Qui n'eſt ne cortoiſe ne ſage,
Qui n'aime reſon ne meſure,
Refet ſovent le mortier bruire,
Et chiés Haſart le tavernier.
Et ſi fu en la taverne ier
Autant com il a hui eſté :
Ce ne faut yver ne eſté.
Quant ele ſe liève au matin,
Jà en romanz ne en latin
Ne quiert oïr que boule & feſte,
Du ſoir li refet mal la teſte,
Or eſt tout au recommancier.
Aſſez aime miex Monpancier [2]
Que Marſeille ne Carlion [3].

1. Ms. 7633. Var. délaiant.
2. Probablement Montpellier.
3. Le Ms. 7633 dit : « que Lyons; » mais, à la rigueur, on pourrait laisser *Carlion :* cette ville est célèbre chez les auteurs du moyen âge. Ainsi l'on voit dans le lai de *l'Espine*, par Marie de France :

Les eſtores en trai avant
Ki encore ſont à Carlion,
Ens le mouſtier Saint-Aaron.

Walter Scott, dans une note de *Sir Tristrem*, édit.

Por ce vous di-je quar li hon
Qui eſt ſes kex a aſſez paine :
Xiiij. foiz en la ſemaine
Demande bien ſon eſcovoir,
Mès il covient chiés li plovoir
Se tant avient que aus chans plueve,
Que ſa meſons n'eſt mie nueve
Ainz eſt par les paroiz ouverte
El par deſeure deſcouverte.
Or ſachiez que mauvès meſtre a ;
Jamès plus mauvès ne neſtra.
Si herberge ele mainte gent,
Et leu qu'el n'a ne bel ne gent ;
Bediaus & bailliz & borgois,
Qui .iij. ſemaines por .i. mois
Leſſent aler à pou de conte ;
Por ce que de l'ourer ont honte

de 1819, page 300, parle de cette ville, qui, selon quelques auteurs, passe pour la première où le roi Arthur ait établi la *Table-ronde*, et M. Francisque Michel, tome II de son *Tristan*, page 182, a écrit les lignes suivantes : *Cuerlion*, *Carleon* (*upon Usk*), ville du pays de Galles, nommée dans *Les Triades* comme l'une des trois principales résidences du roi Arthur, et appelée *Urbs legionum*, par Geoffroy de Monmouth.

Li bons reis Arzurs teneit
A Karlium, cum l'en diſeit,
A une feſte, qui mout couſte
A un jour de Pentecouſte.

(*Le Lai du Corn*, Ms. de la Bibl. Bodléienne, nº 1687.)

Sont en cel recet receté ;
Tant i ſont qu'il ſont endété
Et créance lor eſt faillie.
Lors eſt la dame mal baillie,
Quar ſes oſtes il covient perdre ;
Si ne ſ'en ſet à cui aerdre,
Aus chanoines des granz égliſes.
Por ce que grans eſt li ſerviſes
Si ſ'en deſcombrent en contant.
Que vous diroie ? il ſont tant
Que clerc, que chanoine, que lai ;
Trop i feroie grant délai.

Luxure, qui les fols deſrobe,
Qu'au fol ne leſt chape ne robe [1],
Qui mainte gent a jà honie,
Eſt bien voiſine Gloutonie ;
Ne faut fors avaler le val.
Tels entre chiés li à cheval
Qui ſ'en revient nuz & deſchaus.
Trop eſt vilains ſes ſeneſchaus :
Tout prent, tout robe, tout pelice :
Ne leſt peliçon ne pelice ;
Des maus qu'el' fet ne ſai le nombre ;
La ſomme en eſt en une eſſombre,
En une reculée obſcure.
Onques nus preudon n'en ot cure

1. Les quarante vers qui suivent manquent au manuscrit 7633.

D'entrer laians por l'obſcurté,
Qu'il n'i a point de ſéurté.
Nus n'i va ne riant ne baut,
Tant ſoit ne garçon ne ribaut,
Qui corouciez ne ſ'en reviegne ;
Et ceſte reſon nous enſeigne
Que nus hon ne ſ'i doit enbatre
Por ſolacier ne por eſbatre.
Cil dient qui i ont eſté
Que la meſon eſt en eſté
Tel' que de glay glagié à point,
Jons ne mentaſtre n'i a point,
Ainz eſt la glagéure eſtrange ;
Si a non Folie & Loſange.
La dame eſt moult plaine d'orgueil ;
Li portiers a non Bel-Acueil :
Bel-Acueil, qui garde la porte ;
Connoiſt bien celui qui aporte ;
A celui met les bras au col,
Quar bien ſet afoler le fol.
Çil qui i va à borſe vuide
Eſt bien fols ſe trover i cuide
Biau geu, biau ris ne bele chière :
De vuide main vuide proière,
Quar vous oez dire à la gent :
« A l'uis, à l'uis qui n'a argent. »

Luxure, qui eſt ſi grant dame,
Qui bien deſtruit le cors & l'âme,
Prent bien le loier de ſon oſte ;

Le cors deſtruit, la richece oſte,
Et quant ele a ſi tout oſté,
S'oſte l'oſte de ſon oſté.
En toz mauvès esforz ſ'esforce,
L'âme ociſt & ſ'en tret la force.
Après tout ce fiert ſi el maigre,
Les iex trouble, la voiz fait aigre.
Ci a feloneſſe eſpouſée :
Sa chamberière a non Rouſée,
Et ſes chambellenz Faus-ſ'i-fie [1].
Or ne ſai que ce ſénéfie,
Quar tant de gent la vont véoir
Qu'à granz paines ont où ſéoir :
Li .i. ſ'en vont, li autre vienent,
Li revenant por fol ſe tienent.

« Biaus douz oſtes, ce diſt Pitié,
Bien vous devroie avoir gitié
D'aler aus leus que je vous nomme,
C'or véez-vous, ce eſt la ſomme,
Que nus n'i vit en ſon aage :
Si leſt-ont l'âme de paiage.
De l'autre voie vous deviſe,
Qui trop eſt bele à grant deviſe
Et trop pleſant qui en a cure ;
Et ſ'eſt aſſez la plus obſcure,
La droite voie, le droit chemin
Auſſi plain com .i. parchemin

1. Ms. 7633. Var. Fouz-ſ'i-fie.

Por aler à confeſſe droit.
Or vous vueil-je dire orendroit
Les deſtroiz qui ſont duſque là :
Si lais la voie par delà.
A deſtre main, vert oriant,
Verrez une meſon riant,
C'eſt à dire de bon afère.
Humilitez la débonère
Eſta léenz, n'en doutez mie.
Raconter vous vueil de ſa vie :
Ne cuidiez pas que je vous mante,
Ne por ce qu'ele ſoit ma tante
Vous en die ce que j'en ſai,
C'onques por ce ne l' me penſſai.

Dame Humilitez la cortoiſe,
Qui n'eſt vilaine ne buſoiſe [1],
Mès douce, debonère & franche,
A veſtu une cote blanche
Qui n'eſt pas de blanc de Nicole,
Ainçois vous di à brief parole
Que li dras a non Bon-Éur.
Nus n'eſt en chiés li aſſéur,
Quar Dans Orguex li outrageus
N'i a pas pris la guerre à geus :
Soventes foiz aſſaut li livre;
Or oiez comment ſe délivre
Et eſcoutez en quel manière :

1. Ms. 7633. Var. borjoise.

S'ele rift & fet bele chière,
Et fet famblant riens ne li griève,
Ce qu'Orguex contre li fe liève.
Lors acore de duel & d'ire.
Orguex fi qu'il ne puet mot dire.
A tant f'en part, ne parle puis;
Maz & confus ferme fon huis :
Lors qui veut avoir pais, fi l'a;
Qui ne veut, fi va par delà,
Or vous dirai de fon oftel,
Onques nus riches hon n'ot te[1].
Li fondemenz eft de concorde;
La dame de Miféricorde
I eftoit quant ele acorda
Le defcort qu'Adans defcorda,
Et qui nous a toz acordé
A l'acort au digne cors Dé,
Qui a, fi com nous recordons,
En fa corde les .iij. cordons.
C'eft la Trinité toute entière :
Cil fainz arbres & cele ente ière
Enchiés Humilité la fage
Quant Diex prift en li herbrégage.
Lors porta l'ente fleur & fruit
Qui puis leffa enfer deftruit.
Li fueil i font de pafcience;
Sages hom & de grant fcience
Fu cil qui ouvra tel ouvraingne.
La mefon fiet en une plaingne :
Si font les paroiz d'amiftié.

N'i eſta pas de la moitié
Tant gent com il i ſoloit eſtre,
Ainz vont le chemin à ſeneſtre.
Poſt & chevron & tref enſamble,
Si com je cuit & il me ſamble,
Sont d'un ouvrangne moult jolive
Si apele on le fuſt olive;
Por ce le fiſt, je vous afie,
Que pais & amor ſénefie.
La couverture atout les lates,
Et li chevron & les chanlates
Sont fetes de bone-aventure :
S'en eſt la meſon plus ſéure.
En la meſon a .vi. verrières,
Iij. par devant & .iij. derrières;
Les .ij. en ſont, ſe Diex me gart,
D'un œvre, ſ'a non Douz-Regart.
Les .ij. méiſmes[1] ſont de grâce
Plus luiſanz que criſtaus ne glace;
Les .ij. autres, ſi com je croi,
Sont de Léauté & de Foi,
Mès ces .ij. ſont pieça briſiées
Et fendues & esfriſiées.
Moult par fuſt bele la meſon
Se il i reperaſt mès hon,
Mès tel gent i ont repairié
Qui ſe ſont mis en autre airié.
« Biaus oſte, Larguece, ma nièce,

1. Ms. 7633 VAR. autres.

Qui a langui ſi longue pièce
Que je croi bien qu'ele ſoit morte [1].
Verrez à l'entrer de la porte;
S'ele puet parler ne véoir,
Si vous fera lez li ſéoir ;
Quar plus volentiers ſe gaimante,
Sachiez, qu'ele ne riſt ne chante.
N'a en l'oſtel homme ne fame
Qui gart ne l'oſtel ne la dame,
Fort Gentillece & Cortoiſie ;
Et cil ont mès ſi corte vie
Que ne gart l'eure que tout muire.
Qui orroit une beſte muire
S'en auroit-il au cuer méſaiſe.
Biaus douz oſte, ne vous deſplaiſe,
Alez-i, ſe's réconfortez,
Quar trop eſt li lieus amortez.
Prenez en gré ſe pou avez ;
Se ceſt proverbe ne ſavez
Je vueil que l'aprenez à mi :
L'en doit penre chiés ſon ami
Poi ou auques, ce c'on i trueve;
Qu'amis eſt, au beſoing le trueve.
Mainte gent ſ'en ſont départi
Qui du leur i ont departi

1. L'auteur aurait pu ici affirmer au lieu de *croire* seulement, car, selon les poëtes du XIII[e] siècle, l'avarice régnait fort à cette époque.

On trouve à ce sujet, dans mon *Recueil des Fabliaux,* une pièce assez remarquable intitulée : *De la Mort Largesce.*

Çà en arrière une partie.
Or eſt la choſe mal partie,
Quar la mort, qui les biens départ,
Les a départiz d'autre part.

« Hoſtes, jà ne vous quier celer,
Là ſe ſoloient oſteler
Empereor & roi & conte
Et cil autre dont l'en vous conte
Qui d'amors ont chançon chanté
Mès Avariſce a enchanté
Si les chenuz & les ferranz
Et toz les bachelers erranz,
Et chanoines & moines noirs
Que toz eſt gaſtés li manoirs.
L'en ſoloit por amors amer,
L'en ſoloit tréſors entamer,
L'en ſoloit doner & prometre :
Or ne ſ'en veut nus entremetre.
Voirs eſt qu'Amors ne vaut mès riens :
Amors eſt mès de viez meſrien,
Amors eſt mès à mains amère,
Se la borſe n'eſt dame & mère.
Amors eſtoit ſa chambellaine,
Qui n'eſtoit fole ne vilaine,
Largueſce muert & Amors change,
L'une eſt mès trop à l'autre eſtrange,
Quar l'en dit & bien l'ai apris :
« Tant as, tant vaus, & tant te pris. »
Débonèretez, qui jadis

Avoit les oftes .x. & .x.
Et .xix. & .xix.,
N'eft prifié vaillant .i. oef;
Quar bien a .lx. & .x. anz,
Se Rustebues eft voir difanz,
Qu'ele prift à Envie guerre,
Qui or eft dame de la terre.
Envie, qui plus ot mefnie,
A la querele defrefnie.
Si a régné dès lors el règne
Et régnera & encor règne :
Jamès à régner ne fin'ra ;
Mès fe jamais en la fin r'a
Débonèreté en prifon ,
Sans mesfez & fanz mefprifon
Croi je que tenir la voudra :
Ce ne fai je f'ele pourra.
Franchife me dift l'autre jor,
Qui en mefon ert à féjor,
Que Débonèreté n'avoit
Recet, ne homme ne favoit
Qui fe meflaft de fon afère
Ne qui point amaft fon repère.
Or a tel honte qu'il ne f'ofe
Monstrer aus genz por nule chofe;
Quar, bien favez, c'eft la couftume
Qu'au-defouz eft chafcuns le plume.
Biaus douz oftes, ce dift Pitiez,
Gardez onques ne defpifiez
Voftre ofteffe quant la verrez,

Mès d'une chofe me créez,
Que tels fet fefte & va tripant
Qui ne fet pas qu'à l'ueil li pant.

« Oftel troverez povre & gafte,
Qu'il n'a léenz ne paint ne pafte.
Bien fai que poi i dormirez :
Savez por qoi vous ne porrez,
Quar qui a compaignie aprife
Bien fai de voir que petit prife
L'aife qu'il a fanz conpaignie;
Nequedent aife n'eft ce mie.
Oftes, dites-li de par moi
Ne f'efmait ne que je m'efmoi,
Quar je fai bien que toft faudra :
Jà nule rien ne nous vaudra
Fors que l'amor de Jhéfu-Crift :
Ce trovons nous bien en efcrit. »

Dift Pitiez : « Charitez, ma fame,
Qui a efté fi vaillant dame,
Eft bien près voifine celui
Qui tant a afère de lui,
Qui a non Débonèreté,
Qui chièrement a achaté
Les enviaus aux envieus
Et les maus aus malicieus.
Noftre oftel verrez bel & cointe,
Mès mainte gent f'en défacointe :
Qu'au foir i vient, f'en va au main ;

François sont devenu Romain
Et li riche homme aver & chiche.
Cil sont preudomme qui sont riche ;
A cels met on les braz aus cols :
Li povres hom est li droiz fols.
Et bien sachiez en vérité
Que se il aime Charité
L'en dira : « C'est par sa folie
Et par sa grant mélancolie
Qui li est entrée en la teste. »
Ice me fet perdre la feste
Et le solaz que g'i avoie.
Nus n'i veut mès tenir la voie,
Fors li moine de Saint-Victor [1],
Quar je vous di nus ne vit or
Si preude gent, c'est sanz doutance.
Ne font pas lor Dieu de lor pance
Comme li autre moine font
A cui toz biens déchiet & font.
Ce sont cil qui l'ostel maintienent,
Ce sont cil qui en lor main tienent

1. M. Paulin Paris induit de ce passage où Rutebeuf fait des compliments aux moines de Saint-Victor, qu'il pourrait bien s'être retiré, vers la fin de ses jours, dans leur maison, d'autant plus que, selon lui, le ton général de *La Voie de Paradis* semble révéler, dans son auteur, « *un moine plutôt qu'un écrivain du siècle.* » Je n'ai ni à blâmer ni à louer cette conjecture, mais je dois faire observer que ce n'est qu'une opinion purement personnelle que rien de positif ne vient appuyer.

Charité & Miſéricorde,
Si com lor oevre me recorde.
Encor raconte li eſcriz
Que Charitez c'eſt Jhéſu-Criz,
Bor ce dient maintes & maint
Que cil qui en Charité maint
Il maint en Dieu & Diex en lui.
Charitez n'eſpargne nului,
Por ſe ſi me merveil moult fort
C'on ne li fet autre confort :
Nus n'i va iriez n'a mal aiſe
Que la meſon tant ne li plaiſe
Que toute rancune là pert :
Ce poez véoir en apert.
Por ce lo que vous i ailliez,
Que ce vous eſtes traveilliez,
Léonz repoſer vous porrez
Et tant eſtre com vous voudrez.
Nous voudrions, por vous eſbatre,
Por .i. jor vous i fuſſiez .iiij.
Tant vous verrions volentiers ;
Et bien ſachiez que li ſentiers
I fut moult plus batuz jadis
De cels c'or ſont en paradis.

Proueſce, qui des ciex abonde,
Qui n'eſt pas en ſervir le monde,
Mès en cel Seignor honorer
Que toz li mons doit aorer,
A dès or mès meſtier d'aïde ;

Quar je vous di que dame Accide,
Qu'à toz preudommes doit puir,
L'en cuide bien fère fuir.
Moult i a jà des ſiens laſſez :
L'uns eſt bleciez, l'autre quaſſez ;
Li autres par ſa lécherie
Eſt entrez en l'enfermerie
Por le cors eſbatre & déduire ;
Li autre doutent la froidure ;
A l'autre trop forment renuit
Ce que il veilla l'autre nuit ;
Si doute du cors enmaigrir.
Itels genz ſi font enaigrir
Le chant de Dieu & les chançons ;
Il aiment miex les eſchançons
Et les kex [1] et les bouteilliers
Que les chanters ne les veilliers.

« Je ne vous oſte de la riègle
Ne cels d'ordre ne cels du ſiècle ;
Tuit ont à bien fère leſſié,
Et ſ'en fuient col eſleſſié
Tant que la mort lor tolt les cors.
Or n'a la dame nul ſecors,
Et ele ſi voudroit veillier,
Et jeûner & traveillier,
Et eſcouter le Dieu ſerviſe ;
Mès orendroit nus ne ſ'aviſe

1. *Quex, queux*, cuisinier.

A fère ce qu'ele commande,
Quar nus envers li ne ſ'amande,
Fors une gent qui eſt venue
Qui dient qu'il l'ont retenue ;
Et cil ſont de ſas enſachié [1],
Et dient que il ont fachié
Lor ordre des fez aus apoſtres.
Por lor meſfez & por les noſtres
Dient il bien tout ſanz doutance
Que il font autel pénitance
Com Diex & ſi apoſtre firent ;
Ce ne ſai je ſe il empirent
Et ſ'il feront ſi com maint autre
Qui ſoloient géſir en piautre ;
Or demandent à briez paroles
Les bons vins & les coutes moles,
Et ont en leu d'Umilité
Pris Orgueil & Iniquité.

« Abſtinence, la ſuer Reſon,
Eſt preſque ſeule en ſa meſon
Qui tant eſt délitable & bele ;
Si n'eſt pas en ordre ruele,
Ainz la porrez véoir à plain
Or n'i ſont mès li dois ſi plain
De gent comme il ſoloient eſtre :
Or vous vueil dire de ſon eſtre :
Toz les .vij. jors de la ſemaine

1. Les Frères-Sacs ou Sachets, établis par saint Louis en 1261. (Voir *Le Dit des Ordres de Paris.*)

Eſt vendrediz ou quarantaine
Léenz, ce vous faz aſavoir ;
Et ſe n'i puet on pas avoir
Tel choſe a l'en en la taverne.
Por ce dit l'en qu'aſſez eſpergne
De bien li preudom qui ne l'a,
Qui Abſtinance l'apela ;
Je di qu'il la baptiſa bel,
Quar ne fu puis le tens Abel
Meſon ſi bele ne ſi nete :
Meſon fu, or eſt meſonete ;
Conſirrers [1] en fu charpentiers ;
Bien fu ſes cuers fins & entiers
A la meſon fonder & fère.
Moult eſt li leus de bel afère
Et moult i dure grant termine
Cil qui léenz ſa vie fine.

« Li preudomme, li ancien
Ont léenz .i. fuſicien
Qui tant par eſt de franche orine
Qu'il gariſt ſanz véoir orine ;
C'eſt Diex, qui fiſique ſet toute,
Qui moult aime la gent ſanz doute
Qui repèrent chiés Abſtinance,
Quar moult en iſt bele ſemance.

« Chaſtée la nete, la pure,
Qui ſanz péchié & ſanz ordure

1. *Conſirrers*, privation.

A eſté & eſt & ſera,
Se Dieu pleſt, vous convoiera
Tant que vous verrez la cité ;
Et ſi ſachiez bien c'une ité
Comme ele eſt ne verrez jamais ;
Ainçois que ſoit toz paſſez mays
La porrez-vous véoir aſſez.
Jamès nus n'en feroit laſſez
Se la cité avoit apriſe ;
N'eſt pas preudom qui la deſpriſe,
Et ſi n'en fet de riens acroire.
Entor Paſques i eſt la foire ;
Xi. jors devant la livrent
Cil qui léenz la délivrent.

« Je ſai bien que léenz ſi errez
Aſſez tels choſes i verrez
Dont anuiz feroit à retrère ;
Et qui a grant jornée à fere
Coucher doit toſt & main lever,
Si que mains ſe puiſſe grever. »
Lonc ce que la jornée eſt granz,
Ce ſoir fu moult Pitiez engranz
De moi gentement oſteler :
Ce ne porroie-je celer.

Repentance, qui tant eſt ſainte
Que l'iror Dieu en eſt refrainte,
Me plot plus que riens à véoir,
Quar il ne porroit meſchéoir
A homme qui eſta dedenz,

S'autant de langues com de denz
M'avoit doné li Rois de gloire,
Por raconter toute l'eſtoire
De la cité de Repentance,
Si feroie je en doutance
Que pou ou noient en déiſſe
Ou que du tout n'i meſpréiſſe.

Quant Jhéſus fu reſuſcitez,
Lors fu ſondée la citez,
Le jor de Pentecouſte, droit
A ce point & à cel endroit
Que Sainz Eſperiz vint en terre
Por fère aus apoſtres conquerre
Le pueple des Juys divers.
Cele citez, ce diſt li vers,
Eſt fermée de .iiij. portes
Qui ne ſont eſclames ne tortes;
La première a non Remembrance
Et l'autre a non Bone-Eſpérance
C'on doit avoir ou Sauvéor,
Et la tierce ſ'a non Paor;
La quarte eſt fète d'Amor-fine,
Et c'eſt cele qui ſachemine
A Confeſſe, qui tout nétoie:
Moult i a entrapeuſe voie
Ainçois c'on i puiſſe venir
Qui ne met grant paine ou tenir.

Explicit la Voie de Paradis.



La Bataille des Vices contre les Vertus,

Ou ci encoumence

Li Diz de la Mensonge [1].

Mss. 7218, 7633.

PUISQU'AUTEURS & auctoritez
S'acordent que c'eſt véritez
Qui eſt oiſeus, de légier pèche,
Et cil ſ'âme trahiſt & trèche
Qui ſanz ouvrer ſa vie fine,

1. Legrand d'Aussy a donné un extrait de cette pièce, qui date de 1270 environ et du vivant encore de Louis IX, dans le tome V des *Notices des manuscrits*, page 404. Parmi les réflexions qui précèdent son extrait, il en a dirigé contre saint Louis quelques-unes qui nous ont paru fort injustes, mais qui n'étaient peut-être que sévères à l'époque où Legrand d'Aussy écrivait (an VII de la République). Toutefois nous ne croyons pas qu'on puisse, à moins d'être aveuglé par l'esprit de parti, soutenir aujourd'hui que Louis IX *fut l'un des souverains les plus médiocres et même l'un des plus funestes qu'ait eus la France.* Peut-être ce prince eut-il tort de soutenir aussi vivement qu'il le fit les ordres religieux, au

Quar tel vie n'eſt mie fine,
Por ce me vueil à oevre metre
Si com je m'en ſai entremetre :
C'eſt à rimer [1] une matire
Au leu d'ouvrer, à ce m'atire,
Quar autre ouvraingne ne ſai fère [2];
Or entendez à mon afère :
Si orrez de .ij. ordres ſaintes
Que Diex a eſléus en maintes
Qu'aus vices ſe ſont combatu,
Si que vice ſont abatu
Et les vertuz ſont eſſaucies ;
S'orrez comment els ſont haucies ;
Et comment viſce ſont vaincu.
Humilité par ſon eſcu
A Orgueil à la terre mis,

détriment des corporations déjà établies, telles que l'Université, par exemple; mais de cette faute (en admettant qu'il y en ait une à cela) aux assertions de Legrand d'Aussy, il nous semble que la distance est grande. La piété extrême de saint Louis était relevée par d'éminentes qualités, et si nous voyons aisément en quoi son règne a été glorieux pour la France, nous n'apercevons point avec autant de facilité en quoi il lui a été funeste.

La Bataille des Vices contre les Vertus est, comme beaucoup d'autres pièces de Rutebeuf, une satire contre les Jacobins et les Cordeliers.

1. Ms. 7633. Var. ouvrier.

2. Rutebeuf nous dit, en effet, dans la pièce intitulée: *Le Mariage Rutebeuf,* qu'*il n'est pas ouvriers des mains.*

Qui tant eſtoit ſes anemis.
Larguece i a mis Avariſce,
Et Débonèretez .i. viſce
C'on apele Ire la vilaine ;
Et Envie, qui partout raine,
R'eſt vaincue par Charité.
De ce dirai la vérité :
C'eſt or ce que poi de gent cuide.
Proeſce r'a vaincue Accide,
Et Abſtinence Gloutonie
Qui mainte gent avoit honie
Et mainte richece gaſtée.
S'orrez comment dame Chaſtée,
Qui tant eſt fine & nete & pure,
A vaincue dame Luxure.
N'a pas bien .lx. & x. anz,
Se Rustebués eſt voir diſanz[1],
Que ces .ij. ſaintes ordres vinrent
Qui les fez aus apoſtres tindrent,
Par préeſchier, par laborer,
Par Dieu ſervir & aorer.
Menor & Frère Prêchéeur,
Qui des âmes ſont peſchéeur,
Vindrent par volenté devine.
Se di por voir, non pas devine,
S'il ne fuſſent encor venu
Maint grant mal fuſſent avenu
Qui ſont remez & qui remaingnent

1. 7633. Var. Se bone gent ſunt voir dizans.

Par les granz biens que il enseignent.
Por preschier humilité
Qui est voie de vérité,
Por l'essaucier & por l'ensivre,
Si comme il truevent en lor livre,
Vindrent ces saintes genz en terre :
Diex les envoia por nous querre.
Quant il vindrent premièrement
Si vindrent assez humblement :
Du pain quistrent, tel fu la riègle,
Por oster les péchiez du siècle.
S'il vindrent chiés povre provoire,
Tel bien comme il ot, c'est la voire,
Pristrent en bone paciance
El non de sainte Pénitance [1] :
Humilitez estoit petite
Qu'il avoient por aus eslite :
Or est Humilitez greignor
Que li frère sont or seignor
Des rois, des prélas & des contes.
Par foi, si seroit or granz hontes
S'il n'avoient autre viande
Que l'Escripture ne demande [2],
Et ele n'i met riens ne oste
Que ce c'on trueve en chiés son oste [3].

1. Voyez, dans *Le Dit des Règles*, une critique semblable.
2. Ms. 7633. Var. commande.
3. Allusion à ces paroles de Jésus-Christ : « Prenez ce que vous trouverez. »

Humilitez eſt tant créue
C'Orguex corne la recréue ;
Orguex ſ'en va, Diex le cravant,
Et Humilitez vient avant ;
Et or eſt bien droiz & reſons
Que ſi granz dame ait granz meſons
Et biaus palais & beles ſales,
Maugré toutes les langues males,
Et la RUSTEBUEF tout premiers,
Qui d'aus blaſmer fu couſtumiers
Ne vaut il miex c'Umilité
Et la Sainte Divinité [1]
Soit léue en roial palais,
C'on fiſt d'aumoſnes & de lais,
Et de l'avoir au meillor roi
C'onques encor haïſt deſroi,
Que ce c'on ſecoruſt la terre
Où li fol vont folie querre;
Conſtantinoble [2], Rommenie ?

1. *Divinité.* — Voyez l'explication de ce mot à la fin du *Dit des Jacobins.*

2. Legrand d'Aussy a mis ici cette note : « Constantinople, prise par les Latins en 1204, avait été reprise, en 1261, par Michel Paléologue. Ces mots *au recouvrement de Constantinople* annoncent donc que c'est postérieurement à l'année 1261 que Rutebeuf composa sa satire. D'un autre côté, comme il écrivait sous saint Louis et que ce prince mourut en 1270, il s'ensuit qu'elle parut en 1270, et que, par conséquent, il se trompe quand il dit qu'il y avait *plus de soixante et dix ans* que les deux ordres étaient institués. L'un est de l'an 1215 et l'autre de 1216. » Par

Se Sainte Ygliſe eſcommenie,
Li Frère puéent bien aſſaudre,
S'eſcommeniez a que ſaudre.
Por miex Humilité deſſendre,

le fait, le raisonnement de Legrand d'Aussy est juste, et le vers de Rutebeuf n'est pas exact; mais Legrand d'Aussy avait, pour s'assurer de quelle époque datait la *Bataille des Vices*, un moyen bien plus simple que de chercher chicane à propos de quelques années à notre poëte, car dire qu'il a composé sa pièce avant 1270, parce qu'il écrivait sous saint Louis et que ce prince mourut avant cette époque, n'est pas un raisonnement fort concluant, attendu que notre poëte vécut et écrivit bien au-delà de l'époque précitée. Il fallait tout simplement, pour rendre cette preuve logique, parcourir la fin de la pièce, où il est dit que maître Chrétien était mort quand Rutebeuf écrivit sa *Bataille*. Or Chrétien mourut de 1269 à 1270, ce qui précise la date d'une façon inattaquable. Mais Legrand d'Aussy (et ce n'est pas un immense tort) ignorait ce que c'était que maître Chrétien, Nous avouons bien naïvement que nous ne le saurions peut-être pas davantage si notre projet de donner une édition de Rutebeuf ne nous avait fait étudier les querelles théologiques du XIIIe siècle. Mais ce que je pardonnerai moins volontiers au spirituel traducteur de nos fabliaux, c'est d'avoir mis à la fin de son analyse la note suivante : « A la suite de la satire de Rutebeuf, le copiste du manuscrit en a par erreur inséré une autre qu'il confond avec la première, quoiqu'elle en soit distincte. Dans celle-ci les Jacobins, à la vérité, sont maltraités comme dans l'autre; mais il s'agit de leur querelle avec l'Université et avec Guillaume de Saint-Amour, ce fameux champion qui combattit contre eux avec tant de cou-

S'Orguex ſe voloit à li prendre,
Ont fondé .ij. palais li Frère,
Que foi que doi l'âme mon père,
S'ele avoit léenz à mengier
Ne ſire Orgueil ne ſon dangier
Ne priſeroit vaillant .i. oef [1]
Deçà .viij. mois, non deçà. ix.
Ainz atendroit bien dès le liége
C'on li veniſt lever le ſiége.
Or parlent aucun meſdiſant
Qui par le païs vont diſant
Que ſe Diex avoit le roi pris
Par qui il ont honor & pris,
Mult ſeroit la choſe changie [2]
Et lor ſeignorie eſtrangie;
Et tels lor fet or bèle chière
Qui pou auroit lor amor chière,

rage et si peu de succès. Ce sujet, bien qu'analogue, n'a rien de commun avec *la Bataille des Vices contre les Vertus*. Évidemment Legrand d'Aussy se trompe : tout le dernier alinéa de notre pièce en fait certainement partie intégrante et n'a point été ajouté par le copiste. Il est même tout simple que Rutebeuf, qui vient à la fin de l'alinéa précédent de parler de Chrétien, parle au commencement de celui-ci de Guillaume de Saint-Amour, collègue du premier, et qui souffrit pour la même cause des persécutions encore plus grandes.

1. Ms. 7633. VAR. oef.

2. Ce passage et celui de la page suivante, où saint Louis est nommé comme étant vivant, prouvent clairement que cette pièce a été composée avant 1270.

Et tels lor fet ſamblant d'amor
Qui ne le fet fors por cremor.
Et je reſpont à lor paroles,
Et di qu'els ſont vaines & voles :
Se li Rois fet en aus ſ'aumoſne
Et il de ſes biens lor aumoſne
Et il en prennent, il ſont bien ;
Quar il ne ſevent pas combien
Ne com longues ce puet durer.
Li ſages hom ſe doit murer
Et garnir por crieuſe d'aſſaut :
Por ce vous di, ſe Diex me ſaut,
Qu'il n'en ſont de riens à blaſmer.
Se l'en lor fet ſamblant d'amer
Il en ſevent aucune choſe :
Por ce ont il ſi bien lor cort cloſe,
Et por ce font il ce qu'il font.
L'en dit mauvès fondement font;
Por ce font il lor fondement
En terre ſi parfondément,
Quar ſ'il eſtoit demain chéus
Et li rois Loys fuſt féus [1]
Il ſe penſſent bien tout l'afère
Que il auroient mult à fère
Ainz qu'il éuſſent porchacié
Tel joiel comme il ont braſſié :

1. Ce passage prouve que *La Bataille des Vices* fut écrite avant la mort de saint Louis, probablement peu de temps avant son départ pour Tunis, et peut-être même qu'il était devant cette place.

Le bien praingne l'en quant l'en puet,
C'on ne le prent pas quant l'en vuet.
Humilitez eſt ſi grant dame
Qu'ele ne crient home ne fame,
Et li frère qui la maintienent
Tout le roiaume en lor main tienent;
Les ſecrez encerchent & quièrent[1],
Partout ſ'embatent & ſe fièrent :
S'on les leſt entrer ès meſons
Il i a .iij. bones reſons :
L'une eſt qu'il portent bone bouche,
Et chaſcuns doit douter reprouche;
L'autre c'on ne ſe doit amordre
A vilener nule gent d'ordre;
La tierce ſi eſt por l'abit,
Où l'en cuide que Diex abit,
Et ſi fet il, je n'en dout mie
Ou ma penſſée eſt m'anemie.
Par ces reſons & par mainte autre
Font-il aler lance ſor fautre[2]
Larguece deſor Avariſce;

1. Ce passage, qu'on peut rapprocher de plusieurs autres de Rutebeuf qui contiennent les mêmes reproches, est très-important; il confirme la vérité des paroles de Guillaume de Saint-Amour lorsqu'il appelle les Dominicains *pseudo-prædicatores, otiosos, penetrantes domos, thalamorum regalium subintratores, etc.*

2. Voir pour cette expression *lance sor fautre,* une des notes de la septième strophe du *Dit des Jacobins.*

Quar treſtoute la char hérice
Au mauvès qui les voit venir :
Tart li eſt qu'il puiſſe tenir
Choſe qui lor ſoit bone & bele ;
Quar il ſevent mainte novele.
Si lor fet cil joie & feſte
Por ce qu'il ſe doute d'enqueſte,
Et font tel tenir à preudomme
Qui ne ſoit pas la loi de Romme.
Ainſi font large de l'aver,
De tel qu'il devroient laver
Le don qu'il recoivent de lui.
Li frère ne doutent nului,
Ce puet l'en bien jurer & dire.
De Débonèreté & Ire
Orrez le poingneis mortel ;
Mès en l'eſtor i ot mort tel,
Dont domages fu de ſa mort.
La mort, qui à mordre ſ'amort
Qui n'eſpargne ne blanc ne noir,
Mena celui à ſon manoir.
Si n'eſtoit pas mult anciens ,
Et ot non meſtre CRESTIENS [1],
Meſtre eſtoit de divinité [2] ;

1. *Crestiens* ou *Chrétien*, chanoine de Beauvais, l'un des collègues de Guillaume de Saint-Amour, et qui alla à Rome avec lui pour la défense du livre *des Périls*, mort vers 1270.

2. J'ai dit plus haut qu'on appelait ainsi la théologie.

Pou verrez mès devin ité.

Débonèretez & dame Ire,
Qui ſovent a meſtier de mire,
Vindrent, lor genz toutes rengies,
L'une des autres eſtrangies,
Devant l'apoſtoile ALIXANDRE [1],
Por droit oïr & por droit prendre.
Li frère Jacobin i furent
Por oïr droit ſi comme il durent,
Et GUILLAUME de Saint-Amor [2],
Quar il avoient fet clamor
De ſes ſermons, de ſes paroles.
Si m'eſt avis que l'apoſtolès
Bani icel meſtre GUILLAUME [3]
D'autrui terre & d'autre roiaume.
S'il a partout tel avantage [4],

1. Alexandre IV fut élu pape en 1254 et mourut en 1261.

2. L'Université fit des quêtes pour subvenir aux frais de voyage de Guillaume de Saint-Amour et de ses compagnons, qui étaient Eudes de Douai, Nicolas de Bar-sur-Aube et Chrestiens; mais le produit n'en fut probablement pas suffisant, puisque, plus tard, Guillaume fut autorisé à retirer, sur les biens de l'Université, les avances faites par lui pour ce procès, et à emprunter, en hypothéquant de ses biens, la somme de 300 livres tournois.

3. On retrouve d'une manière très-exacte les mêmes arguments dans la complainte *de Guillaume de Saint-Amour*.

4. Henri Estienne, dans son *Apologie pour Héro-*

Baron i ont honte & domage,
Qu'ainſi n'ont il rien en lor terre
Qui la vérité veut enquerre.
Or dient mult de bone gent,
Cui il ne fu ne bel ne gent
Qu'il fuſt baniz, c'on li fiſt tort;
Mès ce ſachent & droit & tort
C'on puet bien trop dire trop de voir;
Bien le poez apercevoir
Par ceſtui qui en fu banis,
Et ſi ne fu mie fenis
Li plais, ainz dura par[1] grant pièce[2];

dote, dit, en parlant de Guillaume de Saint-Amour, livre Ier, chapitre XXX : « Il faut noter que celuy qui, environ l'an 1260 ne fut que banni, s'il euſt été trois cents ans après, il n'euſt pas eſté quitte à ſi bon marché; mais on l'euſt fait diſputer contre les bourrées et les fagots, auſſi bien qu'on a fait à une infinité d'autres depuis cinquante ans. » Ce n'en fut pas moins une chose curieuse et que Rutebeuf relève en plus d'un endroit, que de voir le pape s'arroger le droit, lui souverain étranger, *de bannir* (comme il le fit), *du royaume de France*, des gens qui n'étaient pas ses sujets. Guillaume de Nangis fait remarquer, en outre, que *le Livre des Périls* fut brûlé à Aguani : « *non propter hæresiam quam continebat, sed quia contra præfatos religiosos seditionem et scandala concitabat.* »

1. Ms. 7633. VAR. puis.

2. Rutebeuf a parfaitement raison : le souvenir de cette querelle dura longtems, et Guillaume laissa après lui une réputation d'éloquence, de courage et de fermeté qui lui survécut de beaucoup. Nous en

Quar la cort, qul fet & depièce,
N'ut Guillaume de Saint-Amor,
Et par prière & par cremor.
Cil de cort ne ſevent qu'il font,
Quar il font ce qu'autres desfont [1],
Et ſi desfont ce qu'autres fet ;
Ainſi n'auront il jamès fet.

trouvons une preuve dans le *Roman de la Rose* :

« Qui de mendiance vuet vivre
Faire le puet non autrement,
Se cil de *Saint-Amour* folment,
Qui deſputer ſavoit & lire
Et preeſchier ceſte matire
A Paris avec les devins .... »

Ailleurs, Jean de Mung dit encore :

« Et je ne men tiroie mie
Se je devoie perdre la vie
Ou eſtre bannis du royaulme
A tort cum meſtre Guillaume
De Saint-Amour qu'Ypocriſie
Fiſt eſſilier par grant envie. »

1. Ms. 7633. Var.

Cil de cort font bien ce qu'il font,
Car il défont ce qu'autre font.

Explicit

la Bataille des Vices contre les Vertuz.





La Lections d'Ypocrisie et d'Umilitei,

Ou ci encoumence

Le Dit d'Ypocrisie [1].

Mss. 7615, 7633.

Au temps que les cornoilles braient,
Qui por la froidure ſ'eſmaient
Qui ſor les cors lor vient errant,
Qu'eles vont ces noiz enterrant
Et ſ'en garniſſent por l'iver,

1. Le sens de cette pièce est très-obscur, et d'autant plus difficile à découvrir que Rutebeuf, sans doute par suite de quelque mésaventure, le dissimule exprès. Cependant la fin du poëme nous en donne la clef. Il s'agit évidemment de l'élection, faite en 1271, après trois ans de vacance du siége pontifical de Thibaud, archidiacre de Liège, sous le nom de Grégoire X, pour succéder à Clément IV. Le poëte n'ose pas s'expliquer trop clairement; mais toute sa *fabulation*, dans laquelle on trouve une énergique peinture des abus de la cour de Rome, tend à nous apprendre enfin l'élection du nouveau pape, qu'il désigne galamment sous le nom de Courtois. Pour qu'on

Qu'en terre ſont entré li ver
Qui ſ'en iſſirent por l'eſtei,
Si y ont par le chaut eſtei,
Et la froidure ſ'achemine [1],
En ſe tens & en ce termine
Où je béu à grant plentei
D'un vin que Dieux avoit plantei
La vigne & follei le vin,
Ce ſoir me jeta ſi ſovin
Que m'endormi en eſle pas;
Mes eſperiz ne dormi pas,
Ainſois chemina toute nuit.
Or eſcouteiz, ne vos anuit,
Si orroiz qu'il m'avint en ſonge
Qui puis ne fu mie menſonge.

Ce ſoir ne fui point eſperiz,
Ainz chemina mes eſperiz
Par mainz leu & par mainz pays.
En une grant citei layz [2]

ne s'y trompe pas, il a bien soin de nous dire que l'élection faite, il repasse immédiatement *les monts de Mongieu*, c'est-à-dire les Alpes, comme on les désigne souvent dans nos vieux romans de geste : ce qui prouve qu'il s'agit bien d'une élection faite à la cour de Rome.

1. Rutebeuf se montre ici très-exact, car l'élection du pape nouveau eut lieu au mois de septembre, c'est-à-dire en automne, saison dont il fait la description.

2. Une grant citei *layz*, c'est-à-dire Rome.

Me ſanbla que je m'areſtoie,
Car trop forment laſſeiz eſtoie,
Et c'eſtoit grant pièce après nonne.
Uns preudons vint : ſi m'abandone
Son hoſteil por moi habergier.
Qui ne cembloit mie bergier,
Ainz fu cortois & débonaires :
El païs n'a de teil gent guaires,
Et ſi vos di treſtot ſans guille
Qu'il n'eſtoit mie de la vile
Ne n'i avoit encor eſtei
C'une partie de l'eſtei[1] :
Cil m'enmena en ſa maiſon ;
Et ſi vos di c'onques mais hom
Laſſeiz ne fu ſi bien venuz :
Moult fui ameiz & chier tenuz,
Et honoreiz par le preudoume ;
Et il m'enquiſt : « Comment vous noume
La gent de voſtre coniſſance ? »
— « Sire, ſachiez bien, ſans doutance,
Que hom m'apelle RUTEBUEF,
Qui eſt dis de rude & de buef. »
— « RUTEBUEF, biau très doulz amis,
Puiſque Dieux ſaians vous a mis
Moult ſui liez de voſtre venue.
Mainte parole avons tenue.

2. Tout ceci est très-exact. Thibaud n'était pas Romain; il avait été chanoine de Lyon, puis archidiacre de Liège, et il ne résidait dans la ville éternelle que depuis environ dix mois quand il fut élu.

De vos, c'onques mais ne vous véiſmes,
Et de voz dis & de voz rimes
Que chacuns déuſt conjoïr [1];
Mais li coars ne's daingne oïr
Pour ce que trop y a de voir.
Par ce poeiz aparſouvoir
Et par les rimes que vous dites
Qui plus doute Dieu qu'ypocrites ;]
Car qui plus ypocrites doute
En redoutant vos dis eſcoute
Se n'eſt en ſecreit ou en chambre ;
Et par ce me ſouvient & membre
De ceulz qu'à Dieu vindrent de nuiz
Qui redoutoient les anuiz

1. On voit ici que notre poëte avait de lui une certaine opinion, puisqu'il prétend que l'on connaissait ses rimes et ses dis jusqu'à Rome. Il a, du reste, manifesté cette opinion en d'autres endroits de ses œuvres, témoin *Le Mariage Rutebeuf*, où il dit :

« L'en ſe ſaine parmi la ville
« De mes merveilles.
« On les doit bien conter aux veilles, etc. »

Je serais, du reste, assez porté à croire que ses ennemis même avaient contribué à la lui inspirer. Ainsi le pape Alexandre IV voulut faire brûler à Paris, non-seulement le livre *des Périls des derniers temps*, mais encore « *qnelques autres libelles fameux en infamie et détractation des Frères-Prêcheurs, ainsi que des rhythmes et chansons.* » Il est probable que certaines pièces de Rutebeuf se trouvèrent comprises dans la proscription. Cela put, à coup sûr, donner quelque orgueil à notre poëte.

De ceulz qui en croix mis l'avoient
Que félons & crueulz ſavoient ;
Et ſi r'a il une autre gent
A cui il n'eſt ne biau ne gent
Qu'il les oent; ſ'es oent il.
Cil ſunt boen qui ſunt doble oſtil ;
Celx reſemble li beſaguz[1] :
De .ij. pars trenche & eſt aguz ;
Et cil vuelent ſervir à riègle
Et ypocriſie & le ſiècle.
Si r'a de teilz cui il ne chaut
S'ypocrite ont ne froit ne chaut,
Ne c'il ont ne corroz ne ire ;
Cil vos eſcoutent bien à dire
La véritei treſtoute plainne
Qu'il plaidoient de teſte ſainne. »

Ne feroit ci pas li redéimes[2]
Des paroles que nos déîmes
Conteiz à petit de ſéjour ;
Ainſinc envoîames le jour,
Tant qu'il fut tanz de table metre,
Car bien ſ'en ſavoit entremetre
Mes hoſtes de parleir à moi
Sans enquerre ne ce ne quoi.
Les mains lavâmes por ſoupeir :
Mes bons hoſtes ne fiſt ſopeir,

1. Ce nom s'est conservé jusqu'à nous : la *besaiguë* est un instrument dont se servent les charpentiers.
2. *Redéime*, dixième du dixième.

Et me fiſt ſéoir à ſa coſte :
Hom puet bien faillir à teil hoſte ;
Et delez moi ſ'aſſiſt ſa mère,
Qui n'eſtoit vilaine n'amère.

Ne vos vuel faire longue ſable :
Bien fûmes ſervi à la table.
Aſſeiz béûmes & manjâmes :
Après mangier les mains lavâmes ;
S'alâmes eſbatre él prael.
J'enquis au preudome loiel
Coument il eſtoit apeleiz,
Que ceſt nons ne me fuſt celeiz ;
Et il me diſt : « J'ai non Cortois,
Mais ne me priſent .i. nantois
La gens de ceſte région ;
Ainz ſui en grant confuſion,
Que chacuns d'eulz me monſtre au doi,
Si que ne ſai que faire doi.
Ma mère r'a non Cortoiſie,
Qui bien eſt mais en cort teiſie,
Et ma fame a non Bele-Chière,
Que ſorvenant avoient chière,
Et li eſtrange & li privei
Quant il eſtoient arivei ;
Mais ciſt l'ociſtrent au venir
Tantoſt qu'il la porent tenir.
Qui Bele-Chière vuet avoir,
Il l'achate de ſon avoir.
Il n'ainment joie ne déduit ;

Qui lor done, ſi les déduit,
Et les ſolace, & les déporte [1] ;
N'uns povres n'i paſce la porte
Qui ne puet doneir ſanz prometre.
Qui n'a aſſeiz la main où metre
N'atende pas qu'il faſſe choze
Dont biens li veingne à la parcloze,
Ainz ſ'en revoit en ſon païs,
Que dou venir fu folz naïz.
« En ceſte vile a une cort ;
Nul leu teil droiture ne court [2]
Come ele court à le court ci [3],
Car tuit li droit ſont acourci,
Et droiture adès i acourte :
Se petite ière, or eſt plus courte,
Et toz jors mais acourtira ;
Ce ſache cil qu'à court ira ;
Et teiz ſa droiture i achate
Qui n'en porte chaton ne chate ;
Si l'a chièrement achaté
De ſon cors & de ſon cheté,
Et avoit droit quant il là vint :
Mais au venir li méſavint,
Car ſa droiture ert en ſon coffre :
Si fu pilliez en roi di coffre.
Sachiez de la court de laienz

1. Ms. 7615. Var. conforte.
2. Ms 7615. Nelui por droiture n'i cort.
3. Ms. 7615. Var. a ceſt ci.

Que il n'i a clerc ne lai enz,
Se vos voleiz ne plus ne mains,
Qu'avant ne vos regart au mains
Se vos aveiz vos averoiz;
Se vos n'aveiz vos i feroiz
Autant com l'oe ſeur la glace,
Fors tant que vos aureiz eſpace
De vos moqueir & eſcharnir.
De ce vos vuel je bien garnir,
Car la terre eſt de teil menière
Que touz povres fait laide chière.
Mains ruungent & vuident borces,
Et faillent quant elz ſont rebources,
Ne ne vuelent nelui entendre
C'il n'i puéent runger & prendre,
Car de reungier[1] mains eſt dite
La citeiz qui n'eſt pas petite;
Teiz i va riches & rians
Qui ſ'en vient povres mendianz.
Laiens vendent, je vos afi,
Le patrimoinne au Crucefi
A boens deniers fés[1] & contans.
Si lor eſt à pou dou contanz
Et de la perde que cil ait
Qui puis en a & honte & lait,

1. Il y a ici en note, de la main de Fauchet, sur la marge du manuscrit 7615 : *Roma rodans manû*. Tout ceci, en effet, est une allusion des plus sévères à la cour de Rome, et s'accorde très-bien avec le tableau que nous en tracent les historiens.

Qui l'achate ainz qu'il ſoit délivres;
Rutebuez dit que cil eſt yvres,
Quant il achate chat en ſac ;
S'avient puis que hon dit : eſchac
De folie, matei en l'angle,
Que hon n'a cure de ſa jangle.

« Avariſce eſt de la cort dame
A cui il ſunt de cors & d'âme,
Et ele en doit par droit dame eſtre,
Qu'il ſunt eſtrait de ſon anceſtre,
Et ele eſt dou mieulz de la vile ;
Ne cuidiez pas que ce ſoit guile,
Car ele en eſt née & eſtraite,
Et Covoitiſe la ſeurfaite,
Qui eſt ſa couzine germainne ;
Par ces .ij. ſe conduit & mainne
Toute la cours entièrement.
Cel compeire trop chièrement
Sainte Églize par mainte fois ;
Et ſi em empire la foiz .
Car teiz i va boens Creſtiens
Qui ſ'en vient fauz Fariſiens.

Quant il m'ot aſſeiz racontei
De ces genx qui sunt ſanz bontei,
Je demandai qui eſt li ſires,
Ce c'eſt roiauteiz ou empires;
Et il me reſpont ſanz deſroi :
« N'i a empéreor ne roi,

Ne ſeigneur, qu'il eſt treſpaſſeiz;
Mais atendans i a aſſeiz
Qui béent à la ſeignorie :
Vaine-Gloire, & Hipocrisie,
Et Avariſce & Covoitize
Cuident bien avoir la juſtiſe,
Car la terre remaint ſans hoir ;
Si la cuide chacuns avoir.
« D'autre part eſt Humiliteiz,
Et Bone-Foiz & Chariteiz,
Et Loiauteiz, cil ſont à deſtre,
Qui déuſſent eſtre li meſtre ;
Et cil les vuelent maîtroier
Qui ne ce vuelent otroier
A faire ſeigneur ſe n'eſt d'eux,
Si ſeroit damages & deulz ;
Cil ſ'aſemblent aſſeiz ſouvent
Et en chapitre & en couvant;
Aſſeiz dient, mais il ſont pou
Ni à ſaint Père ne à ſaint Pou :
C'eſt ce auques de lor afère,
Mais orendroit n'en ont que faire. »

Je vox ſavoir de lor couvainne
Et enquerre la maître vainne
De lor afaire & de lor eſtre,
Li queiz d'eulz porroit ſires eſtre ;
Et vi qu'à ceſte veſtéure
N'auroie pain n'endoſſéure.
Viii. aunes d'un camelin pris,

Brunet & groz, d'un povre pris,
Dont pas ne fui à grant escot;
S'en fis faire cote & sorcot
Et une houce grant & large
Forrée d'une noire sarge.
Li sorcoz fu à noire panne :
Lors ou-ge bien trovei la manne,
Car bien sou faire le marmite,
Si que je resembloie hermite
Celui qui m'esgardoit de fors,
Mais autre cuer avoit ou cors.

Ypocrisie me resut,
Qui trop durement se désut,
Car ces secreiz & ces afaires,
Por ce que je fui ces notaires,
Sou touz & quanqu'ele pensoit.
Sor ce que vos orroiz ensoit
Ele vout faire son voloir,
Cui qu'en doie li cuers doloir;
Il ne lor chaut, mais qu'il lor plaise,
Qui qu'en ait poinne ne mésaise.
Vins & viandes vuet avoir,
S'om les puet troveir por avoir
Juqu'à resoule Marion,
Et non d'ameir religion,
Et de toutes vertuz ameir.
S'a en li tant fiel & ameir
Qu'il n'est n'uns hom qui li mesface
Qui jamais puist avoir sa grace.

C'eſt li glaſons qui ne puet fondre :
Chacun jor la vodroit confondre
Ce chacun jor pooit revivre.
Ours ne lyons, ſerpent ne vuyvre
N'ont tant de cruautei encemble
Com ele ſeule, ce me cemble.
Ce vous ſaveiz raiſon entendre,
C'eſt li charbons deſoz la cendre,
Qui eſt plus chauz que cil qui flame.
Après ſi vuet que hons ne fame
Ne ſoit oïz ne entenduz,
Ce il ne c'eſt à li renduz,
Puis qu'il eſt armeiz de ces armes,
Et il puet l'en ploreir .ij. larmes,
Ou faire cemblant dou ploreir.
Il n'i a fors de l'aoreir :
Guerroier puet Dieu & le monde,
Que n'uns n'eſt teiz qui li reſponde.

Teil aventage ont ypocrite,
Quant il ont la parole dites
Que il vuelent eſtre créu,
Et ce c'onques ne fu véu
Vellent-il teſmoignier à voir.
Qui porroit teil éur avoir
Con de lui loeir & priſier,
Il ſ'en feroit boen deſguiſier
Et veſtir robe ſenz coleur,
Où il n'a froit, n'autre doleur,
Large robe, ſolers ſorreiz ;

Et quant il eſt bien afeutreiz,
Si doute autant froit comme chaut,
Ne de povre home ne li chaut,
Qu'il cuide avoir Dieu baudement
Ou cors tenir tot chaudement.

Tant a Ypocriſie ovrei
Que grant partie a recovrei
En cele terre dont je vin;
Grant deſcretiſtre, grant devin
Sont à la cour de sa maignie.
Bien eſt la choze deſreignie,
Qu'ele avoit à élection
La greigneur congrégation,
Et di por voir, non pas devine,
Se la choze alaſt par crutine,
Qu'ele en portaſt la ſeignerie
Ne n'eſtoit pas eſpoérie.

Mais Dieux regarda au damage
Qui veniſt à l'umain linage
S'Ypocriſie à ce veniſt
Et ſe ſi grant choze teniſt.
Que vous iroie aloignant
Ne mes paroles perloignant ?
Li uns ne pot l'autre ſoffrir ;
Si ſe priſtrent à entr'offrir.
L'uns à l'autre Cortois mon oſte[1].

1. Ceci nous peint bien la discorde qui régnait en-

Chacuns le vuet, n'uns ne l'en oſte :
Lors ſi fu Cortoiz eſléuz,
Et je fui de joie eſméuz.
Si m'eſvoillai iſnele pas,
Et ſi oi toſt paſſeiz les pas
Et les mons de Mongieu ſanz nois,
Ce ne vos mes-je pas en noi
Qu'il n'i éuſt mult de paroles
Ainz que Cortois fuſt apoſtoles.

tre les cardinaux, puisque ne pouvant s'entendre pour l'élection, même après trois ans écoulés depuis la mort de Clément IV, et n'étant pas d'accord sur le choix du successeur à donner à ce pape, ils furent obligés de remettre leur pouvoir aux mains de six d'entre eux. Ceux-ci ne s'entendirent guère davantage; mais, pour ne pas faire de jaloux, ils finirent, de guerre lasse, par proclamer Grégoire X, bien qu'il ne fût pas cardinal.

Explicit d'Ypocrisie.





Ci commence

Le Miracle de Théophile [1].

Ms. 7218.

Ahi! ahi! Diex, rois de gloire,
Tant vous ai éu en mémoire,
Tout ai doné & despendu,
Et tout ai aus povres tendu;
Ne m'est remez vaillant .i. sac.

1. Cette pièce a été analysée d'une manière bien incomplète par Legrand d'Aussy (voyez tome II de ses *Fabliaux*, édition Renouard, pages 180 et suivantes); mais, jusqu'à ma première édition, le texte n'en avait pas été publié. Il le méritait cependant, car il constitue l'un de nos premiers essais dramatiques.

Voici le fond du sujet : Théophile qui vivait, d'après Bollandus, vers l'an 538, fut, à ce qu'il paraît, vidame (*vice dominus;* Paul Diacre, dit *œconomus*), de l'église d'Adana en Cilicie. Il acquit, dans cette charge, une telle considération, qu'à la mort de son évêque on voulut l'élire à sa place; mais soit humilité, soit défiance de lui-même, il refusa et un autre fut nommé. A peine ce nouveau supérieur fut-il

Bien m'a dit li éveſque : « Eſchac, »
Et m'a rendu maté en l'angle :
Sanz avoir m'a leſſié tout ſangle.
Or m'eſtuet-il morir de fain,
Se je n'envoi ma robe au pain!

promu à l'épiscopat, que Théophile tomba en disgrâce auprès de lui, et se vit retirer ses fonctions. Irrité de l'injustice qu'il éprouvait, l'ex-vidame se laissa aller à de mauvaises pensées. Par l'entremise d'un Juif, qui avait, disait-on, des relations avec Satan, il renia Jésus-Christ et fit un pacte avec le mauvais esprit, à condition que celui-ci l'enrichirait et lui ferait rendre ses honneurs; mais à peine eut-il signé cette convention, qu'il eut horreur de son crime. Il se mit alors à implorer la Sainte-Vierge, pour laquelle il avait toujours eu une grande dévotion, et la pria de lui faire rendre le contrat. Marie, *la douce mère Dieu*, comme disent nos anciens poëtes, *se souvint de son serviteur;* elle consentit à ce qu'il lui demandait si humblement avec tant de repentir, et força le démon à rendre à Théophile le pacte qu'ils avaient conclu ensemble.

Telle est la légende que Rutebeuf a rimée et dramatisée, et qui a joui durant tout le moyen âge de la plus grande popularité. Écrite d'abord en grec par Eutychien, puis par Siméon le Metaphraste, elle fut traduite en prose latine par Paul Diacre, mise en vers par la fameuse abbesse de Gandersheim, Roswitha, au Xe siècle, et sur la fin du XIe, par un écrivain que les Bollandistes ont cru être Marbode, évêque de Rennes.

Les mentions qui en furent faites par les écrivains sacrés, tels que saint Damien, saint Bernard, saint Bonaventure, etc., sont innombrables. Enfin, nos trouvères ne restèrent point en arrière de la poésie

Et ma mesmie que fera ?
Ne sai se Diex les prestera.
Diex ! oil ; qu'en a-il à fère ?
En autre lieu les covient trère,
Où il me fet l'oreille sorde.

latine ; ils célébrèrent à l'envi en la langue d'oil, comme les troubadours en langue d'oc, l'histoire de Théophile. Gauthier de Coinsi en composa un poëme assez considérable ; le *Reclus du Moliens* en parla dans son *Miserere ;* l'auteur des *Vins d'Ouan*, celui de la complainte d'Enguerrand, évêque de Cambrai ; Villon lui-même, la citèrent dans leurs poésies. Les arts s'en emparèrent également. Les *ymagiers* la taillèrent dans le bois et sur l'ivoire des dyptiques ; les sculpteurs sur le marbre et la pierre des cathédrales, comme à Notre-Dame de Paris où elle est retracée deux fois. Enfin, en 1539, un *Miracle de Théophile* fut joué au Mans sur la place des Jacobins. Était-ce une nouvelle composition ? Était-ce l'œuvre de Rutebœuf, rajeunie et retouchée ? — Je l'ignore.

Voici ce que dit de ce *Miracle* (je lui laisse le nom donné par l'auteur lui-même) *l'Histoire littéraire de la France*, volume XXe : « Ce qui donne à l'ouvrage de Rutebeuf un prix véritable, c'est sa forme dramatique, car il fut composé pour être représenté devant une assemblée nombreuse. Il offre le principal élément des pièces de théâtre au moyen-âge, c'est-à-dire l'intervention du ciel et de l'enfer dans les destinées d'une créature humaine. Sans doute le *Miracle de Théophile* n'est pas le premier ouvrage dramatique de notre littérature ; mais il doit compter parmi les plus anciens d'une date incontestable, puisque l'auteur était contemporain d'Adam de La Halle, à qui l'on doit les *Jèux de la Feuillée* et de *Robin et Marion.* »

Qu'il n'a cure de ma falorde
Et je li referai la moe.
Honiz ſoit qui de lui ſe loe !
N'eſt riens c'on por avoir ne face :
Ne pris riens Dieu ne ſa manace.
Irai-je me noier ou pendre?
Je ne m'en puis pas à Dieu prendre,
C'on ne puet à lui avenir.
Ha ! qui or le porroit tenir
Et bien batre à la retornée,
Mult auroit fet bone jornée ;
Mès il s'eſt en ſi haut leu mis
Por eſchiver ſes anemis
C'on n'i puet trère ne lancier[1].
Se or pooie à lui tancier,
Et combatre, & eſcremir,
La char li feroie frémir !
Or eſt laſus en ſon ſolaz ;
Laz chétis ! & je ſui ès laz
De povreté & de ſoufrète.
Or eſt bien ma viele frète,
Or dira l'en que je raſote :
De ce ſera mès la riote.
Je n'oſerai nului véoir :
Entre gent ne devrai ſéoir,
Que l'en mi monſterroit au doi.
Or ne ſai-je que fère doi ;
Or m'a bien Diex ſervi de guile.

1. Cette plaisanterie n'est-elle pas charmante ?

Ici vient Théophiles
A Salatin, *qui parloit*
Au déable quant il voloit.

Qu'es-ce? qu'avez-vous, Théophile?
Por le grant Dé! quel mautalent.
Vous a fet eſtre ſi dolent?
Vous ſoliiez ſi joiant eſtre!

Théophiles *parole.*

C'on m'apeloit ſeignor & meſtre
De ceſt païs, ce ſez-tu bien :
Or ne me laiſſe-on nule rien !
S'en ſui plus dolenz, Salatin,
Quar en françois ne en latin
Ne finai oncques de proier
Celui c'or me veut aſproier,
Et qui me fet leſſier ſi monde
Qu'il ne m'eſt remez riens el monde.
Or n'eſt nule choſe ſi fière
Ne de ſi diverſe manière
Que volentiers ne la féiſſe,
Par tel qu'à m'onor reveniſſe.
Li perdres m'eſt honte & domages.

Ici parole salatins.

Biaus ſire, vous dites que ſages,
Quar qui a apris la richèce,
Mult i a dolor & deſtrèce

Quant l'en chiet en autrui dangier
Por ſon boivre & por ſon mengier ;
Trop i covient gros mos oïr.

THÉOPHILES.

C'eſt ce qui me fet eſbahir,
SALATIN, biaus très douz amis :
Quant en autrui dangier ſui mis
Par pou que li cuers ne m'en criève.

SALATINS.

Je ſai or bien que mult vous griève
Et mult en eſtes entrepris ;
Comme hom qui eſt de si grant pris
Mult en eſtes mas & penſſis.

THÉOPHILES.

SALATIN frère, or eſt enſis :
Se-tu riens pooies ſavoir
Por qoi je péuſſe r'avoir
M'onor, ma baillie & ma grâce,
Il n'eſt choſe que je n'en face.

SALATINS.

Voudriiez-vous Dieu renoier,
Celui que tant ſolez proier,
Toz ſes ſainz & toutes ſes ſaintes ?
Et ſi deveniſſiez mains jointes
Hom à celui qui ce feroit

Qui voſtre honor vous renderoit;
Et plus honorez ſeriiez,
S'à lui ſervir demoriiez,
C'onques jor ne péuſtes eſtre.
Créez-moi, leſſiez voſtre meſtre.
Qu'en avez-vous entalenté ?

THÉOPHILES.

J'en ai trop bone volenté :
Tout ton pleſir feroi briefment.

SALATINS.

Alez-vous-en ſéurement;
Maugrez qu'il en puiſſent avoir
Vous ferai voſtre honor r'avoir.
Revenez demain au matin[1].

THÉOPHILES.

Volentiers, frère Salatin.
Cil Diex que tu croiz & aeures
Te gart, ſ'en ce propos demeures!

Or ſe deſpart Théophiles de Salatin, & si penſſe que trop a grant choſe en Dieu renoier & diſt.

Ha, laz! que porrai devenir ?

1. Il faut remarquer les différents rhythmes du *Miracle de Théophile*, d'abord parce qu'ils sont réellement agréables à l'oreille et à la lecture; ensuite

Bien me doi li cors deſſenir
Quant il m'eſtuet à ce venir.
Que ferai, las!
Se je reni ſaint Nicholas,
Et ſaint Jehan, & ſaint Thomas,
Et Noſtre-Dame?
Que fera ma chétive d'âme?
Ele ſera arſe en la flame
D'enfer le noir :
Là la convendra remanoir.
Ci aura trop hideus manoir,
Ce n'eſt pas fable,
En cele flambe perdurable
N'i a nule gent amiable,
Ainçois ſont mal qu'il ſont déable,
C'eſt lor nature;
Et lor meſons r'eſt ſi obſcure
C'on n'i verra jà ſoleil luire,
Ainz eſt uns puis toz plains d'ordure.
Là irai gié!
Bien me feront li dé changié
Quant por ce que j'aurai mengié
M'aura Diex iſſi eſtrangié
De ſa meſon;
Et ci aura bone reſon :

parce qu'ils sont devenus, ou à peu près, le rhythme des *Mystères* aux siècles suivants. Or, on ne peut disconvenir que ce vers de huit pieds ne donne au dialogue une très-grande vivacité inconnue à l'alexandrin classique.

Si eſbahiz ne fu mès hom
Com je ſui, voir.
Or dit qu'il me fera r'avoir
Et ma richèce & mon avoir;
Jà nus n'en porra riens ſavoir :
Je le ferai.
Diex m'a grevé, je l' greverai;
Jamès jor ne le ſervirai :
Je li ennui.
Riches ferai ſe povres ſui :
Se il me het je harrai lui.
Preingne ſes erres
Ou il face movoir ſes guerres :
Tout a en main & ciel & terres;
Je li claim cuite
Se SALATINS tout ce m'acuite
Qu'il m'a promis.

Ici parole Salatins au déable & diſt :

Uns Creſtiens ſ'eſt ſor moi mis
Et je m'en ſui mult entremis,
Quar tu n'es pas mes anemis;
Os-tu, Sathanz?
Demain vendra ſe tu l'atans.
Je li ai promis .iiij. tans :
Aten-le don,
Qu'il a eſté mult grant preudon :
Por ce ſi a plus riche don,
Met-li ta richèce à bandon.
Ne m'os tu pas?

Je te ferai plus que le pas
Venir, je cuit,
Et ſi vendras encore anuit [1],
Car ta demorée me nuit ;
G'i ai béé.

Ci conjure Salatins le déable.

Bagahi [2], Laca, Bachahé,
Lamac, Cahi, Achabahé,
Karrelyos,
Lamac, Lamec, Bachalyos,
Cabahagi, Sabalyos,
Baryolas,
Lagozatha. Cabyolas,
Samahac & Famyolas,
Harrahya.

Or vient li Déables qui eſt conjuré & diſt :

Tu as bien dit ce qu'il i a.
Cil qui t'apriſt rien n'oublia ;
Mult me travailles.

1. *Anuit*, cette nuit, *hâc nocte*, pour : aujourd'hui.

2. La copie de l'Arsenal met ici en note : « Démons. Ce sont leurs noms. » Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est là une formule d'invocation, mais en quelle langue? Les mots qui la composent ne sont ni hébreux, ni arabes, ni syriaques. Il est probable que cet idiome est sorti tout entier du cerveau de notre trouvère.

SALATINS.

Qu'il n'eſt pas droiz que tu me failles
Ne que tu encontre moi ailles
Quant je t'apel.
Je te faz bien ſuer ta pel.
Veus-tu oïr .i. geu novel?
I. clerc avons
De tel gaaing, com nous ſavons ;
Soventes foiz nous en grevons
Por noſtre afère.
Que loez-vous du clerc à fère
Qui ſe voudra jà vers çà trère ?

LI DÉABLES.

Comment a non?

SALATINS.

Théophiles par ſon droit non.
Mult a eſté de grant renon
En ceſte terre.

LI DÉABLES.

J'ai toz jors éu à lui guerre,
C'onques jour ne le poi conquerre.
Puiſqu'il ſe veut à nous offerre,
Viengne en cel val
Sanz compaignie & ſanz cheval;
N'i aura guères de travail,

C'eſt près de ci.
Mult aura bien de lui merci
Sathan & li autre nerci ;
Mès n'apiaut mie
Jhéſu le fil Sainte Marie :
Ne li ferions point d'aïe
De ci m'en vois :
Or ſoiez vers moi plus cortois;
Ne me traveilliez mès des mois ,
Va, Salatin,
Ne en ébrieu ne en latin.

Or revient Théophiles à Salatin.

Or ſuis-je venu trop matin ?
As-tu riens fet ?

SALATINS.

Je t'ai baſti ſi bien ton plet
Quanques tes ſires t'a mesfet
T'amendera,
Et plus forment t'onorera,
Et plus grant ſeignor te fera
C'onques ne fus.
Tu n'es or pas ſi du refus
Com tu feras encor du plus.
Ne t'eſmaier :
Va là aval ſanz délaier ;
Ne t'i covient pas Dieu proier
Ne réclamer :

Se tu veus ta beſoingne amer.
Tu l'as trop trové à amer,
Qu'il t'a failli;
Mauvèſement as or ſailli.
Bien t'éuſt ore mal bailli
Se ne t'aidaſſe
Va-t'en, que il t'atendent; paſſe
Grant aléure;
De Dieu réclamer n'aies cure.

THÉOPHILES.

Je m'en vois; Diex ne m'i puet nuire
Ne riens aidier,
Ne je ne puis à lui plaidier.

Ici va Théophile au Déable. Si a trop grant paor, & li Déables li diſt :

Venez avant, passez grant pas;
Gardez que ne reſanblez pas
Vilain qui va à offerande.
Que vous veut ne que vous demande
Voſtre ſires? Il eſt mult fiers!

THÉOPHILES.

Voire ſire ! il fu chanceliers;
Si me cuide chacier pain querre.
Or vous vieng proier & requerre
Que vous m'aidiez à ceſt beſoing.

LI DÉABLES.

Requiers-m'en tu?

THÉOPHILES.

Oïl.

LI DÉABLES.

Or joing
Tas mains, & ſi devien mes hon.
Je t'aiderai outre reson.

THÉOPHILES.

Vez ci que je vous faz hommage,
Mès que je r'aie mon domage,
Biaus ſire, dès or en avant.

LI DÉABLES.

Et je te refaz .i. couvant
Que te ferai ſi grant ſeignor
C'on ne te vit oncques greignor.
Et puiſque ainſinques avient,
Saches de voir qu'il te covient
De toi aie lettres pendanz
Bien dites & bien entendanz;
Quar maintes genz m'en ont ſorpris
Por ce que lor lettres n'en pris:
Por ce les vueil avoir bien dites.

THÉOPHILES.

Vez les ci; je les ai eſcrites.

Or baille Théophiles les lettres au Déable, & li Déables li commande à ouvrer ainſi :

Théophile, biaus douz amis,
Puiſque tu t'es en mes mains mis,
Je te dirai que tu feras.
Jamès povre homme n'ameras :
Se povres hom ſorpris te proie,
Torne l'oreille, va ta voie;
S'aucuns envers toi ſ'umélie,
Reſpon orgueil & félonie;
Se pauvres demande à ta porte,
Si gardes qu'aumoſne n'enporte.
Douçor, humilitez, pitiez,
Et charitez & amiſtiez,
Jeûne fère, pénitance,
Me metent grant duel en la pance;
Aumoſne fère & Dieu proier,
Ce me repuet trop anoier;
Dieu amer & chaſtement vivre,
Lors me ſamble ſerpent & guivre
Me menjue le cuer el ventre.
Quant l'en en la meſon Dieu entre
Por regarder aucun malade,
Lors ai le cuer ſi mort & fade
Qu'il m'eſt avis que point n'en ſente;
Cil qui fet bien ſi me tormente.
Va-t'en ! tu feras ſéneſchaus :
Lai les biens & ſi fai les maus :
Ne juge jà bien en ta vie,

Que tu feroies grant folie
Et ſi feroies contre moi.

THÉOPHILES.

Je ferai ce que fère doi;
Bien eſt droiz voſtre pleſir face
Puiſque j'en doi r'avoir ma grâce.

Or envoie l'Éveſque querre Théophile.

Or toſt lième ſus, Pince-Guerre;
Si me va THÉOPHILE querre :
Se li renderai ſa baillie.
J'avoie fet mult grant folie
Quant je tolue li avoie,
Que c'eſt li mieudres que je voie,
Ice puis-je bien por voir dire.

Or reſpont Pince-Guerre.

Vous dites voir, biaus très douz ſire!

Or parole Pince-Guerre à Théophile & Théophile reſpont.

— Qui eſt céenz ? — Et vous qui eſtes?
— Je ſui un clers. — Et je ſui preſtres.
— THÉOPHILE, biau ſire chiers,

Or ne ſoiez vers moi ſi fiers :
Mes ſires .i. pou vous demande ;
Si r'aurez jà voſtre provande,
Voſtre baillie toute entière.
Soiez liez, fètes bele chière :
Si ferez & ſens & ſavoir.

THÉOPHILES.

Déable i puiſſent part avoir !
J'éuſſe éue l'éveſchié,
Et je l'i mis, ſi fis péchié.
Quant il i fu ſ'oi à lui guerre ;
Si me cuida chacier pain querre.
Tripot lirot ! por ſa haïne
Et par ſa tençon qui ne fine.
G'i irai ; ſ'orrai qu'il dira.

PINCE-GUERRE.

Quant il vous verra ſi rira,
Et dira por vous eſſaier
Le fiſt ; or vous reveut paier,
Et ferez ami com devant.

THÉOPHILES.

Or diſoient aſſez ſouvant
Li chanoine de moi granz fables ;
Je les rent à toz les déables.

Or ſe liève l'Éveſque contre Théophiles, & li rent ſa dignité, & diſt :

Sire, bien puiſſiez-vous venir!

THÉOPHILES.

Si ſai-je bien me ſoſtenir :
Je ne ſui pas chéus par voie.

LI ÉVESQUES.

Biaus ſire, de ce que j'avoie
Vers vous meſpris je l' vous ament,
Et ſi vous rent mult bonement
Voſtre baillie : or la prenez,
Quar preudom eſtes & ſenez,
Et quanques j'ai ſi ſera voſtre.

THÉOPHILES.

Ci a mult bone patrenoſtre,
Mieudre aſſez c'onques mès ne dis.
Déformès vendront .x. & .x.
Li vilain por moi aorer,
Et je les ferai laborer.
Il ne vaut rien qui l'en ne doute :
Cuident-il je n'i voie goute?
Je lor ferai fel & irous.

LI ÉVESQUES.

Théophile, où entendez-vous ?
Biaus amis, penſſez de bien ſère.
Vez-vous céenz voſtre repère,
Vez-ci voſtre oſtel & le mien :
Noz richèces & noſtre bien
Si ferons déſormès enſamble ;
Bon ami ſerons, ce me ſamble :
Tout ſera voſtre & tout ert mien.

THÉOPHILES.

Par foi, ſire, je le vueil bien.

Ici va Théophile à ſes compaignons tencier, premièrement à .i. qui avoit non Pierres.

Pierres ! veux-tu oïr novèle ?
Or eſt tornée ta rouele,
Or t'eſt-il chéu ambes as,
Or te tien à ce que tu as,
Qu'à ma baillie as-tu failli.
L'éveſque m'en a fet bailli :
Si ne t'en ſai ne gré ne grâces.

PIERRES *reſpont.*

Théophiles, ſont-ce manaces ?
Dès ier priai-je mon ſeignor
Que il vous rendiſt voſtre honor,
Et bien eſtoit droiz & reſons.

THÉOPHILES.

Ci avoit dures faoiſons
Quant vous m'aviiez forjugié.
Maugré voſtres or le r'ai-gié :
Oublié aviiez le duel.

PIERRES.

Certes, biaus chers ſire, à mon vuel
Fuſſiez-vous éveſques éus
Quant noſtre éveſques fu féus ;
Mès vous ne le vouſiſtes eſtre
Tant doutiiez le roi céleſtre.

Or tence Théophile à .i. autre.

Thomas, Thomas! or te chiet mal,
Quant l'en me r'a fet féneſchal;
Or leras-tu le regiber,
Et le combattre & le riber;
N'auras pior voiſin de moi.

THOMAS.

Théophile, foi que vous doi,
Il ſemble que vous ſoiez yvres.

THÉOPHILES.

Or en ferai demain délivres,
Maugrez en ait voſtre viſages.

THOMAS.

Par Dieu! vous n'eſtes pas bien ſages :
Je vous aim tant & tant vous pris!

THÉOPHILES.

Thomas, Thomas! ne ſui pas pris :
Encor porrai nuire & aidier.

THOMAS.

Il ſamble vous volez plaidier,
THÉOPHILE ; leſſiez me en pais.

THÉOPHILES.

Thomas, Thomas! je que vous fais ?
Encor vous plaindrez bien à tens,
Si com je cuit & com je pens.

Ici ſe repent Théophile & vient à une chapèle de Noſtre-Dame & diſt :

Hé, laz! chétis, dolenz, que porrai devenir [1] ?
Terre, comment me pués porter ne ſouſtenir
Quant j'ai Dieu renoié & celui voil tenir
A ſeignor & à meſtre qui toz maus fet venir ?

Or ai Dieu renoié, ne puet eſtre téu,
Si ai laiſſié le baſme, pris me ſui au féu.
De moi a pris la chartre & le brief recéu
Maufez, ſe li rendrai de m'âme le tréu.

Hé, Diex? que feras-tu de ceſt chétis dolent
De qui l'âme en ira en enfer le boillant,

1 Toute cette prière se retrouve, détachée, dans le Ms. 7633, sous le titre : *Ci encoumence la Repentance Théophilus.*

Et li maufez l'iront à leur piez défoulant ?
Ahi terre, quar oevre ſi me va engloutant !

Sire Diex ! que fera ciſt dolenz eſbahis
Qui de Dieu & du monde eſt huez & haïs
Et des maufez d'enfer engigniez & trahis,
Dont ſui-je de triſtoz chaciez & envaïs ?

Hé, las ! com j'ai eſté plains de grant non ſavoir
Quant j'ai Dieu renoié por .i. petit d'avoir !
Les richèces du monde que je voloie avoir
M'ont geté en tel leu dont ne me puis r'avoir.

Sathan, plus de .vii. anz ai tenu ton ſentier;
Maus chans m'ont fet chanter li vin de mon chantie
Mult féloneſſe rente m'en rendront mi rentier,
Ma char charpenteront li félon charpentier.

Ame doit l'en amer; m'âme n'ert pas amée :
N'os demander la Dame qu'ele ne ſoit dampnée.
Trop a male ſemence en ſemoiſons [1] ſemée
De qui l'âme ſera en enfer ſorſemée [2].

Ha, las ! com fol bailli & com fole baillie !
Or ſui-je mal baillis & m'âme mal baillie !
S'or m'oſoie baillier à la douce baillie,
G'i ſeroie bailliez & m'âme jà baillie.

1. Ms. 7633. Var. sa maison.
2. M. 7633. Var. seursemée.

Ors ſui, & ordoiez doit aler en ordure ;
Ordement ai ouvré, ce ſet cil qui or dure
Et qui toz jors durra : ſ'en aurai la mort dure.
Maufez, com m'avez mort de mauvèſe morſure !

Or n'ai-je remanance ne en ciel ne en terre.
Ha, las ! où eſt li lieus qui me puiſſe ſoufferre ?
Enfers ne me pleſt pas où je me voil offerre ?
Paradis n'eſt pas miens quant j'ai au Seignor guerre.

Je n'os Dieu réclamer ne ſes ſainz ne ſes ſaintes,
Las ! que j'ai fet hommage au déable mains jointes.
Li maufez en a lettres de mon anel empraintes.
Richèce, mar te vi : j'en aurai dolors maintes.

Je n'os Dieu ne ſes ſaintes ne ſes ſainz réclamer,
Ne la très douce dame que chaſcuns doit amer.
Mès por ce qu'en li n'a félonie n'amer,
Se je li cri merci nus ne m'en doit blaſmer.

C'eſt la proière que Théophiles diſt devant Noſtre-Dame [1] *:*

Sainte roïne [2] bele,
Glorieuſe pucèle,
Dame de grâce plaine

1. Ces vers se retrouvent dans le Ms. 7633, sous le titre : *C'est la prière Théophilus.*
2. Ms. 7633. Var. Marie.

Par qui toz biens revèle,
Qu'au befoing vous apèle
Délivrez eft de paine,
Qu'à vous fon cuer amaine
Ou pardurable raine
Aura joie novèle,
Aroufable fontaine
Et délitable & faine,
A ton Filz me rapèle !

En voftre douz fervife
Fu jà m'entente mife,
Mès trop toft fui temptez
Par celui qui atife
Le mal & le bien brife.
Sui trop fort enchantez;
Car me défenchantez,
Que voftre volentez
Eft plaine de franchife,
Ou de grans orfentez
Sera mes cors rentez
Devant la fort juftice.

Dame Sainte Marie,
Mon corage varie ;
Ainfi que il te ferve,
Ou jamès n'ert tarie
Ma dolors ne garie,
Ains fera m'âme ferve ;
Ci aura dure verve

S'ainz que la mort m'énerve
En vous ne ſe marie
M'âme qui vous enterve.
Souffrez li cors déſerve,
L'âme ne ſoit périe.

Dame de charité
Qui par humilité
Portas noſtre ſalu,
Qui toz nos a geté
De duel & de vilté
Et d'enferne palu;
Dame, je te ſalu!
Ton ſalu m'a valu
(Je l' ſai de vérité),
Gar qu'avoec Tentalu
En enfer le jalu
Ne praingne m'érité.

En enfer ert offerte
Dont la porte eſt ouverte
M'âme par mon outrage:
Ci aura dure perte
Et grant folie aperte
Se là praing herbregage.
Dame, or te faz hommage:
Torne ton douz viſage;
Por ma dure déſerte
El non ton filz le ſage
Ne ſouffrir que mi gage

Voiſent à tel poverte.

Si com en la verrière
Entre & reva arrière
Li ſolaus que n'entame,
Ainſinc fus virge entière
Quant Diex, qui ès ciex ière
Fiſt de toi mère & dame.
Ha! reſplendiſſant jame,
Tendre & piteuſe fame,
Quar entent ma proière,
Que mon vil cors & m'âme
Le pardurable flame
Rapelaiſſes [1] arrière.

Roïne débonaire,
Les iex du cuer m'eſclaire
Et l'obſcurté m'esface,
Si qu'à toi puiſſe plaire
Et ta volenté faire,
Car m'en done la grâce;
Trop ai éu eſpace
D'eſtre en obſcure trace :
Encor m'i cuident traire
Li ſerf de pute eſtrace ;
Dame, jà toi ne place
Qu'il facent le contraire

En vilté, en ordure,

1. Ms. 7633. Var. Fai retorneir.

En vie trop obſcure
Ai eſté lonc termine,
Roïne nete & pure,
Quar me pren en ta cure
Et ſi me médecine.
Par ta vertu devine,
Qu'adès eſt enterine,
Fai dedenz mon cuer luire
La clarté pure & fine,
Et les iex m'enlumine
Que ne m'en voi conduire.

Li proières qui proie
M'a jà mis en ſa proie :
Pris ſerai & préez ;
Trop aſprement m'aſproie.
Dame, ton chier Filz proie
Que ſoie deſpréez ;
Dame, car leur véez
Qui mes mesfez véez
Que n'avoie à leur voie.
Vous qui laſus ſéez,
M'âme leur dévéez
Que nus d'aus ne la voie.

Ici parole Noſtre-Dame à Théophile & diſt :

Qui es-tu, va, qui vas par ci?
— Ha, Dame! aiez de moi merci!
C'eſt li chétis
THÉOPHILE, li entrepris

Que maufé ont loié & pris.
Or vieng proier
A vous, Dame, & merci crier
Que ne gart l'eure qu'aſproier
Me viengne cil
Qui m'a mis à ſi grant eſcil.
Tu me tenis jà par ton fil,
Roïne bele!

NOSTRE-DAME *parole.*

Je n'ai cure de ta favèle;
Va-t'en, is fors de ma chapèle.

THÉOPHILES, *parole.*

Dame, je n'oſe.
Flors d'aiglentier & lis & roſe
En qui li filz Dieu ſe repoſe,
Que ferai-gié?
Malement me ſens engagié
Envers le maufé enragié.
Ne ſai que fère.
Jamès ne finerai de brère,
Virge, pucèle débonère.
Dame honorée,
Bien ſera m'âme dévorée
Qu'en enfer ſera demorrée
Avoec Cahu.

NOSTRE-DAME.

THÉOPHILE, je t'ai ſéu

Ça en arrière à moi éu;
Saches de voir,
Ta chartre te ferai ravoir
Que tu baillas par mon ſavoir :
Je la vois querre.

Ici va Noſtre-Dame prendre la chartre Théophile.

Sathan, Sathan! es-tu en ſerre?
S'es or venuzes en ceſte terre
Por commencier à mon clerc guerre,
Mar le penſſas.
Rent la chartre que du clerc as,
Quar tu as fet trop vilains cas.

SATHAN *parole.*

Je la vous rande!...
J'aim miex aſſez que l'en me pende.
Jà li rendi-je ſa provande
Et il me fiſt de lui offrande
Sanz demorance,
De cors & d'âme & de ſuſtance.

NOSTRE-DAME

Et je te foulerai la pance.

Ici aporte Noſtre-Dame la chartre à Théophile.

Amis, ta chartre te raport.
Arivez fuſſes à mal port
Où il n'a ſolaz ne déport;

A moi entent :
Va à l'éveſque & plus n'atent ;
De la chartre li fai préſent,
Et qu'il la liſe
Devant le pueple en Sainte Ygliſe,
Que bone gent n'en ſoit ſorpriſe
Par tel barate.
Trop aime avoir qui ſi l'achate ;]
[L'âme en eſt & honteuſe & mate.

THÉOPHILE,

Volentiers, Dame,
Bien fuſſe mors de cors & d'âme :
Sa painne pert qui ainſi ſame,
Ce voi-je bien.

Ici vient Théophile à l'Éveſque, & li baille ſa chartre & diſt :

Sire, oiez-moi ! Por Dieu merci,
Quoi que j'aie fet or ſui ici.
Par tenz ſauroiz
De qoi j'ai mult eſté deſtroiz :
Povres & nus, & maigres & froiz
Fui par défaute.
Anemis qui les bons aſſaute
Or fet à m'âme geter faute
Dont mors eſtoie.
La Dame qui les ſiens avoie
M'a deſvoié de male voie

Où avoiez
Eſtoie & ſi forvoiez
Qu'en enfer fuſſe convoiez
Par le déable,
Que Dieu, le père eſpéritable,
Et toute ouvraingne charitable
Leſſier me fiſt.
Ma chartre en ot de quanqu'il diſt;
Séelé fu quanqu'il requiſt:
Mult me greva
Par poi li cuers ne me creva.
La Virge la me raporta,
Qu'à Dieu eſt mère,
La qui bonté eſt pure & clère.
Si vous vueil proier com mon père
Qu'el ſoit léue,
Qu'autre gent n'en ſoit decéue
Qui n'ont encore aperceue
Tel tricherie.

Ici liſt l'Éveſque la chartre, & diſt :

Oiez, por Dieu le filz Marie:
Bone gent, ſi orrez la vie
De THÉOPHILES
Qu'anemis a ſervi de guile.
Auſi voir comme eſt Évangile
Eſt ceſte choſe:
Si vous doit bien eſtre deſcloſe
Or eſcoutez que vous propoſe:

« A tos cels qui verront cefte lettre commune
« Fet Sathan à favoir que jà torna fortune,
« Que Théophiles ot à l'évefque rancune,
« Ne li leffa l'évefque feignorie nefune.

« Il fu défefpérez quant l'en li fift l'outrage ;
« A SALATIN f'en vint qui ot el cors la rage,
« Et dift qu'il li feroit mult volentiers hommage
« Se rendre li pooit f'onor & fon domage.

« Je le guerroiai tant com mena fainte vie,
« C'onques ne poi avoir defor lui feignorie.
« Quant il me vint requerre, j'oi de lui grant envie,
« Et lors me fift hommage, fi r'ot fa feignorie.

« De l'anel de fon doit féela cefte lettre ;
« De fon fanc les efcrift, autre enque n'i fift metre,
« Ains que je me voufiffe de lui point entremettre
« Ne que je le féiffe en dignité remettre. »

Iffi ouvra icil preudom.
Délivré l'a tout à bandon
La Dieu ancele ;
Marie, la Virge pucele,
Délivré l'a de tel querele :
Chantons tuit por cefte novele.
Or levez fus ;
Difons : *Te Deum laudamus !*

Explicit le Miracle de Théophile.



La Vie Sainte Marie l'Egiptianne,

Ou ci encoumence

La Vie de Sainte Marie l'Egypcienne [1].

Mss. 7218, 7633.

Ne puet venir trop tart à oevre
Bons ouvriers qui ſanz laſſer oevre,
Quar bons ouvriers, ſachiez, regarde
Quant il vient tart, ſe il ſe tarde,
Et l'en n'i a ne plus ne mains,

1. Aucun passage de ces douze cent quatre-vingt-dix vers ne peut servir à fixer, d'une manière certaine, la date de cette pièce; cependant je me range volontiers à l'avis de M. Paulin Paris qui, dans l'*Histoire littéraire de la France*, s'exprime ainsi à son égard : « Rutebeuf a mis la pieuse histoire de sainte Marie l'Égyptienne en vers élégants et faciles : c'est évidemment un travail de sa vieillesse, car l'étude attentive de ses compositions prouve que plus il acquit d'expérience, moins il se permit les pointes et les pénibles jeux de mots que nous avons dû si fréquemment lui reprocher. »

Ainz met en oevre les .ij. mains,
Et d'ouvrer eſt ſi couſtumiers
Que il ataint toz les premiers.
D'une ouvrière vous vueil retrère
Qui en la fin de ſon afère
Ouvra ſi bien qu'il i parut,
Que la joie li apparut
De paradis à porte ouverte
Por ſ'ouvraingne & por ſa déſerte.
D'Égypte fu la Creſtiene
Et avoit non Égypcienne;
Son droit non ſi fu de Marie.
Malade fu, puis fu garie;
Malade fu, voire de l'âme,
Qu'ainz n'oïſtes parler de fame
Qui tant fuſt à ſ'âme vilaine,
Nès Marie la Magdeleine
Fole vie mena & orde;
La Dame de miſéricorde
La rapela, puis vint arrière,
Et fu à Dieu bone & entière.

Ceſte dame dont je vous conte
(Ne ſai ſ'ele fu fille à conte,
A roi ou à empereor)
Corouça mult ſon Sauréor.
Quant .xij. ans mult par fu bele,
Mult i ot gente damoiſele,
Pleſant de cors, gente de vis.
Je ne ſai que plus vous devis :

Mult fu bien fete par defors
De quanqu'il apartint au cors;
Mès li cors fu & vains & voles
Et chanjoit à pou de paroles.
A .xij. anz leſſa père & mère
Por ſa vie dure & amère.

Por ſa vie en fol us deſpandre
Ala d'Égypte en Alixandre.
De .iij. manières de péchiez
I fu li ſiens cors entechiez :
Li uns fu de li enyvrer,
Li autres de ſon cors livrer
Du tout en tout à la luxure.
N'i avoit borne ne meſure ;
En geus, en boules & en veilles
Entendoit ſi qu'à granz merveilles
Devoit à toute gent venir
Comment ce pooit ſouſtenir.
Xvij. ans mena tel vie ;
Mès de l'autrui n'avoit envie :
Robes, deniers, ne autre avoir
Ne voloit de l'autrui avoir.
Por gaaing tenoit bordelage
Et por proeſce tel outrage :
Son tréſor eſtoit de mal fère.
Por plus d'amis à li atrère
Se feſoit riche & comble & plaine ;
Ès vous ſa vie & ſon couvaine :
N'i gardoit ne couſin ne frère,

Ne refuſoit ne filz ne père.
Toute l'autre vilaine vie
Paſſoit la ſeue lécherie.

Ainſi com teſmoingne la lettre,
Sanz riens oſter & ſanz plus metre,
Ot la dame ou païs eſté;
Mès or avint en .i. eſté
C'une torbe d'Égypciens,
De preudommes, bons Creſtiens,
Voudrent le ſépulcre requerre.
Si ſe partirent de lor terre
Por aler à Jhéruſalem,
Qu'en cele ſeſon i va l'en,
Au mains la gent de la contrée.
Marie a la gent encontrée :
Venue ſ'en eſt au paſſage.
Cele qui lors n'eſtoit pas ſage,
Qui ainſi demenoit ſa vie,
Vit .i. homme lez la navie
Qui atendoit la gent d'Égypte
Que je vous ai ci-devant dite;
Lor compains fu : ſi vint avant.
Cele il eſt venu devant :
Proié l'i a qu'ele li die
De lui & de ſa compaignie
Quel part il voudront cheminer.
Cil li reſpont ſans demorer
Por aler là où j'ai conté
Voudroient eſtre en mer monté.

— « Amis, dites-moi une choſe :
Véritez eſt que je propoſe
A aler là où vous voudrez.
Ne ſai ſe vous m'eſcondirez
D'avoec vous en voſtre nef eſtre. »
— « M'amie, ſachiez que li meſtre
Ne l' vous porront par droit desfendre
Se vous lor avez riens que tendre;
Mès vous oez dire à la gent :
« A l'uis, à l'uis qui n'a argent ! »
— « Amis, je vous faz aſavoir
Je n'ai argent ne autre avoir,
Ne choſe dont je puiſſe vivre;
Mès ſe léenz mon cors lor livre
Il me ſoufferront bien atant. »
Ne diſt plus, ainçois les atant ;
S'entencion fu toute pure
A plus ouvrer de la luxure.

Li preudom oï la parole
Ft la penſſée de la fole :
Preudom fu, por ce li greva.
La fole leſt, ſi ſe leva.
Cele ne fu pas eſperdue;
A la nave ſ'en eſt venue.
Ij. jovenciaus trova au port
Où mener ſoloit ſon déport.
Proie lor qu'en mer la méiſſent
Por tel convent que il féiſſent
Toute leur volenté de li.

Celui & celui abeli,
Qui lor compaignons atendoient
Sor le port où il ſ'eſbatoient;
Ne ſ'i ſont c'un petit tenu
Que lor compaignon ſont venu,
Li marinier les voiles tendent,
En mer ſ'empaignent, plus n'atendent.

L'Égypciene eſt miſe en mer.
Or ſont li mot dur & amer
De raconter ſa vie amère,
Qu'en la nef ne fu nez de mère,
S'il fu de li avoir temptez,
Qu'il n'en féiſt ſes volentez.
Fornicacions, advoltire [1],
Et pis aſſez que ne ſai dire
Fiſt en la nef; ce fuſt ſa feſte.
Por orage ne por tempeſte
Ne leſſa ſon voloir à fère
Ne péchié que li péuſt plère.
Ne li ſouffiſſoit ſanz plus mie
Des jovenciaus la compagnie,
Des viex & des jones enſamble,
Et des chaſtes, ſi com moi ſamble;
Se metoit en itèle guiſe
Qu'ele en avoit à ſa deviſe.
Ce qu'ele eſtoit ſi bèle fame
Feſoit à Dieu perdre mainte âme,

1. Ms. 7633. Var. avoutire, adultère.

Qu'ele eſtoit laz de decevance.
De ce me merveil ſanz doutance
Quant la mer, qui eſt nète & pure,
Souffroit ſon péchié & ſ'ordure,
Et qu'enfers ne l'aſorbiſſoit,
Ou terre, quant de mer iſſoit.
Mès Diex atent, & por atendre
Se fiſt les braz en croiz eſtendre;
Ne veut pas que péchierres muire,
Ainz convertiſſe à ſa droiture.

Sanz grant anui vindrent au port;
Mult i orent joie & déport.
Grant feſte firent cèle nuit,
Mès cele où tant ot de déduit,
De geu & de joliveté,
S'en ala parmi la cité.
Ne ſambla pas eſtre recluſe:
Partout regarde, partout muse,
Por connoître liquel ſont fol.
Ne li covient ſonete à col:
Bien fiſt ſamblant qu'ele eſtoit fole,
Que par ſamblant, que par parole,
Car ſon abit & ſa ſemblance
Démonſtroient ſa connoiſſance.
S'ele ot fet mal devant aſſez
Son meſfet ne fu pas paſſez.
Pis fiſt que devant fet n'avoit,
Quar du pis fiſt qu'ele ſavoit.
A l'égliſe ſ'aloit monſtrer

Por les jovenciaus encontrer,
Et les ſivoit juſqu'à la porte ,
Si com ſes anemis la porte.

Li jors vint de l'Acenſſion :
La gent à grant porceſſion
Aloit aorer la croiz ſainte
Qui du ſanc Jhéſu-Criſt fu tainte.
Cele penſſa en ſon corage
Cel jor leroit ſon laborage,
Et por celui ſaintiſme jor
Seroit de péchier à ſéjor.
Venue ſ'en eſt en la preſſe
Là où èle fu plus eſpeſſe
Por aler la croiz aorer,
Que n'i voloit plus demorer.
Venue en eſt juſqu'à l'égliſe.
Ele ne pot en nule guiſe
Metre le pié ſor le degré ;
Mès tout auſſi com de ſon gré,
Et volentiers veniſt arrière,
Se trova à la gent première ;
Dont ſe reſmuet & vient avant,
Mès ne valut ne que devant [1].

1. Après ce vers, le Ms. 7633 ajoute les quatre suivants :

Par maintes fois ſi avenoit
Quant jusqu'à l'égliſe venoit,
Ariers venoit maugré ces dens
Que ne pooit entrer dedens.

La dame voit bien & entent
Que c'eſt noient à qu'ele tent :
Com plus d'entrer léenz ſ'engreſſe
Et plus la recule la preſſe.
Or diſt la dame à ſoi-méiſme :
« Laſſe moi ! com petit d'aïſme,
Com ſol tréu, com fier paiage
Ai rendu Dieu de mon aage !
Onques nul jor Dieu ne ſervi,
Ainçois ai le cors aſſervi
A péchier por l'âme confondre :
Terre devroit deſouz moi fondre.
Biaus douz Diex, bien voi par tes ſignes
Que li mien cors n'eſt pas ſi dignes
Que il entre en ſi digne place,
Por mon péchié qui ſi m'enlace !
Ha, Diex ! ſire du firmament !
Quant c'ert au jor du jugement
Que tu jugeras mors & vis,
Par mon cors qui eſt ors & vils
Sera en enfer m'âme miſe
Et mon cors après le juiſe.
Mon péchié m'ert el front eſcriz ;
Comment puet ceſſer brais ne criz ?
Comment puet ceſſer plors & lermes ?
Laſſe ! jà eſt petiz li termes :
Li juſtes n'oſera mot dire,
Et cil qui eſt en advoltire
Quel part ſe porra-il repondre,
Qu'à Dieu ne l'eſtuiſe reſpondre ?

Ainſi ſe complaint & démente,
Et ſe claime laſſe dolente.
« Laſſe! fet-ele, que ſerai?
Laſſe moi! comment oſerai
Merci crier au Roi de gloire,
Qui tant ai mis le cors en ſoire?
Mès por ce que Diex vint en terre
Non mie por les juſtes querre
Mès por péchéors apeler,
Mon mesfet ne li doi celer. »
Lors garde à l'entrer de l'égliſe
Une ymage par grant deviſe
En l'onor de la Dame fete
Par qui ténébror fu desfete :
Ce fu la glorieuſe Dame.
Adonc ſe miſt la bone fame
A nuz genouz & à nuz coutes;
Le pavement moille de goutes
Qui des iex li chiéent aval,
Qui li moillent tout contre val
Le vis & la face vermeille.
Enſi raconte ſa merveille
Et ſon péchié à cele ymage
Comme à .i. ſaint preudomme ſage;

En plorant diſt : « Virge pucele [1],

1. Les quatorze vers suivants ne se trouvent pas au Ms. 7633; ils sont reproduits dans le *Dit de la fame et du Soucretain.* (Voyez cette pièce, vers vingt-cinquième et suivants.)

Qui de Dieu fus mère & ancele,
Qui portas ton fil & ton père,
Et tu fus ſa fille & ſa mère,
Se ta portéure ne fuſt
Qui fu miſe en la croiz de fuſt,
En enfer fuſſons ſanz retor;
Ci éuſt péreilleuſe tor.
Dame, qui por ton douz ſalu
Nous as geté de la palu
D'enfer, qui eſt vils & obſcure,
Virge, pucele nète & pure,
Si com la roſe iſt de l'eſpine,
Iſſis, glorieuſe Roïne,
De juerie qui eſt poingnanz
Et tu es ſouef & oingnanz;
Tu es roſe, & ton fils fruis.
Enfer fu par ton fruit deſtruis.
Dame, tu amas ton ami,
Et j'ai amé mon anemi;
Chaſtée amas & je luxure:
Bien ſons de diverſe nature
Je & tu qui avons .i. non.
Le tien eſt de ſi douz renon
Que nus ne l'ot ne ſ'i déduie;
Li miens eſt plus amer que ſuie.
Noſtre Sires ton cors ama;
Bien i pert, que cors & âme a
Mis o ſoi en ſon habitacle.
Por toi a fet maint biau miracle,
Por toi honore-il toute fame,

Por toi a-il ſauvé mainte âme,
Por toi portière & por toi porte,
Por toi briſa d'enfer la porte,
Por toi & por t'umilité,
Por toi, por ta bénignité [1],
Se fiſt ſerjanz qui ſires ière ;
Por toi eſt eſtoile & lumière
A cels qui ſont en toz périls ;
Daigna li tiens gloriex filz
A nous fère ceſte bonté,
Et plus aſſez que n'ai conté.

« Quant ce ot fet li Rois du monde,
Li Rois par qui toz biens habonde,
Monta ès ciex avoec ſon père.
Dame, or te pri que à moi père
Ce qu'il à péchéors promiſt
Quant le Saint-Eſpir lor tramiſt :
Il diſt que jà de nul péchié
Dont péchierres fuſt entechié,
Puis que de ce ſe repentiſt
Et dolor au cuer en ſentiſt,
Jà ne les recorderoit puis.
Dame, je qui ſui miſe el puis
D'enfer par ma grant meſpriſon,
Getez-moi de ceſte priſon.

1. Ms. 7633. Var.

Por toi, por ta miſéricorde,
Por toi, Dame, & por ta concorde, &c.

Soviegne-vous de ceſte laſſe
Qui de péchier toute autre paſſe.
Quand vous lez voſtre Fil ſerez,
Que vous toute gent jugerez,
Ne vous souviegne de mes fez
Ne des grans péchiez que j'ai fez;
Mès, ſi com vous le poez fère,
Prenez en cure mon afère
Que ſanz vous ſui en fort berele,
Sanz vous ai perdu la querele.
Si com c'eſt voirs & je le ſai
Et par eſpoir & par eſſai,
Si aiez-vous de moi merci.
Trop ai le cuer pâle & noirci
De mes péchiez dont ne ſai nombre
Se ta douceur ne m'en deſcombre. »

Adonc ſ'eſt levée Marie;
Près li ſamble que fu garie.
Si ala la croiz aorer
Que toz li mons doit honorer;
Quant ot oï le Dieu ſerviſe
Si ſ'eſt partie de l'égliſe.
Devant l'ymage eſt revenue:
De rechief diſt ſa convenue,
Comment ele ſe contendra.
Si demande que devendra
Ne en quel leu porra ganchir.
Meſtier a de l'âme franchir;
Trop a eſté à péchier ſerve.

Dès or veut que li cors déferve
Par quoi l'âme n'ait dampnement
Quant c'ert au jor du jugement;
Et dift : « Dame, en plèges vous met,
Et fi vous créant & promet
Jamès en péchié n'encharrai.
Entrez-i, je vous en garrai,
Et m'enfeigniez quel part je fuie
Le monde [1], qui put & anuie
A cels qui vuelent chafte vivre. »
Une voiz oï à délivre,
Qui li dift : « De ci partiras,
Au mouftier Saint-Jehan iras;
Puis pafferas le flun Jordain,
Et en pénitance t'enjoin
Qu'avant foies confeffe fete
De ce qu'à Dieu t'es fi meffete.

« Quant tu auras l'eve paffée,
Une foreft efpeffe & lée
Delà le fleuve troveras.
En cele foreft enterras :
Iluec feras ta pénitance
De tes péchiez, de t'ingnorance;
Ilueques feniras ta vie,
Tant qu'aus fainz ciex feras ravie. »
Quant la dame ot la voiz oïe,
Durement en fu efjoïe;

1. Ms. 7633. VAR. Le siècle.

Leva ſa main, ſi ſe ſeigna,
Ce fiſt que la voiz enſeigna,
Qu'à Dieu ot le cuer enterin.
Lors encontra .i. pélerin;
Iij. maailles, ce diſt l'eſtoire,
Li dona por le Roi de gloire.
Iij. petiz pains en acheta;
De cels veſqui, plus n'enporta:
Ce fu toute ſa ſouſtenance
Tant comme el fu en pénitance.

Au flun Jordain en vint Marie;
La nuit i priſt hebregerie:
Du mouſtier Saint-Jehan fu près.
Sor la rive, dont doit après
Paſſer le flun à lendemain,
Menja la moitié d'un ſien pain;
De l'eve but ſaintefiée,
Quant béu l'ot, mult en fu liée:
De l'eve a lavée ſa teſte;
Mult en fiſt grant joie & grant feſte.
Laſſe ſe ſent & traveillie;
N'ot point de couche appareillie,
Ne dras de lin, ne oreiller:
A terre l'eſtut ſommeillier.
S'ele dormi ce ne fu gaires;
N'ot pas toz jors géu en aires.
Par matin la dame ſe liève.
Au mouſtier vient & ne li griève;
Là reçut le cors Jhéſu-Criſt,

Si com nous trovons en escrit.

Quant ele ot recéu le cors
Celui qui d'enfer nous mist fors,
Lors se part de Jhérusalem,
Puis s'en entra en .i. chalan ;
Le flun passa, el bois en vint :
Sovent de celui li souvint
Qu'ele avoit mise en ostage
A l'églife devant l'ymage ;
Sovent prie qu'il la garisse,
Que par temptement ne guerpisse
Ceste vie jusqu'à la mort ;
Quar l'autre l'âme & le cors mort.
Or n'a que .ij. pains & demi ;
Mestier est Dieu ait à ami ;
De cels ne vivra-ele mie,
Se Diex ne li fet autre aïe.

Parmi le bois s'en va la dame ;
En Dieu a mis son cors & s'âme.
Toute jor va, toute jor vient,
Tant que la nuit venir covient.
En lieu de biau palais de marbre
S'est couchie desouz .i. arbre.
J. petit menja de son pain,
Puis s'endormi jusqu'à demain.
Lendemain au chemin se met
Et du cheminer s'entremet
Vers oriant la droite voie.

Tant chemina (que vous diroie ?) [1]
Toute devint el bois ſauvage.
Sovent réclaime ſon oſtage
Qu'ele ot devant l'ymage mis :
Meſtier eſt Diex li ſoit amis.
La dame fu en la foreſt ;
Mès que de nuit ne prent areſt.
Sa robe deront & deſpièce :
Chaſcuns rains emporte une pièce ;
Quar tant ot en ſon dos eſté ;
Et par yver & par eſté,
De pluie, de chaut & de vant,
Toute eſt deroute par devant.
N'i remeſt mès couſture entière
Ne par devant ne par derrière.
Si cheveil ſont par ſes épaules ;
Lors n'ot talent de mener baules [2].
A paine déiſt ce fuſt ele
Qui l'éuſt véu damoiſele,
Quar ne paroit en li nul ſigne.
Char ot noire com pel de cigne ;
Sa poitrine devint moſſue,
Tant fu de pluie débatue.
Les braz, les lons dois & les mains
Avoit plus noirs (& c'ert du mains)

1. Le Ms. 7633 ajoute ces deux vers :

A tout la ſoif, à tout la fin
Et à petit d'yaue & de pain.

2. *Baules,* danses, joyeusetés.

Que n'eftoit pois ne arremenz.
Ses ongles rooingnoit aus denz ;
Ne famble qu'ele ait point de ventre
Por ce que viande n'i entre.
Les piez avoit crevez defus,
Defous navrez que ne pot plus.
Quant une efpine la poingnoit
En Dieu priant les mains joingnoit :
Cefte règle a tant maintenue
Plus de .xl. anz ala nue ;
.Ij. petits pains non guères granz,
De cels vefqui par plufors anz,
Le premier an devindrent dur
Com fe fuffent pierres de mur ;
Chafcun jor en menja Marie,
Mès ce fu petite partie.

Si pain font failli & mengié,
Ne por ce n'a pas eftrangié
Le bois por faute de viande.
Autres délices ne demande
Fors que l'erbe du pré mefnue
Si com une autre befte mue ;
De l'eve bevoit au ruiffel,
Qu'ele n'avoit point de veffel.
Ne fet à plaindre li péchiez
Puis que li cors f'eft atachiez
A fère fi port pénitance.
D'erbes eftoit fa fouftenance :
Déables tempter la venoit

Et les fez li ramentevoit
Qu'ele avoit fet en ſa jovente.
Li uns après l'autre la tempte :
« Marie, qu'es-tu devenue
Qui en ceſt bois es toute nue ?
Leſſe le bois & ſi t'en is !
Fole fus quant tu i venis [1].
Tenir le doit à grant folie
Cil qui voit ta mélancolie. »

La dame entent bien le déable,
Bien ſet que c'eſt mençonge & fable.
Tant a apris l'oneſte vie
Que toute la mauvèſe oublie ;
Ne l'en ſovient, ne ne l'en chaut
De temptacion ne d'aſſaut,
Quar tant a le boſcage apris,
Et tant de repas i a pris,
Et ſes plèges qui bien la garde,
Et la viſite & la regarde,
Qu'ele n'a garde qu'ele en chiée
Ne que déformès li meſchiée.
Toz les .xvij. anz premiers
Fu li déables couſtumiers
De li tempter en itel guiſe ;
Mès quant il voit que petit priſe
Son dit, ſon amoneſtement,

1. Le manuscrit ajoute :

Bien as getei ton cors à gaſte
Quant cis viz ſans pain & ſans paſte.

Son geu & ſon eſbatement,
Si la leſſa; plus ne li nuit,
Ne l'en ſovint, ne la connuit.

Or vous lerai eſter la dame
Qui le cors pert por garder l'âme;
Si vous dirai d'une gent ſainte
Qui feſoit pénitance mainte
En l'égliſe de Paleſtine;
Eſtoit la gent de bone orine.
Entre ces genz ot .i. preudomme
Que Zozimas l'eſtoire nomme.
Preudom fu & de ſainte vie :
N'avoit des richèces envie
Fors d'oneſte vie mener,
Et bien i ſavoit aſſener;
Quar dès le bercuel commença,
Dès le bercuel, & puis en çà
Juſqu'en la fin de ſon eage,
Juſques mort en priſt le paage.
Uns autres Zozimas eſtoit
A ce tens, qui guères n'amoit
Ne Jhéſu-Criſt ne ſa créance,
Ainz eſtoit plains de meſcréance.
Por ce c'on ne doit mentevoir
Homme où il n'a point de ſavoir,
Ne de léauté, ne de foi,
Por ce le lais, & je ſi doi.
Cil Zozimas li bien créanz,
Qui onques ne fu recréanz

De Dieu ſervir entièrement,
Cil trova tout parfètement,
Règle de moine & toute l'ordre
Que de riens n'en fiſt à remordre.
La converſacion des frères
Procuroit comme abés & pères,
Et par parole & par ouvraingne,
Si que la gent de par le raine
Venoient tuit à ſa doctrine
En l'égliſe de Paleſtine,
Por aprendre à chaſtement vivre
Par les enſeignemens qu'il livre.
L.iij. ans demora
En l'égliſe, & labora
Tel labor com moines labeure :
C'eſt Dieu proier à chaſcune eure.

Un jor en grant elaction
De cuer en ſa relégion
Chéi, & diſt en tel manière :
« Je ne ſai avant ne arrière
Qui de mordre me péuſt reprendre,
Ne qui noient m'en péuſt aprendre.
Philoſophe n'autre homme ſage,
Tant aient apris moniage
N'a-il ès deſers qui me vaille :
Je ſui li grains, il ſont la paille. »
ZOSIMAS a ainſi parlé :
Lui loe par lonc & par lé.
Si comtemptez de vaine gloire,

Jhéſu-Criz le priſt en mémoire.
.J. Saint-Eſperit li envoie,
En haut li diſt, ſi que il l'oie :
« Zozimas, mult as eſtrivé,
Et mult as ton cuer fors rivé
Quant tu dis que tu es parfez
Et par paroles & par fez.
Voirs eſt, ta règle a mult valu;
Mès autre voie eſt de ſalu;
Et ſe l'autre voie veus querre,
Lais ta meſon, is de ta terre,
Lai l'élacion de ton cuer,
Qu'ele n'eſt preus qu'à geter puer,
Fai auſi com fiſt Abraham,
Qui por Dieu ſoufri maint ahan,
Qui ſ'enfui en .i. mouſtier
Por aprendre le Dieu meſtier
De jouſte le flun Jordain droit :
Et tu fai iſſi orendroit. »

— « Biaus ſires Diex, diſt Zozimas,
Gloriex père, tu qui m'as
Par ton eſperit viſité,
Lai-moi fère ta volenté. »
Adonc iſſi de ſa meſon,
C'onques n'i ot autre reſon;
Le lieu leſt où tant ot eſté
Et par yver & par eſté.
Au flun Jordain tantoſt en vint,
Quar le commandement retint

Que Diex li avoit commandé.
Droit à l'égliſe qui de Dé
Eſtoit iluec fète & fondée
Le mena cil ſans demorée.
Venuz ſ'en eſt droit à la porte,
Si com Saint-Eſperiz le porte.
Le portier apèle : il reſpont,
Que de noient ne ſe repont,
Ainz ala querre ſon abé ;
Ne l'a eſcharni ne gabé.
Li abés vient, celui regarde,
De ſon abit ſ'eſt bien pris garde,
Puis ſi ſ'eſt mis à oroiſon :
Après orer diſt ſa reſon ;
Diſt l'abés : « Dont eſtes-vous, frère ? »
— De Paleſtine, biaus douz père.
Por l'âme de moi miex valoir
Ai mis mon cors en nonchaloir.
Por plus d'édificacion
Vieng en une relegion. »
Et diſt li abés : « Biaus amis,
En povre lieu vous eſtes mis. »
— « Sire, je vi par pluſors ſignes
Que ciſt lieus eſt du mien plus dignes. »
Diſt l'abés par humilité :
« Diex ſet voſtre fragilité,
Et il ſi vous enſaint à fère
Tel choſe qui li doie plère ;
Quar je vous puis bien afier
Nus ne puet autre édefier

S'il méiſmes à lui n'aprent
Les biens, & il ne ſe repent
Des maus de qoi il eſt temptez;
Quar tels ſont les Dieu volentez.

« Et puiſque la grâce devine
Vous amaine à noſtre doctrine,
Prenez autel com nous avons,
Que miex dire ne vous ſavons.
Puiſque Diex nous a mis enſamble,
Bien en penſſera, ce me ſamble,
Et nous l'en leſſon convenir,
Quar bien ſet les ſiens ſouſtenir. »
ZOZIMAS le preudomme entent,
Qui ne ſe va mie vantant [1].
Les frères vit de mult ſaint eſtre,
Bien ſervanz Dieu le roi céleſtre
En géunes, en pénitances,
Et en autres granz abſtinances;
En vigiles, en ſaumoier
Ne ſ'i ſavoient amoier.
N'avoient pas rentes à vivre
Chaſcune de centaine livre,
Ne vendoient pas blé à terme [2]:

1. Le Ms. 7633 ajoute les deux vers suivants:

Mult li plout, mult li abeli,
Qu'il n'eſt preſompcions de li.

2. Rutebeuf, dans une autre de ses pièces, adresse encore ce reproche au clergé du XIII[e] siècle.

Il finaiſſent miex d'une lerme
Que d'une mine où d'un ſeſtier
De forment ſ'il lor fuſt meſtier.
Quant ZOZIMAS vit ceſte gent
Qu'à Dieu ſont ſi ſaint & ſi gent,
Et que de la devine grâce
Reſplendiſſoit toute lor face,
Et il vit qu'il n'avoient cure
D'avariſce ne de luxure,
Ainz èrent en leu ſolitaire
Por plus de pénitance faire,
Mult li ſiſt grant bien, ce ſachiez;
Quar mult en fu plus atachiez
A Dieu ſervir de bon corage;
Et bien ſe penſſe qu'ils ſont ſage
Des ſecrez à leur créator.
Devant Paſques ſont lor ator
Dès la Purification,
Et prenent abſolucion.
De lor abé, ſi com moi ſamble,
Et puis ſ'en iſſent tuit enſanble
Por ſouffrir & travail & paine
Par les déſers la quarentaine.
Li .i. portent pain ou léun [1],
Li autre ſ'en vont tuit géun.
Se devient-il n'ont tant d'avoir
Qu'il en puiſſent du pain avoir?
En lieu de potage & de pain

1. *Léun*, légumes.

Peſſent de l'erbe par le plain
Et des racines que il truevent;
Ainſine en quareſme ſ'eſpruevent :
Grâces rendent & ſi ſaumoient;
Et quant li .i. les autres voient,
Sanz areſnier & ſanz mot dire
S'en paſſent outre tout atire[1];
Et à l'iſſir de lor mouſtier,
Dient ceſt ſiaume du ſautier :
« Sire, mes enluminemenz,
Mes ſalus & mes ſauvemenz, »
Et les autres vers de ce ſiaume.
Iſſi vont toute la quareſme.
Nule foiz n'uevrent il la porte
Se n'eſt iſſi com Diex aporte
Aucun moine par aventure;
Quar li lieus eſt à deſmeſure
Si ſauvages, ſi ſolitaires.
Que treſpaſſanz n'i paſſe gaires.
Por ce i mena Diex ſon preudomme,
Et bien le perçut, c'eſt la ſomme,
Que por ce lui amena Diex,
Que mult eſtoit humbles li lieus.

Quant il partirent de l'égliſe,
Qu'el ne remainſiſt ſanz ſerviſe,
I frère ou .ij. il i leſſoient
Et tout ainſinques ſ'en iſſoient,
Et lors reſtoient clos li huis,

1. Les six vers suivants manquent au Ms. 7633.

Que jà ne fuſſent ouvert puis.
Devant à la Paſques florie
Qu'arriers en lor herbrégerie
Reperoient de cel boſcage,
Et raportoit en ſon corage
Son fruit ſanz l'un à l'autre dire ;
Quar bien péuſſent deſconfire
Lor penſſée par gloire vaine
Se chaſcuns déiſt ſon couvaine.
Avoec els ala ZOZIMAS
Qu'ainz de Dieu ſervir ne fu las.
Icil por ſon cors ſouſtenir,
Por l'aler & por le venir
Porta aucune gariſon ;
Ici n'ot point de meſpriſon.
.I. jor aloit parmi le bois
Ne trova pas voie à ſon chois.
Nequedent ſi ſiſt grant jornée
Et ala tant ſanz demorée
Que vint entre nonne & midi.
Lors a crié à Dieu merci,
Ses eures diſt de chief en chief,
Que bien en ſot venir à chief ;
Puis ſe reprent à cheminer,
Et bien vous di ſans deviner
Qu'il i cuidoit trover hermites
Por amender par lor mérites.
Iſſi chemina les .ij. jors,
Que petiz li fu li ſéjors.
N'en trova nus, ſi ſe demeure ;

A miédi commença ſ'eure.
Quant il ot ſ'oroiſon fénie
Si ſe torna d'autre partie,
Et regarda vert orient.
.I. ombre vit ſon eſcient ;
.I. ombre vit d'omme ou de fame,
Mès c'eſtoit de la bone dame.
Diex l'avoit iluec amenée.
Ne voloit que plus fuſt celée ;
Deſcouvrir li vout le tréſor,
Et bien eſtoit reſon dès or.

Quant li preudom vit la figure
Vers li ſ'en va grant aléure.
Mult fu cèle de joie plaine
Quant ele ot véu forme humaine,
Nequedent ele fu honteuſe.
De fuir ne fu péreceuſe :
Mult ſ'enfui iſnèlement,
Et cil la ſuit apertement,
Cui no paroit point de viellèce,
De ſaintiſe ne de perèce.
Celui coroit tant à esfors,
Et ſi n'eſtoit-il guères fors.
Sovent l'apele & diſt : « Amie,
Por Dieu, quar ne me fètes mie
Corre après vous ne moi laſſer,
Quar foibles ſui, ne pui paſſer.
Je te conjur de Dieu le roi
Que en ton cors metes aroi.

Briefment te conjur par celui
Qui refuſer ne ſet nului,
Par qui li tiens cors eſt deſers
Et ſi brullés par ces déſers,
De qui tu le pardon atens,
Que tu m'eſcoute & ſi m'entens. »

Quant Marie ot parler de Dieu
Por qui ele vint en cel lieu,
En plorant vers le ciel tendi
Ses mains, & celui atendi;
Mès un ruiſſel par maintes foiz
Avoit coru par les deſroiz:
Si a departi l'un de l'autre.
Cèle qui n'ot lange ne fautre,
Ne linge n'autre couverture
N'oſa pas monſtrer ſa figure,
Ainz li diſt: « Père Zozimas,
Por qoi tant enchacié m'as?
Une fame ſui toute nue:
Ci a mult grant deſconvenue
Gète-moi aucun garnement.
Si me verras apertement,
Et lors m'orras à toi parler,
Que ne me vueil à toi celer. »
Quant Zozimas nommer ſ'oï,
Mult durement ſ'en eſjoï,
Nequedent bien ſet & entent
Que c'eſt de Dieu omnipotent.
.I. de ſes garnemenz li done,

Et puis après l'en areſone,
Et quant Marie fu couverte :
Si a parlé à bouche ouverte :
« Sire, fet-ele, biaus amis,
Je voi bien que Diex vous a mis
Ci iluec por parler enſamble.
Je ne ſai que de moi te ſanble,
Mès je ſui une péchereſſe
Et de m'âme murtriſſereſſe.
Por mes péchiez, por mes mesfez,
Et por les granz maus que j'ai fez
Ving ci fère ma pénitance. »
Quant cil ot ſa reconnoiſſance
Se li vint à mult grant merveille,
Mult ſ'en eſbahiſt & merveille;
A ſes piez à genouz ſe met,
De li aorer ſ'entremet
Et béneïcon li demande.
Cèle diſt : « Droiz eſt que j'atande
La voſtre par droite reſon,
Quar fame ſui, vous eſtes hom. »
Li uns merci à l'autre crie
Li béneïçon avant die.
Zozimas ſe jut en la place,
L'éve li cort parmi la face :
La dame prie par amor
Bénéiſſe-le ſanz demor,
Et li prie ſanz meſpriſon
Por le pueple face oriſon.
Cele diſt que il li deviſe

En quel point eſt or ſainte Ygliſe.
Cil reſpont : « Dame, ce me ſanble,
Que mult ont ferme pais enſanble,
Li prélat & li apoſtoles. »
Et cil revient à ſes paroles;
Prie li qu'el le bénéiſſe.
— « Ne feroit pas droiz je déiſſe
Avant de vous, Zozimas, ſire :
Preſtres eſtes, ſi devez dire.
Mult ert la riens ſaintefiée
Qui de ta main ſera ſeigniée.
Diex aime ton prier & priſe :
Toute ta vie m'a apriſe ;
Quar tu l'as ſervi dès enfance.
En lui dois avoir grant fiance,
Et je r'ai grant fiance en toi.
Bénéis-moi, je te le proi. »
— « Madame, ce diſt Zozimas,
Jà ma béneïçon n'auras
Ne de ci ne leverai mais,
Ainz ert paſſez avrils & mays
Por fain, por froit & por ſouffrète,
Devant que tu la m'aies fête. »

Or voit bien & entent Marie
Que por noient le détarie ;
Sanz béneir n'en veut lever,
Que que il li doie grever.
Lors ſ'eſt vers Oriant tornée
Et de prier ſ'eſt atornée.

« Diex, dift-ele, rois débonère,
Toi pri & lo & je l' doi fère.
Sire, benéoiz foies-tu,
Et toute la téue vertu!
Sire, noz péchiez nous pardone
Et ton règne nous abandone,
Si que nous t'i puiffons véir;
Si nous puiffes-tu béneir! »
Adonc f'eft ZOZIMAS levez
Qui de corre fu mult grevez.
Affez ont parlé ambedui;
Cil l'efgarde, & ele lui.
De rechief li dift : « Douce amie,
Sainte Yglife n'oubliez mie :
Meftier eft qu'il vous en fouviegne,
Que c'eft or la plus grant befoingne! »
La dame commence à orer
Et en oraifon demorer,
Mès cil néant n'en entendi
Des grâces qu'ele à Dieu rendi;
Mès ce vit-il bien tout fanz doute
Que plus la longor du coute
Fu el levée en l'air amont,
En Dieu priant demeura mult
ZOZIMAS fu fi efbahiz;
Qu'il cuida bien eftre trahiz.
Enfantozmez cuida bien eftre :
Dieu réclama, le Roi céleftre,
Et fe treft .i. petit arrière
Quant ele fefoit fa prière.

Ele le priſt à apeler :
— « Sire, je ne te quier céler :
Tu cuides que fantoſmes ſoie,
Mauvès eſpériz qui te doie
Decevoir, & por ce t'en vas.
Non ſui, voir, frère ZOZIMAS ;
Ci ſui por moi eſpenéir
Se Diex me puiſſe bénéir,
Et juſqu'à la mort i ſerai,
Que jamès de ci n'iſterai. »
Lors a levée ſa main deſtre,
Si le ſeigna du Roi céleſtre.
La croiz li fiſt el front devant,
Ez le ſéur comme devant.
De rechief commence à plorer
Et li prier & aorer,
Qu'ele li die ſon couvaine,
Dont ele eſt née & de quel raine ;
Et li prie qu'ele li die
Tout ſon eſtre & toute ſa vie.

L'Egypciene li reſpont :
« Que diras or ſe te deſpont
Mes ors péchiez, ma mauvèſe œvre ?
Ne ſai comment les te deſcuevre.
Nès li airs ſeroit ordoiez
Se les avoie deſploiez.
Nequedent je le te's dirai,
Que jà de mot n'en mentirai. »
Lors li a ſa vie contée

Tele comme ele l'ot menée.
Endementre qu'ele li conte
Poez ſavoir qu'ele ot grant honte
En racontant ſes granz péchiez.
De honte li chéi aus piez,
Et cil qui ſes paroles ot
Dieu en mercie & grant joie ot.
« Dame, ce li diſt li preudom
Cui Diex a fet ſi riche don,
Por qu'es-tu à mes piez chéue?
Ci a mult grant deſconvenue.
De toi véoir ne ſui pas dignes;
Diex m'en a bien monſtré les ſignes. »

— « Père Zozimas, diſt Marie,
Juſqu'à tant que ſoie fénie
A nului ne me deſcouvrir,
N'à ton abé pas ne l'ouvrir.
Par toi voudrai eſtre celée,
Se Diex m'a à toi demonſtrée :
A l'abé Jehan parleras.
Ceſt meſſage li porteras :
De ſes oailles praingne cure.
Tele i a qui trop ſ'aſſéure;
De les amender ont meſtier.
Or te remetras au ſentier.
Saches en l'autre quarantaine
Auras mis à une autre paine,
N'aſouviras pas ton déſir.
En ton lit t'eſtoura géſir

Quant li autre ſ'en iront fors,
Quar trop ſera foibles tes cors.
Malades ſeras durement
La quarantaine entirement.

« Quant paſſée ert la quarantaine
Et vendra le jor de la çaine
Garis ſera ne m'en eſmoi.
Lors te pri de venir à moi.
Adonc t'en is parmi la porte ;
Le cors noſtre Seignor m'aporte
En .i. veſſel qui mult ſoit net ;
Le ſaint ſanc en .i. autre met.
Por ce que tu l'aporteras
Plus près de toi me troveras.
Delez le flun habiterai
Pou toi que g'i atenderai.
Iluec ſerai communiée ;
Por après ſerai deviée.
Ne vi piecà homme que toi.
Aler m'en vueil. Prie por moi. »
A ceſt mot ſ'eſt de lui partie,
Et cil ſ'en va autre partie.

Quant li ſainz hom aler l'en voit
Il n'a pooir qu'il l'a convoit.
A terre ſ'eſt agenoillez
Où ele avoit tenu ſes piez :
Por ſéue amor la terre baiſe.
Mult li fet grant preu & grant aiſe.

« He! Diex, diſt-il, gloriex Père
Qui de ta fille féis mère.
Aorez, ſire, ſoies tu !
Monſtré m'as ſi bèle vertu
De ce que tu m'as enſeignié
Quant deſcouvrir le m'as daingnié. »

Puis li membra du Dieu meſtier.
Si ſ'en repère à ſon mouſtier
Et ſi compaignon enſemant.
Que vous iroie plus rimant?
Li tens paſſa; quareſmes vint.
Oiez que Zozimas avint.
Malages le priſt à grever;
Malades fu, ne pot lever;
Sot que voire ert la prophéſie
Qu'il avoit oï de Marie.
Toute la quarantaine entière
Jut Zozimas en tel manière.
A la çaine garis ſe ſent,
Que nus maus ne l' va apreſſent.
Lors priſt le cors noſtre Seignor
Et le ſaint ſanc à grant honor.
Por le pleſir la dame fère
S'eſt departiz de ſon repère :
Lentilles, cerres & formant
A pris, puis ſ'en va aitant,
Et tèle fu ſa ſouſtenance
En bon gré & en pénitance.

Au flun Jordain vint Zozimas,

Mès Marie n'i trova pas.
Crient de la riens que plus covoite
Son péchié ne li ait toloite
Ou que il ait trop demoré.
Des iex a tendrement ploré,
Et diſt : « Biaus Diex qui me féis,
Qui le tien ſecré me géhis,
Du tréſor que tu m'as ouvert,
Qu'à toute gent eſtoit couvert,
Sire, monſtre-moi la merveille
Vers qui nule ne ſ'apareille!
Quant ele à moi parler vendra,
Sire Diex, qui la m'amenra,
Qu'il n'i a ne nef ne galie ?
Le flun ne paſſeroie mie.
Père de toute créature,
En ce pues-tu bien metre cure. »
De l'autre part Marie voit.
Or croi-je que mult la connoit
A avoir devers lui paſſée,
Que l'eve eſt aſſez grant & léе
Il li crie : « Ma douce amie,
Comment n'i paſſerez-vous mie ? »
Cele ot du preudomme pitié.
Si ſe fia en l'amiſtié
De Jhéſu-Criſt le roi du monde :
De ſa main deſtre ſaigna l'onde,
Puis entré enz outre ſ'en paſſa,
Que de noient ne ſ'i laſſa
Ne n'i moilla onques la plante,

Si com l'Eſcripture le chante.
Quant li preudom a ce véu,
Grant joie en a au cuer éu :
Por li aidier vint à l'encontre;
Le cors notre Seignor li monſtre.
N'oſa por li fère ſeignacle
Quant Diex por li fet tel miracle;
Et quant de li fu aprochié
Par grant amiſtié l'a beſié.
« Amis, ce diſt l'Égypciene
Qui mult fu bone Creſtiene,
Tu m'as mult bien à gré ſervie.
Ma volenté m'as aſſouvie
Quant tu m'as aporté celui :
Grant joie doi avoir de lui. »
Madame, diſt li ſainz hermites,
Cil qui d'enfer nous a fet quites
Et de la grant dolor peſant,
Eſt-ci devant toi en préſant.
C'eſt cil qui par anoncement
Priſt en la Virge aombrement;
C'eſt cil qui naſqui ſanz péchié;
C'eſt cil qui ſoufri atachié
Son cors en la crois & cloé;
C'eſt cil qui naſqui au noé;
C'eſt cil de qui eſt noſtre lois;
C'eſt cil qui conduiſt les .iij. rois
Par autre voie en lor règné
Quant à lui furent amené;
C'eſt cil qui por nous reçut mort;

C'eſt li ſires qui la mort mort,
C'eſt cil par qui la mors eſt morte
Et qui d'enfer briſa la porte ;
C'eſt li ſires tout ſanz doutance
Que Longis feri de la lance,
Dont il iſſi & ſanc & eve
Qui ſes amis nétoie & leve
C'eſt cil qui au jor du juiſe
Fera des péchéors juſtiſe :
Les ſiens fera avoec lui eſtre,
Et li autre iront à ſeneſtre. »
— Je le croi bien, ce diſt la dame.
En ſa main met mon cors & m'âme :
C'eſt li ſires qui tout nétoie :
Avoir le vueil quel que je ſoie. »
Cil li done & èle l'uſa.
Le ſaint ſanc ne li refuſa,
Ainz li dona ; mult en fu liée.
Quant èle fu communiée
Grâces rent à ſon Créator
Quant èle a ſi bien ſon ator,
Dont diſt la dame : « Biaus douz père,
Toi pri que ta bontez me père :
.XI & .ix. ans t'ai ſervi ;
A toi ai mon cors aſſervi.
Fai de ta ſille ton voloir,
Mès que ne t'en doies doloir
Du ſiècle voudroie venir
Et voudroie à toi parvenir.
Moult volentiers, biaus très douz ſire,

Qu'à toz mes maus m'as eſté mire.
Moult me pleroit la compaignie
A ta douce mère Marie. »
Quant èle ot ſ'oroiſon finée
Vers le preudomme ſ'eſt tornée.
Diſt li qu'il ſ'en revoiſt arrier,
Qu'acompli a ſon déſirrier.
— « A l'autre an, quant çà revendras,
Saches morte me troveras
Ou leu où premier me véis;
Et garde que ne regéhis
Mon ſecré tant que me revoies,
Et ſi vueil encor toutes voies,
Quant Diex nous a çi aſſanblé,
Que tu me dones de ton blé.
Cil a pris de ſa gariſon,
Si l'en dona ſanz meſpriſon.
.Iij. grainz en a mangié ſanz plus
Que n'ot cure de ſeureplus [1].
Lors a vers le ciel regardé ;
Si fu ravie de par Dé
Et portée à ſon leu premier,
Et cil ſ'en retorna arrier.

La dame eſt à ſon leu venue :
La tres douce dame en ſalue,

1. Le Ms. 7633 ajoute ici :

.Xxx. anz ot eſtei el leu gaſte
Que n'ot mangié ne pain ne paſte.

Et li & ſon gloriex fil,
Et que de li li ſoviegne-il.
« Diex, diſt-èle, qui me féis
Et en mon cors âme méis,
Bien ſai que tu m'as éu chière
Quant tu as oï ma prière.
Aler m'en vueil de ceſte vie :
Je voi venir ta compaignie,
Je croi que il vienent por moi;
M'âme & mon cors commant à toi. »
Lors ſ'eſt a la terre eſtendue
Si comme ele eſtoit preſque nue;
Ses mains croiſa ſor ſa poitrine,
Si ſ'envelope de ſa crine,
Ses iex a clos avenaument
Et toute ſa bouche enſement.
Dedenz la joie perdurable,
Sanz avoir paor du déable,
Ala Marie avoec Marie.
Li mariz qui là ſe marie
N'eſt pas mariz à Marion :
Bien eſt ſauvez par Marie hom
Qu'à Marie ſ'eſt mariez
Qu'il n'eſt pas aus maris iez.

Povrement fu enſevelie;
Couverte n'ot c'une partie
De li du drap que Zozimas
Li dona, qui fu povres dras.
Poi ot le cors acouveté;

Diex ama moult tel povreté,
Et riche & povre & foible & fort
Sachent font à lor âme tort
Se richement partent du ſiècle,
Quar l'âme n'aime pas tel riègle.
La dame jut deſus la terre,
Qu'il n'eſt nus qui le cors enterre,
Ne oiſel ne autre vermine
N'i aprocha tout le termine.
De li garder Diex ſ'entremiſt,
Si que ſa char ainz ne maumiſt.
ZOZIMAS ne ſ'oublia mie
Qui fu venuz en ſ'abéie,
Mès d'une rien li griève fort
Et moult en a grant deſconfort,
Que il ne ſet ne o ne non
A dire comment ele ot non.
Quand cel an fu tout treſpaſſé
Si a outre le flun paſſé,
Par le bois va la dame querre
Qui giſt encor deſus la terre.
Aval & amont la reverche
Si qu'entor li méiſmes cerche;
Près de li eſt, n'il n'en ſet mot.
« Que ferai-je, ſe Diex ne m'ot
Et il la dame ne m'enſeigne?
Or ne ſai-je que je deviegne!

« Sire Diex, ce diſt li preudom,
S'il te pleſt done-moi tel don

Que je puiſſe véoir celi
Qui tant a à toi abeli.
Ne me mouvrai ſ'on ne m'emporte,
Se ne la truis ou vive ou morte;
Mès ſ'ele fuſt vive, je croi
Qu'ele veniſt parler à moi.
Sire, ſe tu de moi as cure,
Lai-moi fère ſa ſépulture. »
Quant il ot proié Jhéſu-Criſt,
Si com nous trovons en eſcrit,
En grant clarté, en grant odor,
Vit cele où tant avoit d'amor.
De l'un de ſes dras ſ'eſt mis fors,
S'en a envelopé le cors;
Mult tendrement les piez li baiſe.
Grant douçor il fiſt & grant aiſe,
Puis l'eſgarda de chief en chief:
Si vit .i. eſcrit à ſon chief
Qui nommoient la creſtiene:
C'eſt Marie l'Ègypciene!

Adonc a pris le cors de li;
Mult humblement l'enſeveli.
Grâces rendi noſtre Seignor
Quant il li a fet tele honor.
Ce le féiſt mult eſjoïr
S'il éuſt por li enfouir
Aucune âme à la foſſe fère.
Adonc n'i a demoré guère
Que il vit venir .i. lyon;

Mult en fu eſbahiz li hom ;
Mès il vit ſi humble la beſte ,
Sanz ſanblant de fère moleſte ,
Bien ſot que Diex li ot tranſmis.
Puis li a dit : « Biaus douz amis,
Ceſte fame avoit non Marie ,
Qui mult par fu de ſainte vie.
Or te pri que nous l'enterriens,
Si t'en pri mult ſor toute riens ;
Or te pri de la foſſe fère. »
Qui lors la beſte debonère
Véiſt piez en terre fichier
Et à ſon muſel afichier ;
De terre gète grant foiſon
Et de ſablon mult plus c'uns hom.
La foſſe ſet grant & parfonde
Por cele dame nète & monde.
Quant la foſſe fu bien chevée
Li ſainz hermites l'a levée
A ſes mains par devers la teſte ,
Et par les piez le priſt la beſte.
En la foſſe l'ont-il dui miſe
Et bien couverte à grant deviſe.

Quant la dame fu enfouie
Et la beſte ſ'en eſt fuie ,
Zozimas remeſt lez la dame
(Ne troverez mès tèle fame).
Toz jors volentiers i ſéiſt ;
Jamès mouvoir ne ſ'en quéiſt.

Grâces rent au Roi glorieux
Qui aus ſiens n'eſt pas oublieus,
Et diſt : « Diex ! bien ſai ſanz doutance,
Fols eſt qui en toi n'a fiance.
Bien m'as monſtré, biaus très douz ſire,
Que nus ne ſe doit deſconfire
Tant ait eſté péchierres fors;
Que tes ſecors & tes confors
Li eſt toz jors appareilliez,
Puiſqu'il ſe ſoit tant traveilliez
Qu'il en ait pénitance fète.
Bien doit à toz eſtre retrète
La vie à la benéurée
Qui tant ſe fiſt deſſigurée.
Déformès, por la ſeue amor
Et por la teue, à toi demor';
Ne jà por mal ne por deſcorde
Ne vueil deſcorder de ta corde. »
En plorant retorna arrière ;
Toute la vie & la manière
Conta au chapitre en couvent
C'onques n'en menti par couvent,
Comme il ès déſers la trova
Et com ſa vie li rouva
A raconter de chief en chief ;
Comment il trova à ſon chief
En .i. petit brievet eſcrit
Ce qui ſon nom bien li deſcrit;
Comment il li vit paſſer l'onde
Du flun Jordain grant & parfonde,

Tout ſanz chalant & ſanz batel,
Tout auſi com ſ'en .i. chaſtel
Entraſt parmi outre la porte,
Et comment il la trova morte;
Comment il l'acommenia,
Comment ele prophécia
Qu'il girroit en la quarantaine;
Comment ele diſt ſon couvaine
Qu'il eſtoit, comment avoit non
Et ſ'il eſtoit preſtres ou non;
Comment uns lyons i ſorvint,
Qui par devers les piez la tint;
Comment l'aida à enfouir,
Et puis ſi ſ'en priſt à fuir. »
Li preudomme oient les paroles
Qui ne ſont mie de frivoles;
Les mains joingnent, vers Dieu les tendent,
Et grâces & merciz li rendent.
N'i ot nul n'amendaſt ſa vie
Por le miracle de Marie;
Et nous tuit nous en amendon
Tant com nous en avons bandon;
N'atendons pas juſqu'à la mort:
Nous ſerions trahi & mort;
Quar cil ſe repent trop à tart
Qui por pendre a au col la hart.

Or prions tuit à ceſte ſainte
Qui por Dieu ſouffri paine mainte
Qu'ele prit à celui Seignor

Qu'en la fin li fiſt tele honor
Qu'il nous doinſt joie perdurable
Avoec le père eſpéritab'e.
Por moi qui ai non RUSTEBUEF,
Qui eſt dit de rude & de buef,
Qui ceſte vie ai miſe en rime,
Que iceſte Dame ſaintiſme
Prit celui cui ele eſt amie
Qu'il RUSTEBUEF n'oublie mie.

Amen.

Explicit la Vie Marie l'Egypciene.





La Vie Sainte Elysabel,

Ou ci encoumence

La Vie Sainte Elysabel,

Fille au Roi de Hongrie[1].

Mss. 7218, 7633.

Cil Sires diſt que l'en aeure :
« Ne doit mengier qui ne labeure ; »
Mès qui bien porroit laborer,
Et en laborant aourer
Jhéſu, le père eſpéritable,

1. M. de Montalembert a publié en 1836 l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe* (1207-1231). Ce livre est précédé d'une instruction où l'auteur développe brillamment toute l'histoire de la première partie du XIIIe siècle. A la suite de cette introduction, il donne l'indication des sources historiques consultées par lui pour la *Vie de sainte Élisabeth;* elles sont nombreuses. Parmi elles se trouvent deux poëmes allemands du XIIIe et du XVe siècles, l'un existant aux archives de Darmstadt, l'autre ſaisait, hélas! partie de la bibliothèque de Strasbourg. Nous avons

A qui loenge eſt honorable,
Le preu feroit de cors & d'âme.
Or pri la glorieuſe Dame,
La Virge pucèle Marie,
Par qui toute fame eſt garie
Qui la veut proier & amer,
Que je puiſſe en tel lieu ſemer
Ma parole & mon dit retrère
Quar autre labor ne ſai fère)[1]
Que en bon gré cele le praingne
Por qui j'empraing ceſte beſoingne,
Ysabyaus, fame au roi Thibaut[2],

aussi en France un poëme du même temps (Ms. 1862, fonds Saint-Germain) sur le même sujet. Son auteur, qui se nomme à la fin de son œuvre, est frère Robert de Cambîinnuel. J'ai donné ce poëme dans ma première édition de Rutebeuf. Quant à sainte Élisabeth, voici quelques détails sur elle. Elle était fille de Gertrude de Méranie ou d'Andechs. Dès son enfance, elle fut fiancée au jeune Louis de Thuringe, fils du landgrave Hermann, et, à peine parvenue à l'âge de raison, elle se fit remarquer par sa piété ainsi que par sa charité. Elle mourut à vingt-quatre ans, en odeur de sainteté, et Grégoire IX la fit canoniser en 1235. L'une de ses filles, Gertrude, abbesse d'Aldenberg, reçut plus tard le même honneur de Clément V.

1. Il paraît que Rutebeuf tenait à bien inculquer cette idée à ses protecteurs, car elle se représente plusieurs fois dans ses poésies. Voyez *La Bataille des vices contre les vertus* et *Le Mariage Ruſtebeuf*.

2. Ceci indique que la *Vie de sainte Élysabel* a été composée de 1255 à 1271, puisque ce fut à la première de ces époques qu'Isabelle, fille de S. Louis, épousa

Que Diex face haitié & baut
En ſon règne, avoec ſes amis,
Là où ſes diſciples a mis.
Por li me vueil-je entremetre
De ceſte eſtoire en rime metre
Qui eſt venue de Hongrie.
Si eſt li procès & la vie
D'une dame que Jhéſu-Criz
Ama tant (ce diſt li eſcriz)
Qu'il l'apela à ſon ſerviſe :
De li liſt-on en Sainte Ygliſe.
Elyſabel ot non la dame
Qu'à Dieu rendi le cors & l'âme.
Si com l'en tient le lis à bel,
Doit l'en tenir Elyſabel
A ſainte, à ſage & à ſenée.
Vers Dieu ſe fu ſi aſſenée
Que toz i fu ſes cuers entiers

Thibaut de Navarre, et qu'à la seconde elle mourut peu de temps après son mari. Si je ne me trompe, Rutebeuf ne veut pas dire ici que la vie de sainte Élisabeth lui avait été commandée par Isabelle de Champagne, comme on l'a cru; mais qu'il sait bien que son travail était destiné à cette princesse. La preuve s'en trouve à la fin de cette pièce même, où il avoue, non sans un orgueil mal déguisé, que l'histoire de sainte Élisabeth lui a été commandée par Érart de Valery, alors connétable de Champagne, qui la lui fit traduire du latin *en rime françoise,* et auquel il adresse la prière de la présenter à la reine de Navarre, *afin qu'elle éprouve une grande joie en l'entendant lire.* »

Et ſ'atendue & ſes meſtiers.
Yſabiaus fu mult gentiz fame.
De grant lingnage & preude fame,
De rois, d'empereors, de contes,
Si com nous raconte li contes.

La renommée de ſ'eſtoire
Ala à la pape Grigoire.
.Viij. apoſtoiles ot à Rome
Devant ceſtui, ce eſt la ſomme,
Qui furent nommé par ceſt non.
Preudom fu & de grant renon,
Et droiz pères en vérité
Et au pueple & à la cité.

Chaſcuns de la dame parla
Et des miracles que par là
Feſoit, de contrez redrecier,
De ſours oïr ſols radrecier,
De malades doner ſanté,
D'autres vertuz à grant plenté.
Quant noſtre pères l'apoſtoles
Ot entendues les paroles
Et la ſainte vie à celi
Que Dieu & au ſiècle abeli,
Par ſeremenz le fiſt enquerre
Aux granz preudommes de la terre
C'on li mandaſt par lettres cloſes
Le procès & toutes les choſes
Que l'en en la dame ſavoit,

Qui ſi grant renommée avoit.

Li grant preudomme net & pur
S'en alèrent droit à Mapur[1],
Là où ceſte dame repoſe,
Por miex enquerre ceſte choſe.
Si aſſamblèrent, ce me ſamble,
Eveſque & arceveſque enſamble,
Et preudomme relégieus
Qui n'eſtoient pas envieus
De dire fable en lieu de voir.
Quanques l'en pot apercevoir
De ſes miracles & trover
Que l'en pooit par droit prover
Enquiſtrent bien icil preudomme,
Dont je les nons pas ne vous nomme;
Et ne porquant iſnelement
Se il ne fuſſent Alemant
Les nommaiſſe, mès ce feroit
Tens perduz qui les nommeroit:
Pluſtoſt les nommaiſſe & ainçois
Se ce fuſt langages françois;
Mès n'ai meſtier de dire fable:
Preudhomme furent & créable.

Les preudes genz firent eſcrire
En parchemin & clorre en cire
Quanqu'il porent apercevoir,

1. Marbourg.

Sanz aſſembler mençonge à voir.
Li meſſagier furent mandé;
Oncques n'i ot contremandé.
Aſſamblant ſoi; aſſamblé furent.
Enſamble, ce me ſamble, murent,
Lor beſoingnes bien atornées;
Tant alèrent par lor jornées,
La voie plaine & la perrouſe.
La pape truèvent à Perrouſe.
Toſt fuſt la novèle ſéue;
La piétaille ſ'eſt eſméue:
Chaſcuns vient, chaſcuns i acort.
Li meſſagier vindrent à cort;
L'apoſtoile baillent l'eſcrit
Là où li fet furent deſcrit
D'Élyſabel la dame ſage:
Mult furent joï li meſſage.

L'apoſtoiles les lettres œvre
Là où li procès & li œvre
De cele dame fu deſcrite
Qui ſi fu de très grant mérite.
Cil ſains preudom la lettre lut:
Li lires mult li abelut.
Mult priſe la dame & honeure;
Por la dame de pitié pleure
Et de la grant joie enſemant.
Que vous iroie plus rimant?
Saintefiée fu & ſainte;
Puis fiſt-ele miracle mainte,

Que vous m'orrez retraire & dire :
Dès or commence le matire.
Ce fu doné à la Parrouſſe
Por la dame relegiouſe
De bone converſacion,
En l'an de l'incarnacion
.M. & .cc. & .iiij. & .xxx.,
Si com l'eſcripture le chante.

Por noient vit qui ne ſ'avoie :
Qui ne veut tenir bone voie
Toſt eſt de voie deſvoiez :
Por ce vous pri que vous voiez
La vanité de ceſte vie
Où tant a rancune & envie.
Cil qui tout voit nous ravoia
Qui de paradis la voie a
Batue por nous avoier ;
Véez, provoſt ; véez, voier ;
Voie chaſcuns, voie chaſcune :
Or n'i a-il voie que une,
Quar l'autre voie avoiera ;
Fols ert qui le convoiera :
N'i fu par la dame avoié
Qui des angles fu convoié
Laſus en paradis céleſtre,
Quant du ſiècle déguerpi l'eſtre,
Que ſainte vie & nète & monde
Ot menée la dame el monde.
Au roi de Hongrie fu fille.

Sa vie, qui pas ne l'aville,
Dift que dame fu de Teringe.
Affez fovent leffa le linge
Et fi frotta le dos au lange.
Du fiècle fu affez eftrange :
A Dieu fervir vout fon cuer metre,
Quar; fi com tefmoigne la lettre,
Vertuz planta dedenz fon cuer :
Aus œvres parut par defuer,
Toz vifces de fa vie ofta :
De Dieu f'ofte qui tel ofte a;
Ne puet amer Dieu par amors.
Efcole fu de bones mors,
Examples fu de pénitance
Et droiz mireors d'ingnorance,
Si com briefment m'orrez retrère,
Mès qu'il ne vous doie déplère.

Si honefte vie mena
Tant comme en ceft fiècle régna,
Dès qu'ele n'avoit que .v. anz
Jufqu'ele en ot je ne fai quanz,
C'eft-à-dire toute fa vie,
Que d'autre vie n'ot envie,
Si com li preudomme l'enquiftrent
Qui à l'apoftoile le diftrent.
N'ofta pas bien vifces de li
Cele qu'à Dieu tant abeli,
Quant ele, qui fi gentiz dame
Eftoit com plus puet eftre fame,

Fuïoit les vanitez du ſiècle,
Et enſeignoit la droite riègle
D'avoir le règne perdurable
Avoec le Père eſpéritable
A cels qui avoec li eſtoient,
Qui de tel vie la ſavoient ?
Orgueil, iror & gloutonie,
Et viſces dont l'âme eſt honie,
Luxure, accide & avariſce,
Et puis après le vilain viſce
Qui a non envie la male,
Qui l'envieus fet morne & pâle,
Oſta ſi & miſt à feneſtre
Que Diex en ama miex ſon eſtre,

Por ce que ſermoner me griève,
Le prologue briefment achiève,
Que ma matire ne deſtruie.
L'en dit que biau chanter anuie ;
Or m'eſtuet brief voie tenir ;
A mon propos m'eſtuet venir.
Eſcoutez donc, ne fètes noiſe :
Si orrez jà, ſ'il ne vous poiſe,
Les miracles apers & biaus
Que cele ſainte Elyſabiaus
Fiſt à ſa vie & à ſa mort.
Ainz puis meillor dame ne mort
La mort qu'ele vint celi mordre,
Que Dieu ſervir ſe vout amordre.
Ne tint mie trop le cors chier :

Avant ſe leſſaſt eſcorcier
Qu'au cors féiſt ſa volenté,
Tant ot le cuer à Dieu planté.

En .iiij. pars eſt deviſiée
Sa vie, qui tant eſt proiſiée.
La première partie diſt
Les oevres qu'en ſa vie fiſt :
Comment à Dieu ſervir apriſt
Juſques lors qu'ele mari priſt,
Comment ſe tint & nète & monde.
Or dit la partie ſeconde
Comment fu preude ſame & ſage
Puiſqu'ele entra en mariage.
La tierce partie deviſe
En quel manière & en quel guiſe
Veſqui puis la mort ſon ſeignor,
Qui tant la tint à grant honor,
Tant que par grant dévocion
Priſt l'abit de relegion.
Ne vous vueil pas fère lonc conte :
La quarte partie raconte
Comment cele qui tel fin a
Sa vie en l'ordre defina.
Puis orrez en la fin du livre,
Se Jhéſu-Criz ſanté me livre,
Miracles une finité,
Que cil de ſa voiſinité
Qui furent créable & preudomme
Provèrent à la cort de Romme.

Mult eſt muſars qui Dieu ne croit
Et cil mauvès qui ſe recroit
De celui Seignor criembre & croire
Qui nule foiz ne ſet recroire
D'acroiſtre cels qui en lui croient ;
Dont ſont cil fol qui ſe recroient,
Qu'au Créator merci ne crient.
Cil qui de cuer vers lui ſ'eſcrient,
S'ils ont el créator créance,
Endroit de moi, je croi en ce
Que lor lermes, lor plor, lor criz,
Ou David ment & ſes eſcriz,
Seront en joie converti ;
Et cil ſeront acuiverti
Qu'adès acroient ſor lor piaus,
Quar li paiers n'ert mie biaus.
Ceſte dame, qui en Dieu crut,
Qui ſor ſes piaus guères n'acrut,
Se dut bien vers Dieu apaier,
Quar de légier le pot paier.

Or, dit l'eſtoire ci endroit,
.V. anz avoit d'aage droit
Elyſabel, la Dieu amie,
Qui fille ert au roi de Hongrie,
Quant à bien fère commença.
Dès les .v. ans & puis en cà,
Ot avec li une pucèle.
Gente de cors & jone & bèle
Et virge eſtoit, & monde & nète :

Pucèle, non, mès pucelète.
Avoec li fu por li eſbatre :
L'une ot .v. anz, & l'autre .iv.
A cele virge fu requis
Et bien encerchié & enquis,
Qu'avoec la dame avoit eſté
Et maint yver & maint eſté,
Qu'ele déiſt tout le couvaine
Comment la dame ſe demaine.
Cele jura & diſt après :
« Or, eſcoutez ; traiez-vous près ;
S'orrez, diſt-ele, de celi
Qu'à Dieu & au ſiècle abeli.
Je vous di deſeur ma créance
Que ceſte dame dès enfance
Si miſt toute ſ'entencion
En Dieu & en rélegion ;
Là fu ſes droiz entendemenz,
Ses geus & ſes eſbatemenz.
Quant dès lors que .v. anz n'avoit
(Je ne ſai ſe lettres ſavoit)
Portoit .i. ſautier à l'égliſe
Si com por dire ſon ſerviſe.
Lez l'autel voloit demorer
Si com ſ'ele déuſt ourer.
Afflictions feſoit-el toutes
A nuz genouz & à nus coutes ;
Au pavement joingnoit ſa bouche ;
N'i ſavoit nul vilain reprouche.

« Li enfant qu'avoec li eſtoient
.I. geu ſoventes foiz feſoient,
Si com de ſaillir à .i. pié;
Et cele par grant amiſtié
Si ſ'enfuioit vers la chapele,
Et leſſoit chaſcune pucèle,
Si com ſ'adès déuſt ſaillir,
Quant à l'entrer devoit faillir,
Tant avoit cuer fin & entier
Que por Dieu beſoit le ſentier.
Sachiez jà ne fuſt en cel lieu,
S'ele jouaſt à quelque gieu,
Que ſ'eſpérance & ſa mémoire
Ne fuſt à Dieu, le Roi de gloire;
Quar ſe li cors juoit là fuer,
A Dieu avoit fichié le cuer.
Ainſi juoit ſanz cuer li cors :
Li uns à Dieu, l'autre là fors[1];
Aſſez avoit de geu en aus.
Un geu que l'en dit des aniaus,
A quoi l'en gaaingne & pert,
Savoit-ele tout en apert;
A ce geu gaaingnoit ſovent,
Et ſi départoit par couvent
Aus povres pucèles meiſme
De treſtout ſon gaaing la diſme.
Cele qui ſon don recevoit
Par covent fet dire devoit

1. Les seize vers suivants manquent au Ms. 7633.

La patre noſtre & le ſalu
La dame qui tant a valu.

« A ce geu mult ſ'agenoilloit ;
Couvertement les mains joingnoit,
Et diſoit : *Ave*, *Maria*,
De chief en chief ce qu'il i a.
A aucune des pucelètes
Diſoit : « Je vueil lez moi te mètes,
Si te vueil proier & requerre
Que nous meſurons à la terre,
Quar de ſavoir ſui mult engrant
Laquel de nous .ij. eſt plus grant. »
Si n'avoit de meſurer cure :
Por li couvrir, par la meſure
Voloit que plus de bien féiſt
Et plus de proières déiſt.

« Encor vous di-je de rechief,
Por ce que ſaint Jehan en chief
Eſt garde de toute chaſté,
Que la ſeue ne fuſt gaſtée ;
Por ce i ot-el ſ'amor miſe
Et ſon cuer mis en ſon ſerviſe.
Celui évangeliſtre amoit ;
Après Dieu ſeignor le clamoit.
S'on li demandoit por celui
Ele n'eſcondiſoit nului :
Celui ſervi, celui ama ;
Après Dieu ſon cors & ſ'âme a

Mis à celui du tout en garde :
Ne fist pas que fole musarde.
Se l'en li éust chose fète
Dont ele fust en iror trète,
Por saint Jehan l'evangelistre,
Son droit mestre & son droit menistre,
Li estoit du tout pardoné
Que ja puis n'en fust mot soné.
Encor vous di s'il avenist
Qu'aler gésir la convenist,
S'ele n'éust assez prié
Dieu & de cuer regracié,
Ele prioit en son lit tant
Que mult s'i aloit délitant.
Après vous di en briez paroles,
En geus, en festes, en caroles
Et à quanqu'enfant doit plère,
Si com se n'en éust que fère,
Lessoit-ele, sachiez sans doute ;
Quar ne prisoit guères tel route
Envers l'ami c'on doit amer,
En qui amor n'a point d'amer.

« Aus festes & aus diemanches[1]
Ne metoit ganz, ne vestoit manches
Tant que midis estoit passez ;
Et autres veus fesoit assez
Dont anuis seroit à retrère,

1. Les six vers suivants manquent au Ms. 7633.

Et j'ai mult autre chofe à fère.
Ainfi vefqui en fa jonece.
Affez ot anui & deftrece
Ainçois qu'ele fuft mariée,
Quar à norrir eftoit livrée
Aus plus granz feignors de l'empire :
De toutes genz eftoit la pire
Qui fuft en la maifon fon père.
Dure gent i ot & amère
Envers li plus qu'il ne devoient :
Par envie mult li grevoient,
Tant i avoit venin & fiel.
« Cefte prendra la grue au ciel,
Fefoient-il, par ataïne, »
Tant avoient à li haïne
Por ce c'oneftement vivoit ;
Et li faus envieus qui voit
Honefte gent d'onefte vie
A toz jors d'aus grever envie.

Quant que fon feignor éuft
Ne que de l'avoir riens féuft
Fors, ainfi com la gent devine,
Cil qui favoient le couvine
Son feignor li blafmoient fouvant,
Et li aloient reprovant
Ce que il la voloit jà prendre.
Se il li péuffent desfendre
Il li éuffent desfendu
Que jà n'i éuft entendu ;

Et diſoient ſi conſeillier :
« Nous nous poons mult merveillier
Que béguins volez devenir ;
Ne vous en poez plus tenir !
C'eſt folie qui vous enhète. »
Volentiers l'euſſent ſouſtrète
Et menée en aucun manoir.
Quant il virent que remanoir
Ne porroit mès, c'eſt la parcloſe,
Et li éuſſent fet tel choſe
Dont ele perdiſt ſon douaire,
Et ſ'en reperaſt au repaire
Son père dont ele ert iſſue ;
Mès Diex l'en a bien desfendue,
Quar celui que Diex prent en cure
Nus ne li puet grever ne nuire.
Or avez oïe ſ'enfance
Toute, fet cele, ſanz doutance. »

— « Bele ſuer, combien puet avoir
Que vous poez apercevoir
Qu'avoec li converſé avez ?
Dites-le-nous ſe vous ſavez, »
Firent cil qui firent l'eſſai.
« Seignor, diſt-ele, je ne ſai ;
Je di por voir, non pas devin,
Dès lors qu'avoec madame ving
.Iij. anz avoie & ele .v.
Dès lors i a eſté ainſinc
Tant qu'ele veſti cote griſe ;

Tant vous en di, plus n'en devise,
C'est-à-dire l'abit de l'ordre
Qu'à tel amors se vout amordre. »
Piez poudreus & penssée vole
Et œil qui par cinier parole
Sont .iij. choses, tout sanz doutance,
Dont je n'ai pas bone espérance,
Ne nus preudom ne doit avoir;
Quar par ces .iij. puet l'en savoir
Qui à droit sen le remenant,
Qui lors va celui reprenant,
Et qui à bien fère l'ensaigne;
Si vaut autant com batre Saine:
Tout est perdu quanqu'on li monstre.
Dites-li bien, il fera contre,
Quar il cuideroit estre pris
S'il avoit à bien fère apris.
Ne vaut noient; li cuers aprent,
Li cuers enseigne & se repent,
Au cuer va tout. Qui a bon cuer
Les oevres monstre par defuer:
Li mauvès cuers fet mauvès homme.
La preude fame & le preudomme
Fet li bons cuers, je n'en dout mie.
Ceste qui à Dieu fu amie
Et qui à Dieu se vout doner
Ne s'en fist guères sermoner.
Sa serve fu; bien le servi;
Par bien servir le déservi.
Li bons serjanz qui de cuers sert

En bien ſervir l'amor déſert
De ſon ſeignor por bien ſervir.
Qui ne ſe voudra aſſervir,
Je lo l'amor de Dieu déſerve
Quels que il ſoit, ou ſers ou ſerve,
Quar qui de cuer le ſervira
Bien ſachiez qu'il déſervira
Par qoı l'âme de lui ert franche :
Ci n'a meſtier, fuie ne ganche.

Elyſabel ot droit aage
D'avoir l'ordre de mariage [1]
Que fame per non de pucèle.
De ceſte qui dame novèle
Eſt orendroit vous vueil retrère.
Or entendez de ſon afère :
Li preudomme orent mult grant cure
De ſavoir la vérité pure
De la ſainte vie de ceſte ;
Mult en furent en mainte enqueſte.

Yſentruz, qui fu veve ſame,
Relegieuſe & bone dame,

1. Après ce vers, le Ms. 7633 ajoute les huit suivants :

Mari li donent, mari a,
Car cil qui bien la maria
N'en douta gaires chevaliers,
Ne ſénéchaux ne concilliez,
Ce fut li rois qui tot aroie,
Jhéſu-Criſt qui les ſiens avoie,

Or dit la ſeconde partie
Que l'enſance eſt lors départie, &c.

Fu avoec li .v. anz, ce croi,
De ſon conſel, de ſon ſecroi,
Au vivant Loys landegrave.
Après i fu la dame veve,
Puis que Loys fu treſpaſſez,
.I. an entier & plus aſſez
Tant que ſe fu en l'ordre miſe.
Des enquereors fu requiſe
Yſentruz de dire le voir;
Jurer l'eſtut par eſtavoir.
Yſentruz fiſt ſon ſerement,
Et puis ſi diſt apertement
A ſon pooir la vérité :
« Humble, plaine de charité
Eſt mult Elyſabel, fet-ele;
Jà ne querroit de la chapele
Yſſir; jà ne querroit qu'orer
Et en oroiſon demorer.
Mult murmurent ſes chamberières
Que jamès ne querroit arrières
Venir du mouſtier, ce lor ſamble;
Mès coiement d'entr'eles ſ'emble,
Et va Dieu proier en amblant.
Jamès ne verrez ſa ſamblant;
Quant plus ert en grant ſeignorie,
Et plus ert amée & chiérie;
Lors avoit-ele .i. mendiant,
Qu'ele n'alaſt Dieu oubliant,
Qui n'avoit pas la teſte ſaine;
Ainz vous di qu'il l'avoit ſi plaine

D'une diverſe maladie
Que n'eſt pas droiz que je la die
(Sanz nommer la poez entendre),
Que nus n'i oſaſt la main tendre.
Celui nétioit & mondoit,
Celui lavoit, celui tondoit;
Plus li feſoit que vous diroie,
Que dire ne vous oſeroie.
En ſon vergier menoit celui
Por ce que ne véiſt nului
Et que nus hom ne la véiſt,
Et ſ'aucune la repréiſt
Et ele ne ſavoit que dire,
Si prenoit par amors à rire.

« Entor li avoit .i. preudhomme
Que chaſcuns meſtre Corras nomme
De Mapur, qui obédiance
Li fiſt fére par l'otriance
De ſon ſeignor : or ſoit ſéu
De qoi l'obédience fu :
Qui le voudra ſavoir ſe l'ſache.
En l'abéie d'Yſenache
Qui eſt de ſainte Katherine,
Voua de penſſée enterine
A entrer, ce trovons el livre,
Se ſon ſeignor pooit ſorvivre;
Puis après li fiſt eſtrangier
Toute la viande à mengier
Dont ele penſſe ne devine

Qui ſoit venue de rapine;
Et de ce ſe garda ſi bien
Qu'onques n'i meſpriſt de rien ;
Quar quant la viande venoit
De leu qu'ele ſoupeçonoit
Et lez ſon ſeignor aſſiſe ière ,
Si déiſſiez à ſa manière
Qu'ele menjaſt (ce n'eſt pas fable)
Plus que nus qui fuſt à la table ;
Ce de mengier n'eſconſdiſoit,
Que ça & là le pain briſoit.

« Or ſavoient ices novèles
.Iiij., ſanz plus, de damoiſèles.
Son ſeignor dient en apert
Que il l'âme détruit & pert ,
Et que jamès n'ert abſolue
De mengier viande tolue.
Il lor reſpont : « Forment me griève,
Mès ne voi comment j'en achiève,
Et ſachiez je m'en garderoie
Se !es paroles ne doutoie.
Si en faz ce que fère doi ,
Ma gent me monſterront au doi :
Mès bien vous di certainement,
Se je puis vivre longuement ,
Sor toute rien que je propoſe
Moi amender de ceſte choſe. »

« Quant de droite rente venoit

La viande, ſi la prenoit,
Ou des biens de ſon droit doaire;
D'autres n'avoit-ele que faire.
De cels menjue, de cels uſe,
Et ſe cil li faillent, ſi muſe
Et ele & toute ſa meſnie.
Ez vous ſa vie deſreſnie;
Mès aus plus granz ſeignors mandoit
Ou en préſent lor demandoit
Qu'il li donaiſſent de lor biens,
S'on ne trovaſt à vendre riens;
Quar de droite rente eſtoit cort
Li biens qui venoit à la cort;
Et ele avoit bien entendu
Que li meſtres ot desfendu.

« Aſſez ſovent menjaiſſent bien
Mult volentiers ele & li ſien
Du pain ſe aſſez en éuſſent,
Que ſanz doute mengier péuſſent;
Et à la table endroit de ſoi
Avoit ſovent & fain & ſoi [1],
Et ſ'avoit-il mult à la table
Bone viande & bien metable,
Mès tout adès redoute & penſſe
Que ce ne ſoit ſor ſa desfenſſe.

« Une foiz ert à table aſſiſe

1. Les cinquante-six vers suivants manquent au Ms. 7633.

Où aſſez ot viande miſe
De qoi, ſauve ſa conſciance,
Ne pot penre ſa ſouſtenance
Fors d'un préſent qui fu venuz
Où il ot .v. oiſiaus menuz.
De cels menja, mès ce fu pou,
Qu'ele douta devers ſaint Pou
Ne veniſt lendemain viande.
Les .iii. à garder en commande;
De cels menja mult volentiers
Et en veſqui .iii. jors entiers :
A chaſcun menga la moitié.
Aſſez avoit plus grand pitié
De ſa meſnie que de li,
Quar chaſcun jor véoit ſe li
Mengiers fuſt preſt pou en priſſent;
Quel que fain que il ſouſteniſſent.

Aus vilains viande rouvoit,
Et ſ'ele honeſte la trovoit,
Si diſoit : « Mengiez, de par Dé,
Que Diex nous a bien regardé. »
Une foiz ſe fu atornée
Por chevauchier une jornée,
Là où ſes ſires devoit eſtre.
Bien lor fu viande à ſeneſtre;
Que il oſaiſſent par droit prendre
Sans els mesfère ne meſprendre,
Fors que pain noir, dur & halle,
Tout muiſi & tout très-ſale.

Onques plus n'orent que je di;
Et ſi fu à .i. ſamedi
Qu'il eſtoient tuit géun.
N'orent pois ne autre léun :
Cel lor jor pot dire la geule :
« Cui avient une n'avient ſeule. »

Durs fu li pains & crouſte & mie :
Li dui n'en menjaiſſent demie
Se je lor mengier en déuſſent,
Se il atendri ne l'éuſſent ;
Mès ſanz faille atendrir le firent
En ève chaude où il le mirent.
Après ce digner povre & gaſte,
Que l'en ot du pain dur paſte
Par l'ève chaude où il fu mis,
Se ſont-il d'errer entremis.
N'orent meſtier de desferrer
Que puis les covint-il errer
Tels .viij. liues que, par droit conte,
L'une de là, .ij. de çà monte.

« Aſſez parlèrent maintes boches
Et diſtrent mult de tels reproches
Qui ne furent ne bel ne gent :
Si n'èrent pas eſtrange gent,
Mès de lor genz de lor oſtel,
Et dient c'onques mès n'ot tel
Mari dame com ceſte-là :
Chaſcuns le dit, nus ne l' cela.

« Jamès ne li fuſt nus anuiz
En relever toz jors de nuiz
Por aler à l'égliſe orer;
Et tant i voloit demorer
Que nus penſſer ne l'oſeroit.
Du dire folie ſeroit;
Mult ſovent li diſoit ſes ſires :
« Dame, vaudroit i riens li dires :
Je dout mult que mal ne vous face;
Cil qui n'a de repos eſpaſſe,
Cui adès covient endurer,
Je vous di qu'il ne puet durer. »
Mult prioit à ſes damoiſeles,
A toutes enſamble que eles
L'eſveillaſſent chaſcun matin :
Ne lor parloit autre latin.
Par le pié ſe feſoit tirer;
Quar mult doutoit de fère irer
Son ſeignor & de l'eſveillier;
Et il feſoit de ſommeillier
Tel foiz ſamblant que il veilloit
Que que l'en la dame eſveilloit. »

Diſt Yſentruz : « Quant je voloie
Li eſveillier, & je venoie
A ſon lit, li par le pié prendre,
Et je voloie la main tendre
Au pié ma dame, & j'eſveilloie
Mon ſeignor que ſon pié tenoie,
Il retraioit à lui ſon pié

Et le fouffroit par amiftié.
Sor .i. tapiz devant fon lit
Dormoit fovent à grant délit
Par la grant plenté de proières
Que Diex amoit & tenoit chières.

Quant du dormir eftoit reprife
Devant fon lit en itel guife,
Si refpondoit com dame fage,
Je vueil que la char ait domage,
En ce qu'ele fouffrir ne puet
A fère ce qu'à l'âme eftuet. »
Quant fon feignor leffoit dormant,
En une chambre coiemant
Se fefoit batre à ses bajaffes
Tant que de batre eftoient laffes,
Quant ç'avoit fet par grant défir,
Plus liement venoit géfir.
Chafcun jor en la quarantaine
Et une foiz en la femaine
La batoient, ce vous redi,
En charnage, le vendredi.

Ainfinc fouffroit cefte molefte :
Devant gent fefoit joie & fefte;
Quant fes fires n'i eftoit pas,
Si n'eftoit pas la chofe à gas.
En jeuner & en veillier,
En orer, fon cors traveillier,
Eftoit-ele fi ententive

Qu'à granz merveilles eſtoit vive.
Ainſinc vivoit & nuit & jor
Com dame qui eſt ſanz ſeignor;
Si eſtoit débonère & ſimple ;
Bèle robe ne bèle guimple
Ne metoit pas, mès la plus ſale
Tant que l'en menjoit en la ſale ;
Et ſi eſtoit la haire miſe
Emprès la char ſoz la chemiſe ;
Et de robe eſtoit par defors
Mult gentiment veſtuz li cors.
Lors péuſt l'en dire, ce cuit :
N'eſt pas tout or quanqu'il reluiſt. »

Lors eſtoit parée & veſtue
Que ele ſavoit la venue
Que ſon ſeignor devoit venir,
Ne mie por plus chier tenir
Le cors, ce ſachiez bien de voir,
Ainz poez bien apercevoir
Que ce por ſon ſeignor feſoit
Et que por ce miex li pleſoit.
A ſes ſéculières voiſines,
Par jeûnes & par diſciplines,
Enſeignoit à fuir le ſiècle
Qui ne va pas à droite riègle,
Et que chaſcuns devroit haïr
Qui ne voudroit ſ'âme trahir.
Les caroles lor dévéoit
Et toz les gens qu'ele véoit

Qui l'âme puéent coroucier;
Mult les amaſt à adrecier
Et honeſte vie mener
Par les bons examples doner.

Quant les borgoiſes du chaſtel,
Affublées de lor mantel,
Aloient d'un enfant à la meſſe,
Chaſcune aloit comme comteſſe
Mult bien parée à grant deviſe :
Ainſinc aloient à l'égliſe;
Mès ele i aloit autrement,
Quar ele i aloit povrement
Veſtue & toute deſchaucie.
Par les boes de la chaucie.
Deſcendoit du chaſtel aval
Sanz demander char ne cheval.
Son enfant en ſon braz venoit,
Et ſa chandoile ardant tenoit.
Tout ce metoit deſor l'autel,
Et .i. aignel treſtout autel
Com Noſtre-Dame fiſt au Temple;
De ce priſt-ele à li example.
En l'onor Dieu & Noſtre-Dame
Donoit à une povre fame
La robe qu'ele avoit veſtue
Quant de meſſe eſtoit revenue.

Mult ert la dame en oroiſons,
Tant com duroient rouvoiſons,

Qu'entre les fames de la vile
(Ne cuidiez pas que ce soit guile)
Se muçoit por aler à viau.
Lors avoit-ele ſon aviau
Quant tele ouvraingne pooit fère :
Jamès ne li péuſt deſplère.

Filer feſoit por fère toile ;
N'eſt pas reſon que je vous çoile
Qu'ele en feſoit quant fète eſtoit :
Frères Menors en reveſtoit
Et les autres qui de poverte
Trovoient trop la porte ouverte.
Que vous iroie-je aloingnant[1],
Ne mes paroles porloignant ?
Toz biens à fère li pleſoit :
Les mors enſevelir feſoit.

S'aucun povre oïſt eſmaier
Qui déiſt : « Je ne puis paier ;
Je ne ſai quel conſeil g'i mète ,
Ele paioit por lui la dète.
Si ne li pooit abelir
S'on feſoit povre enſevelir
Qu'il en portaſt nueve chemiſe ;
La viez li eſtoit el dos miſe
Et la nueve por Dieu donée :
Si eſtoit la choſe ordenée.

1. Ce vers et le suivant manquent au Ms. 7633.

Encor vous di, ſeignor, après,
Où que ce fuſt ou loin ou près,
Aloit les malades véoir,
Et delez lor lit aſſéoir ;
Jà ſi ne fut la meſon orde ;
Tant ot en lui miſéricorde
Que ne redoutoit nule ordure,
Car d'aus aidier avoit grant cure.
Mirgeſſe lor eſtoit & mère,
Quar n'eſtoit pas mirgeſſe amère
Qui prent l'argent & ſi ſ'en torne,
Queque li malade ſéjorne ;
Ainçois ouvroit de ſon meſtier
Et i metoit le cuer entier.
Se li cors ert en guerredon,
L'âme en atendoit guerre don.
Meſtre Corras, por ſermoner
Et por bons examples doner,
Voloit alors parmi la terre :
S'envoia cele dame querre.
Cele c'une dame atendoit
De là aler ſe desfendoit,
Quar c'eſtoit une grant marchiſe ;
Si ne vouſiſt en nule guiſe
C'on ne la trovaſt en meſon,
C'on n'en déiſt fole réſon.
Por ce li fuſt de l'aler grief,
Et cil la manda de rechief,
Que ſor obédience viengne,
Que nule riens ne la détiengne.

Quant d'obédience parla,
Et la dame cele part là
S'en ala ſanz ſa compaignie,
S'ele en déuſt eſtre honie ;
Merci cria de ſon mesfet
Et de l'iror qu'il li ot fet.
Ses compaignes furent batues
Sanz plus de chemiſes veſtues
Por le demorer qu'eles firent
Puis que ſon meſſagier oïrent.
Or fu jadis en .i. termine
Que il eſtoit mult grant famine :
Landegrave, qui preudomière
Et qui l'amor Dieu avoit chière,
Envoia com preudom loiaus
De ſes granches eſpéciaus
Tout le gaaignage as Strémone,
Sanz ce que nus ne l'en ſermone,
Por départir aus povres genz.
Mult ert li dons & biaus & genz ;
Quar povres qui ert à ſéjor
De ſ'auſmoſne paſſoit le jor.
A Watebert[1] demoroit lors,
.I. chaſtel de la vile fors :
Léenz à une grant meſon
Qui lors eſtoit en la ſeſon
Plaine d'enfermes & d'enfers :
Aſſez eſtoit griez cis enfers.

1. Ms. 7633. Var. Watebort, — Wattebourg.

Cil ne pooit pas tant attendre
Cele eure à qoi l'en ſoloit rendre
Aus povres l'aumoſne commune,
Mès jà n'i éuſt un ne une
Qu'il ne véiſt chaſcun par ſoi :
Cil n'avoient ne fain ne ſoi.
Cels ſermonoit Elyſabiaus ;
Les moz lor diſoit douz & biaus
De paſcience & de ſalu
Qui lor à aus âmes valu.
Mult iſſoit ſovent grant puor
De lor robes por la ſuor,
Si que ſouffrir ne le pooient
Celes qui avoec li eſtoient ;
Mès ele le ſouffroit ſi bien
Que jamès ne li grevaſt rien ;
Ainz les couchoit & les levoit,
Que nule riens ne li grevoit,
Et lor nétioit nez & bouche,
S'on l'en déuſt fère reprouche.

Là furent de par li venu
Petit enfant & povre & nu
Qu'ele-meiſme fiſt venir ;
Qui les li véiſt chier tenir,
Baignier, couchier, lever & peſtre,
Il la teniſt à bone meſtre.
Ne lor eſtoit dure n'amère :
Li enfant l'apeloient mère ;
A cels aloit-ele environ,

Cels metoit-ele en ſon giron.

A cel tens & à celui terme
.Iij. manières de gent enferme
Ot-ele lors à gouverner
Que toz li covint yverner,
Et cil qui plus eſtoit haitiez
Ne ſe ſouſtenoit ſor ſes piez.
Mauvès i ot, & ſi ot pires,
Et très mauvès. C'eſt granz martyres.
Des .ij. ai dit qu'ele en feſoit,
Comment ele les aaiſoit :
Des autres vous vueil dire après.
Cels voloit avoir de li près
Devant le chaſtel, lez la porte,
Là où ele-méiſme porte
Ce qui à table lor remaint.
Si lor eſpargnoit-ele maint
Bon morſel qu'ele menjaſt bien :
Ce feſoit & ele & li ſien.
A la table lor fu remis
Une poz qui n'eſtoit pas demis
De vin ; ſi lor porta à boivre :
Si pou i ot, ne l'os mentoivre,
Mès Diex, à cui riens n'eſt celé,
Cui tuit ſecré ſont révélé,
A cui nul cuer ne ſont couvert,
I ouvra ſi à découvert
Que chaſcuns but tant comme il pot
Et ſ'en remeſt autant ou pot,

Quant chaſcun ot aſſez béu,
Comme au commencier ot éu.

Je di por voir, non pas devine,
Moiſſon de ſemence devine
Moiſſonna en itel manière
Tant que moiſſons entra plenière.
Toz cels qui ſe porent lever
Sanz els trop durement grever
Reveſti de lange & de linge
La bone dame de Turinge.
A chaſcun dona ſa faucille,
Por ce quant l'en les blez faucille
Povres qui ne va faucillier
Ne ſe porroit plus avillier
S'il eſt tels que faucillier puiſſe;
Quar il n'eſt nus qui oiſeus truiſe
Lors, clerc, ne lai, ne eſcuier,
Que il ne le doie huier.

Ainz que ſes ſires rendiſt âme,
Qu'ele eſtoit de Turinge dame,
Feſoit merveilles à oïr,
Que lors la viſſiez eſjoïr
Et de feſte fère enrainie
Qu'ele ert à privée meſnie
Sanz compaigne d'eſtrange gent,
Ne demandoit pas le plus gent
Mantel qui fuſt dedenz ſa chambre,
Si com l'eſtoire me remambre,

Mès le plus vil & le plus ſale :
Ainſinc aloit parmi la ſale,
Et bien diſoit à bouche ouverte :
« Quant je ſerai en grant poverte
Ainſinc ſerai mès tout ſanz doute. »
Puis ot-ele povreté toute,
Et bien prophétiza le puis
De povreté où chéi puis,
Si com vous orrez après dire,
Se vos entendez la matire.

Toz jors à la çaine par rente,
Ne cuidiez pas que je vous mente,
Feſoit la dame .i. grant mandé
Là où li povre èrent mandé
Que la dame entor li ſavoit;
A treſtoz cels lor piez lavoit
Et beſoit après eſſuier.
Jà ne li péuſt anuier ;
Et puis feſoit méſiaus venir,
Qui lors l'en véiſt convenir,
Laver les piez, beſier les mains,
Et treſtout ce eſtoit du mains ;
Quar avoec aus ſe voloit ſeoir ,
Et les voloit ou vis véoir.
Lors ſermonoit en tel manière :
« Mult devez bien à bèle chière,
Biau ſeignor, ſouffrir ce martire ;
N'en devez duel avoir ne ire,
Qu'endroit de moi ai la créance,

Se vous prenez en paciance
C'eſt enfer qu'en ceſt ſiècle avez,
Ne ſe Dieu mercier ſavez
De l'autre enfer ſerez tuit cuite :
Or ſachiez ci a grant mérite. »

Ainſinc la dame ſermonoit,
Et puis après si lor donoit
A boivre & à mangier & robe,
Que ne les ſervoit d'autre lobe.
Se j'eſtoie bons eſcrivains
Ainz ſeroie d'eſcrire vains,
Que j'éuſſe dit la moitié
De l'amor & de l'amiſtié
Qu'à Dieu monſtroit & jor & nuit,
Et je dout qu'il ne vous anuit.
Or à la dame ainſinc veſcu
Que de ſa vie a fet eſcu
Por ſ'âme desfendre & couvrir
Et por ſaint paradis ouvrir
Envers li après ſon decès.
Pou en verrez jamès de ces
Qui facent autant por lor âme.
Ainſinc veſqui la bone dame
Tant com ſes ſires fu en vie.
Or orrez la tierce partie
Qui parole de ſa vevée,
Ou èle fu forment grevée.

Ces .ij. dames qui juré orent,

Qui la vie à la dame ſorent,
S'accordèrent ſi bien enſamble
Que l'une reſon l'autre ſamble.
Par qoi cil qui l'enqueſte firent
Mult durement ſ'en eſjoïrent;
Et ces .ij. avoient véue
La bone vie & connéue
Que ceſte dame avoit menée
Qui tant fu & ſage & ſenée.

Bons ouvriers eſt qui ne ſe laſſe :
Itels ouvriers toz autres paſſe.
Qui porroit trover tel ouvrier,
Mult i auroit bon recouvrier ,
Et mult eſt bons à metre en œvre
Bons ouvriers qui ſanz laſſer œvre.
Ceſt ouvrier vous vueil deſcouvrir;
Por l'ouvrier vueil la bouche ouvrir :
Li bons cuers qui Dieu doute & aime ,
Et la bouche qui le réclaime,
Et li cors qui les oevres fet
Et en paroles & en fet :
Ces .ij. choſes miſes enſamble,
C'eſt li ouvriers, ſi com moi ſamble;
C'eſt cil qui Dieu ſert & aeure,
C'eſt li labors que il labeure :
Ceſte dame tele oevre ouvra ;
Bons ouvriers fu, bien ſ'aouvra [1].

1. Le Ms. 7633 ajoute :

Car ſenz laſſeiz le Roi de gloire
Servi, ce teſmoigne l'eſtoire.

La mort, qui fet à ſon paſſage
Paſſer chaſcun, & fol & ſage,
I fet ci paſſer landegrave.
La dame remaint dame veve; »
Dame, non pas, mès povre fame,
Que petit doutèrent lor âme
Li chevalier d'iluec entor.
Fors du chaſtel & de la tor
La getent, & de ſon douaire;
Ne li leſſent en nul repaire
A qu'ele ſe puiſſe acouper,
Ne penre repaſt ne ſouper.
Li frères ſon ſeignor vivoit,
Qui jones hom ert, & ſi voit
L'outrage que l'en ſa ſuer fet,
C'onques n'amenda ce forfet.
Or a quanques demandé a,
Or a ce à qu'ele béa,
Or a-ele ſa volonté
Puiſqu'ele chiet en orfenté;
C'eſt ce qu'ele onques plus priſa,
C'eſt ce qu'à Dieu plus requis a;
Et por ce diſt ci Rustebués:
« Qui à bués bée ſi a bués. »

La dame eſt du chaſtel iſſue,
En la cité ſ'en eſt venue
Chiez .i. tavernier en la cort,
Et la tavernière l'acort,
Et li diſt: « Dame, bien viegniez! »

Li taverniers, bien enſeigniez,
Li diſt : « Dame, venez ſéoir :
Pieçà mès ne vous poi véoir. »
— « Or eſt meſtiers que l'en me voie :
L'en m'a tolu quanques j'avoie,
Diſt la bone dame en plorant :
De ce vois-je Dieu aorant. »
Ainſinc jut la nuit en l'oſtel,
C'onques mès dame ne l'ot tel ;
Mès li géſirs petit li griève.
D'entor la mienuit ſe liève ;
Si ala oïr les matines
Aus Cordeliers ; mès ſes voiſines
N'i aloient pas à tele eure.
Mult merci Dieu & aeure
De ceſte tribulacion,
Et par mult grant dévocion
Pria toz les Frères Meneurs
Grâces rendiſſent des honeurs
A Dieu que il li avoit fètes
Et de ce qu'il li a ſoutrètes.
De grant charge l'a deſchargie,
Quar qui richèce a en chargie,
L'âme eſt chargie d'une charge
Dont trop à envis ſe décharge,
Que mult ſ'i délite la char :
Tel charge fet le large eſchar ;
Qui de tel charge eſt deſchargiez,
Si ne met pas en ſa char giez ;
Li maufez, por l'âme enchargier,

Ne ſe vout pas cele enchargier ;
De tel charge ainz la deſcharga :
Miſe jus toute la charge a.
Or la repraigne qui ſe viaut,
Chargiez ne puet voler en haut,

A lendemain, ſachiez de voir,
Que nus ne l'oſa recevoir
En ſon hoſtel herbergier ;
Ainz mena chiés .i. ſien bergier
Ses enfanz & ſes damoiſèles.
Or i a plus dures novèles,
Qu'il fiſt ſi froit que là dedenz
Firent tuit martiaus de lor denz ;
La froidure lor fu deſtroite,
Et la meſon eſtoit eſtroite.
Li bachelers, il & ſa fame,
S'en iſſirent fors por la dame.
Diſt la dame : « Se je véiſſe
Noſtre oſte, grâces li rendiſſe
De ce qu'il nous a oſtelez. »
Mès li oſteus n'eſt guères lez.
A lendemain eſt revenue
A l'oſtel dont ele ert iſſue ;
Mès nus des hommes ſon ſeignor
Ne li porte foi ne honor :
Chaſcuns du pis qu'il puet li fet
Sanz ce que riens n'i a meſfet.
Chiés les parenz de par le père,
Ne ſai chiés couſins ou chiés frère,

Ses enfanz norrir envoia :
Cele remeſt qui Dieu proia.

Une ſoiz aloit à l'égliſe
Por eſcouter le Dieu ſerviſe ;
Si paſſoit une eſtroite rue :
Contre li ſe r'eſt embatue
Une vieillete qui venoit,
Cui ele ſ'auſmone donnoit.
Mult avoit en la rue fange,
Si fu la voie mult eſtrange ;
De pierres i ot .i. paſſage.
La viellete, qui pou fu ſage,
Jeta la dame toute enverſe
En cele grant boe diverſe.
La dame d'iluec ſe leva,
Deſveſti ſoi, ſi ſe lava,
Et riſt aſſez de l'aventure
Et de la vielle & de l'ordure.
Petit menja & petit but [1],
Que la maladie li nut,
Où ele ot grant pièce géu.
Sus ſe leva, ſi a véu
Lez li une feneſtre grant ;
Cele, qui d'orer fu engrant ;
Miſt ſon chief fors par la feneſtre
Por gracier le Roi céleſtre.

1. Ce vers et tous ceux qui suivent, jusqu'à l'alinéa, manquent au Ms. 7633.

Quant les iex clot, longuement pleure,
Longuement en ce plor demeure,
Et quant les iex vers le ciel oevre,
Le plorer pert, joie recuevre ;
Et mena ainſinc tele vie
Juſqu'endroit l'eure de complie :
A iex clos, plaine de triſtèce,
A l'ouvrir recuevre leèce.
Puis diſt la dame : « Ha! Rois de gloire,
Puiſqu'avoir me veus én mémoire,
Enſamble o toi ſanz départir
Eſtre vueil; & tu repartir
Me vueilles, ſire, de ton règne
Et de t'amor, qui partout règne. »

Yſentruz, qui plus fu ſ'amie
Que nule de ſa compaignie,
Li diſt : Dame, à cui avez tant
Dit ces paroles que j'entent?
Sainte Élyſabiaus li reſpont
Et les paroles li deſpont ;
Son ſecré li a deſcouvert,
Et diſt : « Je vi le ciel ouvert,
Et vi Dieu vers moi enclinier,
Qui nului ne veut engingnier.
Confoiter me vint du torment
Et de l'angoiſſe qui forment
M'avoit tenu juſc'orendroit.
En cel point & en cel endroit
Que le ciel vi, ſi fui en joie;

Quant les iex d'autre part tornoie,
Lors ſi me convenoit plorer
Et la grant joie demorer. »

Or avint en celui termine
De la dame de bonne orine,
C'une ſeue tante abéeſſe
De ce païs fu mult engreſſe
C'uns ſiens frères, cui ele ert nièce,
La méiſt chiés li une pièce,
Si com tel dame, à grant honor,
Juſqu'ele éuſt autre ſeignor ;
Éveſque eſtoit d'un païs
Vers cele Hongroie laïs.
Celes qu'avoec la dame eſtoient,
Qui chaſtée vouée avoient,
Orent grant paor de ſ'alée,
Et qu'ele ne fuſt mariée ;
Et la dame les reconforte,
Et diſt : « Miex voudroie eſtre morte
Qu'avoir ma foi vers Dieu mentie,
Vers qui je me ſui aſſentie
A eſtre ſa fame eſpouſée.
Tels reſons ne ſont que rouſée :
Ne vous en devez deſconfire :
Toutes reſons ſe leſſent dire.
Sachiez, ſe mon oncle m'esforce
Que je preingne mari à force,
Je m'enfuirai en aucun leu
Où je me ferai .i. tel geu

Que je me coperai le nez :
S'ert li mariage remez,
Qu'il n'ert lors nus hom qui ait cure
De ſi desfete créature. »

Cil ſiens oncles la fiſt mener
A .i. chaſtel, tant qu'aſſener
La péuſt à aucun preudomme ;
Et vous ſavez (ce eſt la ſomme)
D'amer Dieu fiſt ſemblant & chière ;
Si n'en fu fauſſe ne doublière.
Dementières qu'en tel torment
Eſtoit dementanz ſi forment,
Vint uns meſſages qui aporte
Noveles, & hurte à la porte,
Qu'en ſon pays l'eſtuet errer
Les os ſon ſeignor enterrer
C'on aporte d'outre-mer.
Cele qui tant le pot amer
Rendi grâces à Dieu le père
Et à la ſeue douce mère
De ce qu'ainſinc l'a conſeillié
De l'errer ſ'eſt apareillié :
Vint où li vavaſſor l'atendent,
Qui les os enterrer commandent
En .i. cloiſtre d'une abéie.
Or ait Diex l'âme en ſa baillie.
Landegrave fu mis en terre.
La dame priſtrent à requerre
Qu'ele à Turinge ſ'en viengne.

Il atornèrent ſa beſoingne
De ſon douaire en itel guiſe
Com la droiture le deviſe.
Diſt l'éveſque : « Ele i ira,
Mès que chaſcuns m'afiera
Que ſon douaire li rendrez
Tantoſt qu'à Turinge vendrez. »
Mès pou priſa douaire & don ;
Si qu'arriers ſ'en vint à bandon
Au leu dont ele eſtoit iſſue ;
Mès pou i eſt areſtéue
Quant ſes meſtres par eſtovoir,
Meſtre Corras, l'en fiſt movoir.
De ſon douaire eſtoit la vile
Et li chaſtiaus (ce n'eſt pas guile),
Mès avoir n'i pot remanance,
Qu'èle i ière for la peſance
De cels qui aidier li devoient,
Et il à force l'i grevoient.
Iſſi ſ'en, qu'iſſir l'en covint :
A une vilète ſ'en vint ;
Si entre en une meſon
Qui n'eſtoit pas mult de ſeſon :
Par les paroiz eſtoit ouverte
Et par deſeure deſcouverte.
Fols eſt qui por tel leu ſ'orgueille ;
Aſſez i pléuſt, ſe la feuille
Des arbres n'en oſtaſt la pluie :
S'a pluie moille, à chaut eſſuie.
N'i menjue ſaumon ne trute,

Barbiau, ne luz[1] la bien estrute;
Du pain menjue volentiers,
Non pas tant com li est mestiers :
Ne li chalut du seureplus.
Ausi fu comme en .i. reclus
Et sa gent si com gent recluse;
N'est pas droiz que Diex les refuse.
Li chauz, li venz & la fumée
I estoit bien acoustumée :
Ce les grevoit aus iex formen
Et les metoit en grief torment;
Nequedent ses mains en tendo
Vers Dieu, & grâces l'en rendoit.
D'iluec s'en ala à Mapur,
Une meson fete de mur
Et de boe & de viez mesrien
Si viels que il ne vaut mès rien.
Iluecques mult i demora;
Dieu i servi & aora.
A la bone dame donèrent
.Ij. mile mars; à tant finèrent
De son douaire si ami;
Ainz n'en retint marc ne demi :
Tout départi aus povres genz;
Ainsi s'en ala li argenz.

Or li firent remez encor
Robes, vessel d'argent & d'or,

1. *Luz*, brochet.

Et dras de ſoie à or batuz,
Si fu li orguex abatuz
C'onques nul n'en vout retenir :
A Dieu en leſſa convenir.
El non du Père eſpérital
Fonda iluec .i. hoſpital ;
Iluec couchoit à grant honor
Mult de povres Noſtre Seignor.
A boivre, à mengier lor donoit,
Tout le ſien i abandonoit.
De ſes amis en fu blaſmée,
Et lédengie & méſamée,
Et clamée fole & muſarde,
Por ce que les povres regarde.
Quant tels choſes pooit oïr,
Riens ne l' pooit plus eſjoïr.
En paine, en tribulacion
Et en ſa grant temptacion,
La conforta, ce diſt l'eſtoire,
Après Dieu le Pape Grigoire,
Qui par lettres la ſaluoit
Et mult d'eſcriz li envoioit
Où mult avoit enſeignement
Por qu'ele veſquiſt chaſtement,
Examples de ſainz & de ſaintes
Et de douces paroles maintes ;
Et li prometoit à avoir
Avoec tout ce .i. douz avoir :
C'eſt la joie de paradis,
Que li ſaint conquiſtrent jadis.

S'ele vouſiſt greignor avoir,
Grant ſeignorie & grant avoir
Euſt éu plus que devant :
Tout ne priſe .i. treſpas de vant.

Meſtre Corras bien li ſermone ;
Temporels choſe ne foiſone :
Toſt eſt paſſé du ſoir au main ;
Tels richeces c'on a en main
Ainſinc ſ'en vont comme eles vienent,
Que l'en ne ſet qu'eles devienent.
L'amor Dieu ot ſi ou cuer,
Toutes tels choſes geta fuer.
Des diz au meſtre li ſouvint,
Si que par force li convint
Enfanz et richece oublier
Et ſeignorie & marier.
Lors diſt-ele à ſes chamberières :
« Diex a oïes mes proières ;
Seignorie que j'aie éue
Ne pris pas .i. rain de ſégue ;
Mes enfanz aim pou plus d'ainſins
Que les enfanz à mes voiſins ;
A Dieu les doing, à Dieu les lais :
Face en ſon pleſir déſormais.
En deſpiz, en deſtractions [1],
En autres tribulacions,

1. Ce vers et les trois suivants manquent au Ms. 7633.

Sachiez, de voir, tant m'i délite
Que la joie n'eſt pas petite.
Je n'aim fors Dieu tant ſeulement,
Mon créator, mon ſauvement. »

Meſtre Corras mult la tençoit.
Por ce que plus la tormentoit,
Li oſtoit d'entor li la gent
Dont plus li eſtoit bel & gent.
Ce fiſt por li plus tormenter
Et por li fère gaimenter.
Diſt Yſentruz : « Por ce que plns
M'amoit que tout le ſeureplus,
Ne miſt-il fors de la meſon,
Et ſe n'i ſot autre reſon
Fors li grever & anoier,
Et por croiſtre le Dieu loier
Par cele tribulacion,
Ès vous toute l'entencion.
Sa compaigne qui dès enfance
Ot fet avoec li pénitance
Li oſta, ſi que de nous .ij.
Li engreignoit toz jors li deuls.
Por nous .ij. mult ſovent ploroit
Por ce que ſanz nous demoroit,
Que vous feroie longue rime ?
La gent féloneſſe & encrime
Miſt entor li, la bone oſta.
Si cruels vielles à oſte a,
S'ele meſprent eles l'encuſent;

A li grever mult ſovent muſent :
Ne l'eſtuet pas penſer à truſes,
Batre la font & doner buſes.
Quant meſtre Corras à li vient,
Puis que des buffes li ſovient
Que Diex reçut, ſi les reçoit :
Ainſinc vaint la char & deçoit.
Toz jors à bien fère ſ'amort
De ſ'enfance juſqu'à la mort.
Tant comme au ſiècle fu en vie,
Por haine ne por envie,
Ne por mal c'on li ſéut trère,
Ne leſſa onques à bien fère. »
Ainſinc diſt Yſentruz & Gronde,
Les .ij. meillors dames du monde;
Lor ſeremenz ſi bien ſ'acorde,
Ce c'une dit l'autre recorde.

Eſpérance d'avoir pardon
Ou par pénitance ou par don
Fet endurer mainte méſaiſe :
Li endurers fet mult grant aiſe,
Quar mult legièrement endure
Qui eſchive paine plus dure.
Ceſte dame qui pou dura
Pénitance dure endura
Por avoir vie perdurable
Avoec le père eſpéritable.

Ici diſt la quarte partie,

Là où eſt la fins de ſa vie,
Qu'ele avoit une damoiſele
Qui avoit autel non comme ele :
An .ij. Élyſabiaus [1] ont non
Preude fame & de grant renon
Fu mult ceſte, ce diſt l'eſtoire.
Por ce c'on la péuſt miex croire,
Jura qu'ele diroit le voir
De quanqu'ele porroit ſavoir
De toute la vie ſa dame ;
Ainſinc le jura deſeur ſ'âme.

« Seignors, diſt-ele, ce ſachiez,
Sanz mauvès viſces, ſanz pechiez
Eſt mult ma dame, & de vertuz
Eſt mult li ſiens cor reveſtuz.
Oï avez en quel manière
Aus povres feſoit bèle chière :
Aus povres fiſt plus grant ſerviſe,
Puis qu'ele fu en l'ordre miſe
Qu'onques n'avoit fet devant.
Aucune foiz & mult ſouvant
Lor donoit, ce diſt Yſabiaus,
Le més qui plus lor eſtoit biaus. »
Et diſt encor que une dame
Guertrus, qui eſtoit gentiz fame,
Vint véoir ceſte dame ſainte
Dont l'en diſoit parole mainte.

1. Ms. 7633. Var. Anbreduz Ysabiaus.

Bertous, uns enfés, vint o ſoi ;
De Dieu ſervir avoit grant ſoi :
Se li pria mult doucement
Qu'à Dieu priaſt dévotement
Que diez l'eſperit de ſa flame
Si que ſauver en péuſt ſ'âme.
Élyſabel Dieu réclama.
Que de cuer finement ama,
Qu'à l'enfant otroiaſt ſa grâce.
Ne demora guères d'eſpace,
Quant il et la dame ꝑrioit,
Que li enfès haut ſ'eſcrioit :
« Dame, leſſiez voſtre oroiſon,
Que Diex m'a mis hors de priſon
Et m'a de ſ'amor eſchaufé,
Et mis hors des mains au maufé. »
A chaſcun ainſinc avenoit
Qui por tel cas à li venoit.
Ce li avint que je recort
.I. an tout droit devant ſa mort.

Or avint, ſi com d'aventure,
C'une trop bele créature
Vint à li, ſ'ot non Herluiz.
Li corages li ert fuiz
De Dieu amer parfètement ;
Ainz ot mis ſon entendement
A ſes bèles trèces pingnier.
Ne vint pas por li enſeignier
Comment l'en devoit Dieu ſervir

Por ſaint paradis déſervir :
Une ſeue ſuer vint véoir,
Conforter & lez li ſéoir,
Qui chiés cele dame giſoit.
Or n'eſt nus hom, ſ'il deviſoit
Comment ele avoit biaus chevols,
Qui ne fuſt au deviſer fols;
Quar qui delez li ſ'acoutaſt
Il déiſt qu'ors en dégoutaſt.
Tant par eſtoient creſpe & blonde,
Tant de ſi biaus n'avoit el monde.
Ces cheveus ſi creſpés & biaus
Fiſt coper ſainte Elyſabiaus ;
Et cele pleure, & brait, & crie,
Si que hautement fu oïe.
Les genz qui ceſt afère virent
A ceſte bone dame dirent
Por qu'ele avoit ce chief tondu.
La dame lor a reſpondu :
« Seignor, fet-ele à briez paroles,
N'ira-ele mie aus caroles :
Bien cuideroit eſtre honie
A tout ſa teſte deſgarnie. »
Lors commanda c'on li apèle,
A li venir cele pucèle.
Cele i vint. Adonc li demande
De ſes cheveus reſon li rande,
Qu'il li ont au ſiècle valu
Puiſque l'âme en pert ſon ſalu.
« Dame, jà en orrez la voire :

Ou nonnain blanche ou nonnain noire
Éuſſe eſté, ſe mi chevol
N'euſſent fet mon cuer ſi fol. »
— « Dont aim-je miex que ainſi ſoies,
Tout por toi metre en bones voies,
Que li miens filz fuſt emperères,
Si m'aït meſires ſaint Pères. »
Ainſinc la priſt & la deçut;
En l'ordre avoec li la reçut.

En ce méiſme jor avint
Que Herluiz en l'ordre vint,
.L. marz dona d'argent
Et départi à povre gent;
Mès ne pot pas cele pécune
Départir de jors ſanz la lune.
Li povres ſ'en vont, li plus fort;
Cil qui plus orent de confort
Meſtier demorèrent o ſoi,
Mès cil n'orent ne fain ne ſoi,
Ançois furent à grant délit
Bien péu & ſ'orent bon lit,
Bien aiſiez treſtout à point,
Lor piez lavez & furent oint
Qui crevé erent de méſaiſe.
Que diroie ? Tant orent aiſe
Qu'oublié orent la deſtrèce
Et chanta chaſcuns de léèce;
Quar povres qul a bien, ſanz faille,
Met tout le mal à la viez taille.

Eſbatre eſtoit alée .i. jor :
Si comme ele eſtoit alée à ſejor[1],
Loing trova de ſon hoſpital
Une fame qui aloit mal.
La bone dame fiſt la couche :
Dedenz une granche l'acouche ;
L'enfant reçut & en fu baille.
La première fu qui le baille ;
Lever le fiſt & baptiſier :
Son nom, qui tant fiſt à priſier,
Miſt à l'enfant, ſ'en fu marraine :
Tel marraine n'a mès el raine.
Chaſcun jor le mois tout entier
Sot bien léenz le droit ſentier.
Bien la porvit en ſa géſine
De pain, de vin & de euiſine.

Quant li termines fu paſſez
Là où ele ot éu aſſez
Quanques droit à tel fame fu,
Le pain, le vin, la char, le fu,
Et le baing quant il fu à point,
Que de meſaiſe n'i ot point,
Et du mouſtier fu revenue,
Et la dame ſ'eſt deſveſtue
De ſon mantel grant aléure

1. Le Ms. 7633 ajoute ici ces deux vers :

Loing de ſon hôpital trouva
Une fame qui travilla.

Et de ſa propre chaucéure,
Avoec tout .xij. coloingnois
Dont li uns vaut .iiij. tornois;
Tout li done. Lors ſ'en parti,
Quant tout ce li ot reparti;
Et cele & ſes mariz enſamble
S'en fuirent, ſi com moi ſamble.
L'enfant leſſièrent en l'oſté :
Tout l'autre avoir en ont oſté.
Devant c'on commençaſt matines,
Ces .ij. qu'à Dieu ſont enterines,
Yſabiaus, oïr le ſerviſe,
Et ſa dame ſont à l'égliſe
Venues : quant la dame i vint
De ſa fillole li ſouvint.
Yſabel ſavoir i envoie;
Cele vint là. Que vous diroie?
N'i trova que l'enfant dormant.
Es-vous celi en grant tormant;
A ſa dame en eſt revenue
Et li di la deſconvenue :
Va donc, fet-ele, l'enfant querre. »
Puis qu'ele ſont fors de la terre,
Por norrir l'envoia la dame
Tout maintenant enchiés la fame
D'un chevalier qui ſa voiſine
Eſtoit, & de mult franche orine.

Lors envoia querre le juge
Qui les droiz de la cité juge;

Si commanda c'on les querriſt
Là où li querres ſ'aferiſt.
Demandé furent & rouvé,
Et quis, ainz ne furent trové.
Diſt Yſabiaus : « Ma dame chière,
L'en ne'ſ puet en nule manière
Trover. Priez à Dieu le Père
Qu'il rende à l'enfant ſa mère. »
Cele diſt qu'ele n'oſeroit,
Que meſtre Corras le ſauroit ;
Mès face en Diex ſa volenté.
Ainz n'i ot plus dit ne chanté ;
Ne demora mie granment,
Se li eſcripture ne ment,
Li mariz & la fame vindrent,
A genillons lez li ſe tindrent,
Et regehirent lor pechié
Dont maufez les ot entechié.
Devant li diſtrent par couvant
Qu'aler ne pooient avant.
Remède quiſtrent du mesfet
Que ſanz reſon avoient fet.
Lors diſtrent les genz du chaſtel
Que des ſollers ne du mantel
N'aura point ; ainz ert départi
Por ce que vilment ſ'en parti.
La dame lor diſt ; « Bien me pleſt :
« Fètes-en tout quanques droiz eſt. »

A une pucèle donèrent

Le mantel qu'à celi oſtèrent;
Cele voua relégion
Tantoſt de bone entencion.
Une veve r'ot en ſes piez
Les ſollers qu'ele avoit chauciez;
Et cele repriſt ſon enfant
Qu'ele ot leſſié mauveſement.
La vile leſſe; ſi ſ'en iſt:
Tant grate chièvre que mal giſt.

Ermenjart, qui relégieuſe
Eſtoit mult & fu curieuſe
De ſervir Dieu parfètement,
Refiſt ainſi ſon ſerement.
Ainz fu de gris abit veſtue
Que la dame ſe fuſt rendue,
Et bien diſt qu'ele acouſtuma
La dame qui tel couſtume a
A meniſtrer aus povres ſeule.
Juſques lors ne menjoit lor gueule,
Qu'ele-méiſme les peſſoit,
Que pou ou noient les leſſoit,
Tant eſtoit la dame humble & ſimple.
Aniaus d'or, & noiaus, & guimple
Vendoit & en prenoit l'argent
Por doner à la povre gent.
Ci n'avoit mie grant orgueil,
C'un enfant qui n'avoit c'un œil
Et ſ'ert tingneus, ſi com moi mambre,
Porta la nuit .vi. foiz à chambre;

Si grant pitié de lui avoit,
Ses drapiaus ordoiez lavoit,
Et l'areſnoit ſi doucement
C'on ſ'éuſt grant entendement.
Puis qu'ele fu en l'ordre entrée,
Tel couſtume a acouſtumée :
Les malades baignoit ſes cors
Et les traioit de lor lit fors.
Les baigniez recouchoit arrière
Et les couvroit à bèle chière,
Et fet coper une cortine
Qui la meſon toute encortine
Por les baingniez enveloper ;
Por ce ſanz plus la fiſt coper.
Une meſele ſi poacre
Qu'il n'avoit ſi deſi en Acre
Couchoit la dame & la levoit,
Que nule riens ne li grevoit.
Les piez & les mains li lavoit
Et les plaies qu'ele i ſavoit,
Qu'ele giſoit en l'oſpital ;
N'onques li cuers ne l'en fiſt mal.
Ses compaignes ne la pooient
Regarder, ainçois ſ'en fuioient
Mult aléja ſa maladie :
Au chief de la herbergerie
La coucha por miex aaiſier
Et por les plaies apaiſier.
Mult doucement à li aloit ;
A li mult doucement parloit.

La laine qui de l'abéie [1]
Venoit (ce teſmoingne ſa vie)
Filoit, & ſi offroit l'argent
Qu'el' gaaignoit à cele gent.
Des mains li oſtoit la quenoille
Por ce que trop feſoit beſoingne ;
Si doutoient de li grever
Et ſi la feſoient lever
Por eſbatre & eſbanoier ;
Mès mult li pooit anoier
Quant rien ne li leſſoient fère.
Si prenoit ſa quenoille à trère
Por le filer appareillier ;
Quar toz jors voloit traveillier.
Des gros poiſſons li envoioient
Riche homme qu'entor li eſtoient :
Feſoit vendre & doner por Dieu ;
Ne les metoit en autre preu.

Son père novèles oï
Teles que pas ne ſ'eſjoï,
Que l'en li diſt ſa fille eſtoit
Si povre qu'ele veſtoit
Robe de laine ſanz color [2].

1. Les dix-huit vers qui suivent manquent au Ms. 7633.

2. Nos ancêtres tenaient beaucoup, à ce qu'il paraît, aux étoffes brillantes, surtout à la couleur écarlate. On peut voir à ce sujet une note de Legrand d'Aussy, tome II de ses *Fabliaux*, page 231, édition Renouard.

S'en ot li preudom grant dolor,
Dont l'eſtoire ci endroit conte,
Li Rois i envoia .i. conte :
Preudom ert & bon creſtien,
Si ot non li quens Pavien,
Et li diſt : Quant vous revenez,
Ma fille avoec vous amenez. »
Li quens ſe parti de Hongrie
A mult très bèle compaignie ;
De chevauchier bien ſ'entremiſt.
Ce ne ſai-je combien il miſt
A venir juſqu'à Mapur droit.
Si la trova en tel endroit
Qu'il ne la cuida pas trover,
Et lors pot-il bien eſprover
Les paroles de la poverte
C'on avoit au Roi deſcouverte,
Quar il la trova el chaſtel
Afublée d'un viez mantel.
Dont la pane le drap paſſoit :
Li porters toute la laſſoit.
Si la trova laine filant,
Et ſi ne filoit pas ſi lant
Com les autres, mès à granz trais ;
Et li preudom ſ'eſt avant trais.
Quant il la vit ſi povrement,
Si ſe merveille durement
Et diſt : « Je voi ci grant defroi :
Ainz mès ne vi fille de roi
Laine filer, n'avoir tel robe. »

Ceſte ne fet pas trop le gobe :
Là où ſa marche li dépièce
D'autre drap i met une pièce.
Volentiers l'en éuſt menée,
Et l'éuſt mult miex aſſenée
De ſa vie, & enchiés ſon père,
Quar vie menoit trop amère.
Il ſ'en ala, n'emmena point,
Et cele remeſt en tel point.

En yver, par la grant froidure,
Se giſoit ſor la chaume dure :
Ij. coutes metoit deſus ſoi.
S'ele avoit aſſez fain & ſoi,
Si ſe penſſe que ne l'en chaut
Puiſqu'ele avoit aus coſtez chaut.
Aucune foiz ce li avint
Que meſtre CORRAS à li vint[1]
Por li mener : ſi l'enmenoit ;
De ſa laine li remanoit
A filer ; ſi vendoit la laine :
De l'argent retenoit ſa paine
Et lor rendroit l'autre partie
Quant la ſeue en eſtoit partie ;
Quar léaument vivre voloit
De la laine qu'ele filoit.
Meſtre CORRAS forment cremoit

1. Les huit vers qui suivent celui-ci manquent au 7633, et ceux qui le précèdent n'y sont point placés dans le même ordre qu'au Ms. 7218

Por l'amor Dieu que tant amoit,
Et diſoit une tel reſon :
« Doit eſtre ſi uns mortels hom
Doutez. Nenil, mès Diex li Pères,
Lès qui amors ne ſont amères. »
En .i. cloiſtre ſ'en fu entrée
Où meſtre Corras l'ot mandée,
Por prendre là conſeil le plus
Se il la metroit en reclus ;
Et lors prièrent les nonnains
Meſtre Corras à jointes mains
Qui léenz entrer la féiſt
Si que chaſcune la véiſt.
« Je vueil bien, diſt-il, qu'ele i aille. »
Nequedent, il cuidoit ſanz faille
Qu'el n'i entraſt por nule choſe.
Atant ſi l'ont léenz encloſe ;
Chaſcune d'eles l'a véue,
Et quant de léenz fu iſſue,
Meſtre Corras li vint devant
Qui li ala ramentevant :
« Voſtre voie eſt mal emploiée :
Vous eſtes eſcommeniée. »
Ne li pot miex la jangle abatre.
A .i. Frère les a fet batre
Qui avoit non frère Gautier.
Meſtre Corras diſt el ſautier
La *Miſerere* toute entière,
Et cil batoit endementière.
Ermenjart n'i ot rien mesfet,

Que meſtre CORRAS batre fet ;
Mès li meſtres bien ce retient :
« Bien eſcorce qui le pié tient. »

Lors diſt la dame : « Ermenjart ſuer,
N'aions pas ces cops contre cuer ;
L'erbe qui croiſt en la rivière
Se pleſſe, puis revient arrière,
Joieuſement ſe liève & pleſſe ;
Auſſi te di que le cop beſſe
Por recevoir la deſcipline
De componcion enterine,
Que Diex le mesfet li pardonne,
Por que il aus cops ſ'abandonne ! »

Ermenjart dit bien & recorde
Que la dame ſovent ſ'acorde
Au vivre de garder diète ;
Que ſa complexion ne l' mete
En maladie, que l'orer
Ne conveniſt à demorer.
Ses bajaſſes, ſes damoiſeles
Ne pooit pas ſoufrir que eles
L'apelaiſſent dame à nul fuer,
Fors ſeul Elyſabel ou ſuer.
A ſa table, delez ſa coſte,
Les fet ſéoir, d'autre les oſte
S'à autre vuelent aſſéoir ;
Ainz les veut delez li véoir.
Mengier les fet en ſ'eſcuele :

S'or fu dame, or eſt damoiſele.
Diſt Ermenjars, qui mult fu ſage :
« Vous querez le noſtre domage,
De ce que nous orguilliſſons,
Quant lez vous à table ſéons,
Et aquerrez en ceſtui geu
Voſtre mérite & voſtre preu. »
Lors répondi la dame adonques :
« En mon giron ne ſéez oncques ;
Mès or vous i covient ſéoir :
Si vous porrai de près véoir. »
Pot & eſcueles lavoit,
Là où ordoiez les ſavoit,
Com ſe de l'oſtel fu bajaſſe :
Iſſi ſ'uſe & iſſi ſe laſſe.
Aus povres ſa robe donoit,
Si que petit l'en remanoit
Por chaufer ou por le pot cuire ;
Por eſchiver la grant froidure
Aloit ſéoir en la cuiſine ;
Et ne penſſe ne ne devine
Fors à regarder vers le ciel.
Por doutoit lors froidure & giel[1] ;
Ne li chaloit ſ'ele trambloit :

1. C'est ici que le Ms. place ces quatre vers, qui se trouvent page 211 :

Maiſtre Corras forment cremoit
Por l'amor Dieu que tant amoit,
Et diſoit une teil raiſon :
« Doit eſtre si uns morteiz hom. »

De ce, ſains Martin reſambloit,
Qui vers le ciel regarda tant
Dieu, qui les ſiens toz jors atant;
Aucune foiz ſa robe ardoit
Que que vers le ciel regardoit.
Les bajaſſes convenoit corre
Por ſa robe du feu reſcorre
Là où li dras eſtoit uſez.
Jà autres n'i fuſt refuſez;
Ne li chaloit ou viez ou nues;
Volentiers le metoit en oes;
Les povres aloit reverchant
Et lor afères encerchant;
Si lor portoit pain & farine
Cele dame de bone orine,
Puis revenoit à l'oriſon:
Lors déiſſiez qu'eſt en priſon
Reliques de ſainz & de ſaintes.
A nus genouz & à mains jointes,
Aoroit; volentiers, ſanz doute,
Bien aloit après Dieu lor route.
Meſtre Corras ſot ſon grant don [1]
Qu'ele donoit tout à bandon:
Se li deſfent qu'ele ne doingne
A nul povre qui à li viengne
C'un ſeul denier à une voie
(Iſſi de doner la deſvoie),

1. Les huit vers suivants ne se trouvent qu'au Ms. 7218.

Ou de pain une ſeule pièce ;
Mult bien ſ'en gart, que qu'il li grièce.
Une foiz aloit .i. hermite
Viſiter, mès voie petite
Ot alé, que li meſtres mande
Qu'ele retort, que plus n'atande.
La dame reſpont au meſſage :
« Amis, bien pert que nous ſons ſage.
S'or ne reſamblons la limace
Jà aurons perdu noſtre grâce.
La limace gète ſon cors
De l'eſcalope toute fors
Par le biaus tens ; mès par la pluie
Rentre enz quant ele li anuie :
Iſſi covient-il or nous fère
Reperier à noſtre repère. »
.I. enfant ot petit & tendre,
De ſes enfanz treſtout le mendre,
Qu'enſus de li fiſt eſloingnier,
Qu'ele doutoit à porloingnier
Ses prières por cel enfant :
Por ce le venir li desfant ;
Et ſi avoit une couſtume
Qu'autre gent guères n'acouſtume :
Ne cuit que jamès nus tele oie,
Que lorſqu'ele avoit plus grant joie
Ploroit-ele plus tendrement ;
Et véiſſiez apertement
Qu'il ne paroit dedenz ſon vis
Corouz ne fronce, c'eſt avis,

Ainçois chéoit à lerme plaine
Com li ruiſſiaus de la fontaine.
Les lermes vienent, c'eſt la fin,
Du cuer loial & pur & fin.

Une foiz entra en .i. cloiſtre
De povres genz qui par acroiſtre
Ne ſe pooient de lor biens;
Fors d'aumoſne n'avoient riens.
Ymages li monſtrent bien fètes,
Bien entaillies & portrètes;
Mult orent couſté, ce li ſamble,
Ainçois que il fuſſent enſamble;
Mult l'en peſa, & bien lor monſtre,
Et mult lor en va à l'encontre,
Et diſt : « Je croi miex vous en fuſt,
Se ce c'on a mis en ce fuſt
Por fère entaillier ces ymages
Fuſt mis en preu; c'or eſt domages
Qui a l'amor de Dieu el cuer
Les ymages qu'il voit defuer,
Si ne li font ne froit ne chaut.
Endroit de moi il ne m'en chaut,
Et bien ſachiez, ce me conforte,
Que chaſcuus Creſtiens, là, porte
Les ymages el cuer dedenz.
Les lèvres muevre ne les denz
Ne font pas la relegion,
Mès la bone componcion. »

Ne pooit oïr les paroles

Qni viennent des penſſées voles,
Ainz diſoit de cuer graciex :
« Que ſont ore, Diex, li gloriex? »
C'eſt-à-dire qui a ſavoir
Que de Dieu doit paor avoir,
Qu'il ne meſpraingne en ſon ſerviſe.
Or avez oï en quel guiſe
Veſqui : encore i a aſſez ;
Mès je ſui d'eſcrire laſſez
De paſcience & de pitié [1],
De charité & d'amiſtié,
Et de ſens & d'umilité,
De douçor & de charité,
De foi & de miſéricorde,
Aſſez plus que ne vous recorde.
Si com nous avons bien apris
De eels qui entre bons eſt pris
De bon regnier avoir au ſiècle
Qui nous diſtrent la droite riègle
Et qui ſ'ont éu ſanz dangier
A ſon boivre & à ſon mengier.

Yſabiaus dont je dis devant
Fu avoec li à ſon vivant,
Qui tout iſſi la teſmoingna ;
Mès à ce plus de teſmoing a,
Qu'autres i furent, ce me ſamble,

1. Les douze vers suivants ne se trouvent pas au Ms. 7633.

Qui bien ſ'acordèrent enſamble.

Mult eſt fols qu'en ſon cors ſe fie,
Quar la mort, qui le cors desfie,
Ne dort mie quant li cors veille,
Ainz li eſt toz jors à l'oreille :
N'eſt fors qu'aprèz li granz avoirs.
Tout va, & biauté & avoirs :
Por c'eſt cil fols qui ſ'en orgueille;
Quar il l'eſprent, vueille ou ne vueille.
Folie & Orgueil ſont parent;
Sovent i eſt bien apparant.
Tout va, ce trovons en eſcrit,
Fors que l'amor de Jhéſu-Criſt.
Li fel, li mauvès, li cuivers,
Qui adès a les ciex ouvers
A regarder la mauvèſe oevre ;
Qui nule foiz ſa bouche n'uevre
Por bien parler ne por bien dire,
Doit bien avoir le cuer plain d'ire
Quant du ſiècle doit departir.
De duel li doit li cuers partir
Quant il voit bien ſans ſéjorner
Qu'il n'en puet plus retorner,
Perdre li eſtuet cors & âme
Et metre en perdurable flame.
Mès li bons qui a Dieu ſervi
Et qui a le cors aſſervi
Au ſiècle por l'âme franchir,
Cil ne peut chéoir ne guenchir,

Que ſ'âme n'ait iſnel le pas
Paradis après le treſpas.
Liement le paſſage paſſe
Qui toz maus au paſſer treſpaſſe.
En la mort a félon paſſage :
Paſſer i eſtuet fol & ſage.
Qui cel pas cuide treſpaſſer
En fol cuidier ſe puet laſſer.
Tout li eſtuet leſſier ; tout leſſe.
La mort ne ſet plus longue leſſe
A ceſte dame ci endroit.
Por ce vous vueil dire orendroit
De ſa vie ce que j'en truis.
Ne dites pas que je contruis,
Ainz ſachiez bien, en vérité,
C'eſt droiz eſcriz d'auctorité

Yſabiaus diſt : « Seignor, j'eſtoie
Lez ma dame, où je me ſéoie,
Quant ele ert au point de la mort ;
Et lors oï, non guères fort,
Une douce voiz & ſérie.
De ſon col me vint cèle oïe :
Tornée ert devers la paroi,
Et lors ſe torna devers moi.
Se li dis lors tout eſraument :
« Chanté avez trop doucement,
Ma dame. — As-le tu oï ?
— Oïl ; il m'a tout eſjoï. »
Lors diſt : « Uns oiſeles chantoit

Lez moi, ſi qu'il m'atalentoit
De chanter : por ce ſi chantai ;
Grand confort de ſon douz chant ai. »
Et quant nous vit delez ſon lit,
Si vous di mult li embelit,
Et diſt : « Dites que feriiez
Se ci l'anemi veiiez ? »
Mult petit demoré i a
Quant à haute voiz ſ'eſcria :
« Fui de ci, fui ! fui de ci, fui ! »
Ce oï-je, & à ce fui.
Puis diſt après : « Or ſ'en va cil,
Parlons de Dieu & de ſon fil.
Li parlers pas ne nous anuit ;
Quar il eſt près de mienuit
Et à tele eure fu-il nez,
Li purs, li fins, li afinez [1] ;
Et ſ'ot en lui ſi douce touche
Qu'il vout eſtre mis en la couche.
Lors cria-il l'eſtoile clère
Qu'il fu nez de ſa douce mère,
Qui les .iij. rois à lui conduit,
Sans avoir nul autre conduit. »

« Au parler de Dieu déiſſiez,
Se vous el vis la véiſſiez,
Qu'ele n'avoit mal ne dolor,
Que lors ne perdiſt jà color.
Dire li oï de ſa bouche :

1. Les six vers suivants manquent au Ms. 7633.

« Ermenjart, que li jors aprouche
Que Diex apèlera les ſiens. »
Cel jor fu lie ſor toutes riens
En cel eure qu'ele fina.
Cele qui ſi douce fin a
Fu tout auſi comme endormie,
Qu'au treſpaſſer n'eſt point fenie.
.Iiij. jors fu li cors ſor terre
C'on ne le muet n'on ne l'enterre.
Une odor ſi douce en iſſoit
Qui de grant odor rempliſſoit
Toz cels qui entor li venoient
Qui envis la bière leſſoient.
Au cors couvrir n'ot pas riote :
Couvers fu d'une griſe cote,
Le vis d'un drap, c'on ne le voie ;
N'i ot autre or ne autre ſoie.
Aſſez i vint grant aléure
De gent coper ſa veſtéure ;
Des cheveus & du mammeron
Li copa l'en le ſommeron ;
Doiz de piez & ongles de mains
Li copa l'en, ce fu du mains.
Toute l'éuſſent dérompue
Qui ne lor éuſt deſfendue.

Povre gent & malade & ſain
Vinrent léenz treſtuit à plain.
Chaſcuns la plaint[1] & la gaimante

1. Ms. 7633. Var. pleure.

Com ſ'ele lor fuſt mère ou tante.
Anuiz ſambleroit à retrère
Qui vous conteroit tout l'afère.
Par tout est bien choſe ſéue,
(Ce ſet la gent grant & menue,
Et par les teſmoins par couvent)
Que Diex le reſveilloit ſovent
De ſes ſecrez, & nis ſi ange
N'eſtoient pas de li eſtrange.
Lui-méiſmes vit face à face
Et mult d'angles à grant eſpaſſe;
Et lors qu'ele eſtoit ravie
C'on déiſt qu'ele eſtoit en vie,
Avoit mult tres clère la chière :
C'eſtoit avis qn'en bon lieu ière,
De ce ſe tut, bien le cela;
Fors à gent ne le revéla,
D'ordre ſage & relegieuſe
Qui n'eſtoit fole n'envieuſe;
Quar mult doutoit en ſon mémoire
Qu'il ne chéiſt en vaine gloire,
Quar el ne l'avoit pas apris,
Ainçois avoit le bon mors pris
D'eſtre piteuſe dès enfance,
Et à fère grief pénitance.
Aſſez vous puis ci raconter
Choſe qu'à anui puet monter;
Quar je n'ai pas dit la moitié
De l'amor & de l'amiſtié
Qu'à Dieu monſtroit & jor & nuit;

Quar je doute qu'il ne vous anuit;
Et nequedent ſ'il vous grevoit
Et ſ'il anuier vous devoit.
Vous di là où ele habita
.Xvi. mors i reſuſcita.
.I. avugle raluma là
Qui dévotement i ala,
Qui onques œil n'ot en la teſte,
Ne ſamblant où il déuſt eſtre,
Dont chaſcuns qui l' vit ſe merveille;
Mès Diex fet bien ſi grant merveille!...
Puiſqu'ele fu miſe en la châſſe
De plors vous di a une maſſe
D'uile decoru une goute,
Qui petit & petit dégoute;
Et c'eſt bien à ſavoir certain
C'on le puet bien véoir à plain :
Goute de rouſée reſamble,
Quant l'une goute à l'autre aſſamble,
Si com du cors ſaint Nicolas,
Qu'ainz nus des .ij. n'ot le col las
De fère œvre de charité :
Ce ſet chaſcuns de vérité.

Ceſte dame ſaintiſme & ſainte
Qu'ainz de Dieu ſervir ne fu ſainte,
Apertement & main à main
Treſpaſſa tout droit lendemain
Des octaves la Saint-Martin
En yver, ſi com je devin.

En l'oſpital en ſa chapele
Fu enterrée comme cele
Qui de ſaint Nicolas la fiſt
Vers qui onques rien ne mesfiſt.
Par la volente Jhéſu-Criſt,
Si com nous trouvons en eſcrit,
Vindrent abé & autre gent,
Qu'à l'enterrer furent ſerjent,
Et li firent très biau ſerviſe
Tel com l'en puet fère en égliſe.
Uns riches hom vint à ſa châſſe [1].
Où mult avoit d'orgueil grant maſſe
Et de très grant péchié mortel,
Quar ſe la mort éuſt mort tel,
En enfer en alaſt errant,
Ne fus morel, ne fus ferrant.
Vers la dame fiſt ſa clamor,
Quar mult i ot foi & amor:
Gariz fu envers la maufé,
Qui de ce l'avoit eſchaufé.
Cil riches hom bien le connut,
Qu'ainz puis temptement ne li mut,
Par quoi rechéiſt en péchié,
Dont maufé l'avoit entechié.
Tel dame fu de toz endroiz,
Qu'éle ſefoit les contrez droiz,
Les ſours oïr, fols ravoier:
Onques ne la ſot déproier

1. Ce vers et les treize qui le suivent manquent au Ms. 7633.

Qui de ſon mal n'éuſt ſanté.
Ne vous auroie hui tout chanté :
Aſſez fiſt de miracles biaus
Ma dame ſaint Élyſabiaus.
Bien la doivent enfant amer,
Qu'en li ne trovèrent amer :
Ne lor fu dure ne amère,
Ainçois lor fu ſanz amer mère ;
Et li jovent en lor jovante
La doivent amer ſanz doutance ;
Quar de la mort eſpéritel
En gari mains, & tout itel
Fiſt-ele de temporel mort,
Qu'ele reſuſcita le mort.
Amer la doivent povre & riche,
C'onques aus povres ne fut chiche,
Ainz lor donoit ſans retenir
Quanques ſes mains pooit tenir.
Ainſinc fiſt la beneúrée :
Bien dut ſ'âme eſtre aſſéurée,
Dont Rustebués a fet la rime.
Se Rustebués rudement rime
Et ſe rudèce en ſa rime a,
Prenez garde qui la rima.

Rustebuef, qui rudement œvre,
Qui rudement fet la rude œvre,
Qu'aſſez en ſa rudèce ment,
Rima la rime rudement ;
Quar por nule riens ne croiroie

Que bués ne féiſt rude roie,
Tant i méiſt l'en grant eſtude.
Se Rustebués fet rime rude,
Je n'i part plus ; mès Rustebués
Eſt auſi rudes comme uns bués ;
Mès une riens me réconforte :
Que cil por qui la fis la porte
A la roïne Ysabel
De Navarre, chi mult ert bel ;
Que l'en li liſe & qu'ele l'oie,
Et mult en aura-el grant joie [1].
Meſire Érars la me fiſt fère [2]
De li ſignes, & toute trère
De latin en rime françoiſe ;
Quar l'eſtoire eſt bèle & cortoiſe,
L'eſtoire de la dame, afin
Qu'à Dieu ot cuer féable & fin.
De fin cuer loial finement,
Se l'eſtoire en la fin ne ment,
Bien dut finement définer,
Quar bien volt ſon tens afiner
En ſervir de penſſée fine
Celui Seignor qui ſanz fin fine

1. Ce passage, comme nous l'avons dit, prouve que cette pièce a été composée avant 1271, époque où mourut Isabelle.

2. Évrart de Valéry, chambrier de France et connétable de Champagne, mort en 1277. (Voyez, pour plus de détails sur lui, la *Complainte du roi de Navarre* et celle du *Comte de Nevers*.)

Or prions donc à celi
A cui tant bien fère enbeli
Que por nous deprit à celui
Dieu qui ne refuſe nului,
Et par ſa proière en proit cele
Qui fu & ſa mère & ſ'ancele,
Que il nous otroit cele joie
Que il a cele Dame otroie.
Explicit, Diex en ſoit léez !
Dites *Amen*, vous qui l'oez.

Explicit la Vie sainte Elysabel.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.







TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE XXXe JOUR D'OCTOBRE MDCCCLXXIV,

APRÈS AVOIR ÉTÉ REVU AVEC SOIN

SUR LES MANUSCRITS

ORIGINAUX

PAR ACHILLE JUBINAL,

QUI AVAIT PUBLIÉ LA PREMIÈRE ÉDITION

PROPRIIS IMPENSIS ET CURIS.



Les publications suivantes du même éditeur sont aujourd'hui épuisées :

6° CONTES ET FABLIAUX INÉDITS, empruntés aux manuscrits des Bibliothèques de France et d'Angleterre, 2 volumes in-8°.

PRIX : Sur peau vélin tirés à 5 exemplaires. 300 fr.
Exemplaire sur papier de Hollande 80
Exemplaire sur papier ordinaire.... 20

7° JONGLEURS ET TROUVÈRES, ou saluts, épîtres, resveries, sermons en vers dits des métiers, et autres poésies du moyen-âge, tirés des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris. Un volume in-8°.

PRIX : Sur peau vélin, tirée à cinq exempl. 150 fr.
Exemplaire sur papier de Hollande.. 40
Exemplaire sur papier ordinaire..... 10

8° HENRI IV ET MONTAIGNE, ou Lettre du Philosophe que sais-je ? au Béarnais, avec deux fac-simile, dont l'un reproduit le quatorzième autographe connu de l'auteur des *Essais*. In-8°.

PRIX : .... 3 fr.

9° NAPOLÉON A L'ÉLYSÉE, ou Examen de l'acte additionnel en 1815, par M. de Sismondi. Un vol. in-8°.

PRIX : .... 4 fr.

10° THÉATRE DU XVe SIÈCLE. Mystères inédits, publiés d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. 2 vol. in-8°.

PRIX : .... 10 fr.

11° LE JEU DE PIERRE DE LA BROCE, chirurgien barbier de saint Louis et chambellan de Philippe-le-Hardi, qui fut pendu à Montfaucon, en 1278.

PRIX : .... 5 fr.

12° RAPPORT AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE sur les bibliothèques de la Suisse (Berne, Genève, Saint-Gall.)

PRIX : .... 5 fr.

13° RAPPORT A M. DE SALVANDY sur les manuscrits de la bibliothèque de La Haye. Un vol. in-8°.

PRIX : .... 6 fr.

14° LA LÉGENDE DE SAINT BRANDAINES. 1 vol. in-8. PRIX : .... 4 fr.

15° UN SERMON EN VERS. PRIX : .... 3 fr.

Paris.— Imp. Alcan-Lévy, 61, rue de Lafayette.




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
LF
R9724
28424
Author Rutebeuf
Title Oeuvres complètes , ed. by Achile Jubinal Vol.2.

